



**University of
Zurich**^{UZH}

**Zurich Open Repository and
Archive**

University of Zurich
Main Library
Strickhofstrasse 39
CH-8057 Zurich
www.zora.uzh.ch

Year: 2011

Commentationes Historiae Iuris Helveticae, Band VII

Edited by: Hafner, Felix ; Kley, Andreas ; Monnier, Victor

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-203057>

Edited Scientific Work

Published Version

Originally published at:

Commentationes Historiae Iuris Helveticae, Band VII. Edited by: Hafner, Felix; Kley, Andreas; Monnier, Victor (2011). Bern: Stämpfli.

COMMENTATIONES HISTORIAE IVRIS HELVETICAE

VII



Stämpfli Verlag AG Bern

Prof. Dr. Felix Hafner
Prof. Dr. Andreas Kley
Prof. Dr. Victor Monnier

COMMENTATIONES HISTORIAE IVRIS HELVETICAE

COMMENTATIONES HISTORIAE IVRIS HELVETICAE

curantibus

Felix Hafner

Andreas Kley

Victor Monnier



In ædibus STÆMPFLI
BERNÆ
Anno MMXI

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

Alle Rechte vorbehalten, insbesondere das Recht der Vervielfältigung, der Verbreitung und der Übersetzung. Das Werk oder Teile davon dürfen ausser in den gesetzlich vorgesehenen Fällen ohne schriftliche Genehmigung des Verlags weder in irgendeiner Form reproduziert (z. B. fotokopiert) noch elektronisch gespeichert, verarbeitet, vervielfältigt oder verbreitet werden.

© Stämpfli Verlag AG Bern · 2011

Gesamtherstellung:
Stämpfli Publikationen AG, Bern
Printed in Switzerland

ISBN 978-3-7272-8791-6



Mix
Produktgruppe aus verbindlicher
Waldwirtschaft und anderen
kontrollierten Herkünften

Cert no. 505-COC-023903
www.fsc.org
© 1996 Forest Stewardship Council

Præfatio editorum

Die vorliegende siebte Ausgabe der *Commentationes Historiae Iuris Helveticae* (CHIH) gibt wiederum einen reichhaltigen Einblick in vielfältige Aspekte der Rechtsgeschichte. Wie gewohnt wird somit auch mit den Beiträgen dieser CHIH-Nummer ein weiter Bogen über verschiedene Zeitepochen und Themen gespannt, in denen sich das Recht in unterschiedlichen Formen realisiert und manifestiert hat. Das Recht steht in einer kontinuierlichen Entwicklung und betrifft zugleich verschiedenste Lebensbereiche. Deshalb rechtfertigt es sich, in der gleichen Ausgabe sowohl Beiträge über die humanistische Jurisprudenz in Basel als auch solche über Aspekte der Schweizer Sozialrechtsgeschichte im 20. Jahrhundert zu publizieren. Die Herausgeber danken den Autorinnen und Autoren für ihre interessanten Beiträge und hoffen, dass auch diese Nummer der CHIH eine interessierte Leserschaft erreicht.

Cogliamo l'occasione per ringraziare Lara Broi, del Dipartimento ginevrino di storia del diritto e delle dottrine giuridiche e politiche; anche quest'anno ci ha aiutato tanto nell'impaginare accuratamente questo fascicolo.

Enfin, nous réitérons toute notre gratitude aux Editions Stämpfli et à Sandra Hadorn (Maîtrise en droit) pour le dévouement avec lequel elles publient régulièrement nos cahiers et pour la confiance dont elles nous honorent.

Felix Hafner Andreas Kley Victor Monnier

Tabula

Præfatio editorum	V
Commentationes	
Ivan Biliarsky	1
<i>Le traité entre le despote Jean Terter et les Génois du 27 mai 1387</i>	
Hans-Rudolf Hagemann	23
<i>Humanistische Jurisprudenz in Basel</i>	
Victor Monnier	37
<i>Comment réussir une médiation: l'action de Bonaparte dans les affaires suisses</i>	
Véronique Mettral.....	49
<i>James Fazy et les constitutions de la Suisse : aperçu</i>	
Claudia Hänzi	65
<i>Die Geschichte der Schweizerischen Konferenz für Sozialhilfe</i>	
Miscellanea	
Giovanni Busino	91
<i>Notes sur les origines du concept de bureaucratie</i>	
Goran Seferovic.....	111
<i>Die Zürcher Rathaus- und Aulavorträge (1851–1961)</i>	
Recensiones librorum selectorum	
Georg Kreis	185
<i>Schweizer Erinnerungsorte – aus dem Speicher der Swissness</i>	
Antonio Padoa Schioppa	188
<i>Storia del diritto in Europa. Dal Medioevo all'età contemporanea</i>	

COMMENTATIONES

*Ivan Biliarsky**

LE TRAITÉ ENTRE LE DESPOTE JEAN TERTER ET LES GÉNOIS DU 27 MAI 1387

Problèmes juridiques et politiques

1. Le 27 mai 1387 à Péra les représentants de la République de Gênes et ceux du despote Jean Terter – le souverain d’une Principauté en Scythie Mineure, la région de Dobrudja contemporaine – conclurent un traité et mirent la fin de l’hostilité entre les deux Etats qui duraient des décennies. Les Génois étaient une des grandes puissances dans la Méditerranée et prévalaient d’une manière presque absolue dans le bassin de la Mer Noire durant la seconde moitié du XIV^e siècle, mais le seigneur précédant de la Principauté – le despote Dobrotitsa – y fut leur adversaire principal. Parmi les Etats locaux, il était pratiquement le seul qui s’est opposé à la République ligurienne. Après sa mort survenue pendant, ou un peu après, l’an 1385, la situation a changé radicalement grâce au fils et héritier de Dobrotitsa – Jean Terter. Le conflit durable qui faisait objet de sa relation avec son père était provoqué avant tout par ses relations avec les Génois qui finalement ont réussi à s’imposer sur les autorités de la Principauté. Le but principal de cet article est de présenter et poursuivre les formes juridiques du dictat de la République puissante sur un Etat couvrant le littoral occidental du Pont Euxin.

Le traité entre le despote Jean Terter et les Génois, conclu le 27 mai 1387¹ est probablement l’acte international, le plus important, lié à l’espace

* Professeur d’histoire du droit, des institutions et des doctrines juridiques et politiques à la Faculté de droit de l’Université libre de Varna *Tchernorizets Khrabar* (Bulgarie). J’exprime toute ma reconnaissance au Fonds *Zinovia et Konstantin Katzarovi* qui a financé mon séjour à Genève au cours duquel cet article a été rédigé.

¹ Sylvestre de Sacy, « Mémoire sur un traité fait entre les Génois de Péra et un prince des Bulgares », *Histoire et Mémoire de l’Institut Royal de France. Académie des inscriptions et des belles-lettres*, t. VII, Paris, 1826, p. 292-326; M. Andreev, VI. Kutikov, « Dogovorot na dobrudjanskija vladetel Ivanko s genueztzsite ot 1387 g. (Prinos kam izuchavaneto na mazhdunarodnite dogovori na srednovekovna Bulgaria) », *Godishnik na Sofijskija universitet. Juridicheski fakultet*, t. 51, 1960, p. 1-110; E. Basso, « Il trattato con il principe Ivanko e la diplomazia genoveze nel Mar Nero alla fine del’1300 », *Atti dell’Accademia Ligure di scienze e lettere*, vol. XLVII

médiéval bulgare. J'ai argumenté ailleurs ma thèse que la Principauté de Dobrudja ne faisait pas partie de l'Etat bulgare², mais elle était située sur ancien territoire de ce dernier et la dynastie y régnant – les Terters – était l'ancienne dynastie des tsars de Bulgarie qui détenait le pouvoir à Tărnovgrade entre 1280s et 1323. C'était, probablement, la raison pour laquelle Johannes Schiltberber appela la Principauté « la Troisième Bulgarie » dans ses mémoires. C'était l'Etat qui se constituait adversaire de la puissante République de Gênes dans le bassin pontique. La commune maritime italienne créa ses comptoirs à Péra et sur le littoral septentrional aux lisières de la Steppe eurasiennne afin de transformer la mer en un lac génois dans le sens économique, militaire et politique. C'étaient les points à partir desquels, en XIIIe et XIVe siècles, se faisait une grande partie de l'échange entre l'Occident et l'Orient européens, entre la Méditerranée et la Grande Steppe, et qui aboutit en l'Asie Centrale et en la Chine. Je ne crois pas qu'il faille prouver ici l'importance de Gênes pour le développement économique du Levant au Bas Moyen âge, car, sur ses questions il existe, déjà, une historiographie considérable³ et ce fait pourrait nous aider d'éclaircir le type du caractère de ses relations avec la Principauté des Terters en Dobrudja. J'ai déjà mentionné que le despote Dobrotitsa – le seigneur le plus puissant de la Principauté – fut l'ennemi le plus cruel de la République dans la région, défini par ses citoyens comme « *pravus et crudelis inimicus Communis Ianue et omnium Ianuensium* »⁴. Peu après sa mort, ce fut justement son fils, le despote Jean Terter⁵, qui conclut le traité assurant leur domination dans le bassin y compris son propre territoire. Néanmoins, je ne crois pas que le changement des souverains à Kaliakra et Varna (les capitales de l'Etat des Terters) pourrait être la seule explication concernant le changement de la

(1990), p. 453-461 ; V. Gjuzev, *Otchertsii varhu istorijata na bulgarskija severoiztok i Chernomoriето*, Sofia, 1995, p. 127-139; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, *Srednovekovie*, Veliko Tărnovo, 2004, p. 418-422.

² Iv. Biliarsky, « *Pravus et crudelis inimicus Communis Ianue et omnium Ianuensium* », *Studia Pontica* (=Méditerranées, No26-27), Paris, 2001, p. 120, 123. Il est à noter que encore au temps quand il fut un seigneur local à Dorostorum, le despote Jean Terter avait de relations spéciales avec Gênes: Iv. Biliarsky. « Despote Jean Terter (années 40s-90s du XIVe siècle) », *Istoriceski pregled*, 10, 1992, p. 15-16.

³ M. Balard, *La Romanie génoise (XIIe -début du XVe siècle)*, Rome-Gênes, 1978, 2 vol. (*Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, 235 et *Atti della Società ligure di storia patria*, n. ser., vol. XVIII /XCII/, fasc. 1.) ; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, p. 339 suiv.

⁴ Iv. Biliarsky, « *Pravus et crudelis inimicus communis Ianue et omnium Ianuensium* », p. 113-138.

⁵ Biliarsky, « Despote Jean Terter (années 40s-90s du XIVe siècle) », p. 3-23 ; Iv. Biliarsky, *Institutsiite na srednovekovna Bulgaria. Vtoro bulgarsko tsarstvo (XIIe-XIVe vek)*, Sofia, 1997, p. 79-84 ; Biliarsky, « *Pravus et crudelis inimicus communis Ianue et omnium Ianuensium* », p. 126 suiv.

politique. Les forces de la Principauté étaient déjà suffisamment épuisées pour s'opposer à la Commune puissante ce qui aurait pu être confirmé par son occupation très facile par les Osmanlis en 1388, l'année suivant le traité.

L'histoire politique de la situation autour du traité est bien connue et étudiée ce qui nous permet de focaliser cet article sur le type de l'acte, sa forme et ses réglementations.

2. Un consentement bilatéral qui crée droits et obligations mutuels devient part du système juridique de chacune des deux parties. En ce sens le traité de l'an 1387 faisait, sans doute, partie du droit de la Principauté du despote Jean Terter⁶. Il pose cependant d'autres questions : en ayant connaissance de sa forme, de son contenu et de la manière de sa conclusion, est-ce que nous pouvons spécifier ce texte comme représentatif et reflétant les idées, les conceptions et la culture juridiques de la Principauté de Dobrudja, le langage et la manière de penser de son élite et de son administration ? Le problème est si le traité devint partie intégrale du Droit du pays ou il ne resta qu'un dictat, imposé sur les autorités locales par un pouvoir étranger et hostile. La réponse est assez délicate et, me semble-t-il, négative : en tant que forme, technique juridique, conceptions et terminologie, le traité était toujours importé (même probablement par force) à la Principauté et demeura plutôt lié au Droit des commerçants italiens, sans doute beaucoup plus développé.

2.1. Les observations sur le formulaire du traité confirment son appartenance à la pratique génoise. On ne dispose pas d'information directe ni sur le nombre de ses copies ni sur le fait si son texte était rédigé uniquement en latin ou bien également en grec, la langue officielle de l'Etat des Tertsers dobrudjiens. Il est cependant possible qu'une copie grecque n'ait jamais existé, non seulement parce qu'elle ne nous est pas parvenue, mais aussi par les renseignements que nous pouvons tirer du texte même du document. Alors, parmi les témoins du consentement on énumère « *Bartholomeo Villanucio, notario, interprete publico predicta omnia legente, predictis Coste et Iolpani interpretanti* »⁷. Cela veut dire que Costa et Iolpan (probablement prononcé « Tcholpan »), les représentants donc du despote, n'avaient pas à leur disposition le texte du traité en leur langue – soit grec, soit slavon – et durent se contenter d'entendre son contenu et les explications de la partie génoise en latin.

⁶ M. Andreev et Vl. Kutikov (« Dogovorat... », p. 24-25) ont lancé la thèse que c'était un contrat entre République de Gênes et le despote Jean Terter en qualité personnelle (et non pas l'Etat dont il était souverain). Le texte même ne permet pas une telle interprétation.

⁷ Basso, « Il trattato », p. 460 ; Gjuzelev, *Otchertsy...*, p. 132; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, c. 422.

L'avant-dernier arrêt de l'acte, imposant un délai d'un mois pour sa ratification de la part du despote Jean Terter⁸, témoigne, en effet, dans ce même sens. Ce délai commence à partir du moment où le prince est averti de la conclusion du traité d'une manière officielle. On ne trouve pas une telle clause pour la partie génoise, malgré le fait qu'elle fut représentée, elle aussi, par des délégués et non pas par le doge de la République en personne. Sa signification est bien claire : le texte fut dressé par le Génois et seulement communiqué aux ambassadeurs du despote. La République n'avait aucun besoin de le ratifier car il n'exprimait que sa propre volonté, ce qui n'était pas le cas des autorités de la Principauté de Dobrudja.

Les émissaires Costa et Jolpan ne participaient évidemment pas au processus de la préparation du texte du traité. Même si les prétentions de leur prince y ont trouvé lieu, il est tout à fait certain que la forme, la langue, les formules, les stipulations et les réglementations de l'acte mènent vers la pratique de la chancellerie génoise et non pas vers la pratique de Varna, si jamais une telle existait. L'acte de la conclusion s'est passé à la colonie génoise de Péra, dans le palais du podestà de Gênes et tous ceux qui y furent présents, à l'exception des deux ambassadeurs du prince dobrudjien, étaient Génois. Les émissaires des deux parties négociantes consentirent et jurèrent, en présence des dignitaires et fonctionnaires de la République. Toute la situation laisse l'impression d'inégalité criante et de dictat unilatéral. Cette impression est confirmée par le contenu même des arrêts du traité.

Je voudrais attirer l'attention sur la forme du document. J'ai déjà mentionné qu'il était préparé à Péra par les Génois en suivant les règles de la pratique de la république italienne. Elle est confirmée aussi par la présence des différents notaires spécialisés : on y cite des notaires-scribes, notaires-interprètes, etc. Evidemment, c'était une institution typique pour les communes maritimes, mais non pas pour les Etats balkaniques. La différence dans la pratique devient claire aussi en étudiant la forme des mandats des participants. Les mandats génois étaient Giovanni (Iohannes) de Mezano, podestà de la République de Gênes à Péra en Empire de Romanie, et deux ambassadeurs autorisés par le doge et les pouvoirs génois. Leurs papiers ainsi que la forme notariale de l'autorisation sont scrupuleusement présentés dans le texte du traité. Tout au contraire, les mandats des ambassadeurs du despote ne sont que mentionnés en avertissant que leur identité est suffisamment convaincante et que le droit de signer leur est donné par le souverain de la Principauté, lui-même. Il n'y a point de question d'une forme notariale et d'autres précisions excepté la date. Le traité fut inscrit par un notaire génois

⁸ Gjuzeev, *Otcherti...*, p. 131; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, c. 422; Andreev, Kutikov, « Dogovorat... », p. 32 suiv.

dans le livre des consentements de la commune de Péra. C'est précisément de cette source que provient la copie qui nous est parvenue.

On se trouve devant une procédure qui suit la pratique génoise en respectant les titres et les appellations des personnages qui y ont participé. Que le protocole soit génois aussi, en témoigne la hiérarchie des mentions des dignitaires. En générale, on retrouve un texte qui reflète la culture juridique, la procédure, le formulaire et les concepts correspondant au niveau de développement des républiques commerciales italiennes et dans le cas concret – de Gênes⁹.

2.2. Les autres actes internationaux de l'espace bulgare des XIIIe – XIVe siècles démontrent une situation semblable. Dans le traité entre le tsar Michel II Asen et la République de Dubrovnik (ou Raguse) de l'an 1253 on suit la pratique ragusane sans aucune déviation. Les concepts, le langage et la culture juridique sont ceux de la commune adriatique¹⁰. La forme est ragusane, elle également : par exemple, la datation du texte est faite suivant la tradition de Dubrovnik et contient une référence à saint Vitus¹¹ – un saint de Sicile, martyrisé au temps de l'empereur Dioclétien et très vénéré en Chrétienté occidentale. Il n'y a que des citoyens ragusans qui soient mentionnés à la fin de document sans aucune trace d'une présence bulgare lors de la préparation du texte. Ce dernier ne fut qu'être présenté au tsar et aux autorités de Tărnovgrade pour être signé¹². Il est hors de doute que le traité obligeait les deux Etats, mais il ne reflétait que la culture juridique de la République de Raguse.

Tout cela nous rappelle le traité de l'an 1387, mais la similitude n'est qu'illusoire. Une lecture plus attentive du texte nous prouve qu'en 1253 il n'y a aucune trace d'inégalité entre les deux parties. Tout au contraire, aussi bien

⁹ M. Andreev et V. Kutikov proposèrent une interprétation élaborée sur ces questions (« Dogovorati... », p. 29) et arrivèrent à des conclusions semblables aux miennes. On en citerai une : « Nos observations nous mènent à la conclusion que pour les Génois de Péra le traité avec Ivanko était un acte d'importance secondaire avec un souverain sans influence significative. » (« Dogovorati... », p. 32) ainsi que : « ...il est clair que lors de la création des certaines parties du traité entre Ivanko et les Génois on retrouve une domination décisive de la doctrine juridique occidentale, présentée par les juristes génois. » (« Dogovorati... », p. 33).

¹⁰ Iv. Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovorati ot 1253 g.*, Sofia, 2010, p. 87-92.

¹¹ Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovorati ot 1253*, p. 80, 120₁.

¹² Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovorati ot 1253*, p. 89-90. L'auteur note que c'était une pratique habituelle de la république dans ses relations avec les pays balkaniques. C'est le cas des traités avec Serbie et avec d'autres Etats des parties occidentales de la péninsule : les textes furent préparés à Raguse et envoyés pour être signés aux souverains respectifs. Le cas témoigne d'une pratique de la chancellerie, mais non pas d'un dictat de Dubrovnik.

la réglementation politique que l'économique crée des droits et des obligations qui se concordent même dans les détails. Les deux traités sont très différents par leur caractère, fait que nous allons démontrer plus loin dans l'étude actuelle.

3. Le traité de l'an 1387 est une capitulation¹³ : c'est un type de relations entre deux Etats où un d'eux cède à l'autre la juridiction sur ses citoyens (ou sujets) sur le territoire de l'Etat de domicile (donc un Etat étranger pour ces citoyens ou sujets) où ils habitent. Le consul de l'Etat bénéficiaire est le seul qui peut juger les affaires entre ses compatriotes. C'était une cession de souveraineté et limitation du pouvoir de l'Etat et habituellement la raison était soit une faiblesse politique et militaire, soit un grand intérêt de développement des échanges commerciaux en facilitant l'activité des marchands étrangers.

3.1. Le terme même de capitulation provient du mot latin *caput* (= « tête ») et plutôt de sa forme diminutive *capitulum* (pl. *capitula*) ce qui reflète la structure du texte, divisé en chapitres. En XVII^e siècle on a utilisé aussi le mot grec *kephaleosis* qui est une calque sur l'original latin. J'ai déjà mentionné que la capitulation est renoncement d'une partie de la souveraineté, cédée à un autre Etat qui peut exercer juridiction sur ses citoyens sur le territoire étranger. C'était surtout la possibilité de juger leurs affaires et d'exercer la répression pour les déviations du caractère pénal. Ce type de relations était réglé par des consentements bilatéraux ou bien par des privilèges unilatéraux de la part des autorités locales. L'Empire ottoman était un pays typique en ce qui concerne les capitulations et les documents qui les matérialisaient s'appelaient *Ahdname* ou *Ahidname-i-humayun*¹⁴. Néanmoins, il est à noter que leurs racines demeurent dans la période précédente et les sultans les héritaient des Etats médiévaux balkaniques d'avant la conquête.

Les origines des relations de capitulations se trouvent dans le statut spécial des étrangers en tant que personnes. C'est une qualité qui leur n'appartenait pas d'une façon absolue. Le système juridique et les droits et les

¹³ On est d'accord avec M. Andreev et Vl. Kutikov (« Dogovorot... », p. 19 suiv.) qui ont mis en doute le caractère commercial du traité et le définirent comme un « traité de paix ». Il est vrai que l'acte restaura la paix entre les deux Etats. Nous le définissons comme une « capitulation » dans le sens juridique et historique du terme.

¹⁴ D. Goffman, "Negotiating with the Renaissance State: the Ottoman Empire and the New Diplomacy", in : *The Early Modern Ottomans: Remapping the Empire*, eds. Virginia Aksan and Daniel Goffman, Cambridge, 2007, p. 61-74 ; H. Theunissen, *Ottoman-Venetian Diplomats : The Ahd-names. The Historical Background and the Development of a Category of Political-Commercial Instruments together with an Annotated Edition of a Corpus of Relevant Documents*, (= *Electronic Journal of Oriental Studies*, I), Utrecht, 1998, No 2, p. 1-698.

obligations y liés étaient un privilège plutôt des personnes locales, mais l'échange économique et les liaisons de chaque type prévoyaient un séjour – temporel ou permanent – des citoyens/sujets étrangers sur le territoire des Etats dont ils n'appartenaient pas. Parfois ces groupes d'étrangers étaient considérables et influents économiquement ou politiquement. Cela imposait le problème de la juridiction sur ces personnes. Le droit local était réservé aux autochtones, en tant que leur privilège, et aux étrangers, il ne restait que leur propre système juridique. Au cours du temps, cette « discrimination » des étrangers est devenue un vrai avantage pour eux car ils restaient sous l'autorité de leur propre Etat. C'était, en bref, le régime des capitulations. Il avait lieu dans toute l'Europe et Méditerranée, mais sa région typique reste toujours le Levant. Bien évidemment pour l'instauration d'un tel régime la puissance économique, militaire et politique de l'Etat qui en bénéficiait, était d'une importance particulière. Néanmoins, il faut souligner qu'au début, les capitulations n'avaient pas un caractère de privilège, mais représentaient un moyen de régler le statut des étrangers. Ce ne fut que plus tard qu'elles devinrent instrument d'imposition de pouvoir et de l'influence économique et politique.

Les premiers pas du régime des capitulations avaient lieu lors de la création des Etats des Croisés dans la Terre Sainte et en Proche Orient. Ses premiers bénéficiaires furent les citoyens des communes maritimes italiennes et avant tout ceux de Venise, Gênes et Pise¹⁵. Ensuite, le régime s'est propagé dans les Etats et pays voisins musulmans et pratiquement dans le Levant tout entier, Byzance y comprise. Le séjour des marchands italiens devint un trait caractéristique pour la vie urbaine en Méditerranée Orientale. Ainsi, tout près de Constantinople on retrouvait une vraie ville génoise – Péra – qui n'était moins brillante que la capitale impériale universelle.

3.2. Nous ne disposons pas des documents présentant en détails un régime de capitulations quant à l'Etat médiéval de Bulgarie¹⁶. Je vais montrer plus loin dans cette étude que nous ne pouvons que les supposer. Par contre, la Principauté de Dobroudja couvrait une grande partie du littoral occidental de la Mer Noire, elle était tournée vers l'espace maritime et, certes, plus attractive pour les commerçants. On peut s'imaginer que la présence des étrangers sur son territoire était considérable. Il ne faut pas oublier que le despote Dobrotitsa avait une marine de guerre et son attitude hostile vers les Génois ne pouvait pas rester sans conséquences et, plus particulièrement, en

¹⁵ Theunissen, op. cit., p. 11-15.

¹⁶ Je devrais probablement rappeler que selon moi la Principauté de Dobroudja ne faisait pas partie de l'Etat bulgare (Second Empire bulgare) proprement dit.

ce qui concerne les soins de la république ligurienne pour ses citoyens qui s'y trouvant.

3.3. L'élément le plus important du traité de capitulation c'est la réglementation du statut des personnes étrangères. Dans le document de l'an 1387 il s'agit, bien évidemment, des Génois qui étaient bénéficiaires des privilèges spéciaux et demeuraient sous la juridiction de leur république, représentée par son consul. Il est à noter que le traité présente une définition normative de la notion de « Génois » : ce n'est pas simplement un « citoyen de la République de Gênes », mais elle concerne toute personne, proclamée telle par le consul ou connue et acceptée comme telle (*et intelligi debeant Ianuenses omnes illi quos consul Ianuensium declaraverit, dixerit et nominaverit esse Ianuenses seu pro Ianuensibus reputandis*)¹⁷. Cela veut dire que la détermination des personnes bénéficiaires est laissée absolument entre les mains du consul de la République qui est complètement libre dans ses décisions. Ce fait donnait un pouvoir incommensurable au représentant d'un Etat étranger sur le territoire de la Principauté, non pas exclusivement sur ses compatriotes, mais aussi sur les différentes affaires commerciales et pénales aussi.

3.3.1. Le statut personnel des Génois dans les terres sous l'autorité du despote Jean Terter forme la clause la plus importante du traité de l'an 1387¹⁸. L'acte est bilatéral ce qui présume un régime réciproque des droits et des privilèges, mais ce n'était pas exactement les cas. Cette réciprocité n'est que l'impression externe que le document laisse.

Les deux Etats reconnaissent la personnalité des représentants qui en proviennent et s'obligent de rendre protection de leurs droits et intérêts¹⁹. Il existe une différence considérable : aux sujets du despote Jean Terter on promet un procès juste, alors que les citoyens génois profitent d'une juridiction propre – en la personne de leur consul – sur le territoire de la Principauté et d'autres privilèges et facilités aussi. Le consul possédait un

¹⁷ Basso, « Il trattato », p. 456 ; Gjuzev, *Otchertsy...*, p. 129; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, c. 420; Andreev, Kutikov, « Dogovorat... », p. 73.

¹⁸ Voir chez Andreev, Kutikov, « Dogovorat... », p. 44-62.

¹⁹ « omnes et singulos Ianuenses in quibuscumque terries et locis sibi submissis et submitendis, honorare, tenere, recipere, tractare benigne et fideliter salvare et custodire in terra et mari, sanos et naufragos, in here et personis, et non impedire vel agravare realiter vel personaliter, vel impediri vel agravari permitere, nec offendere vel offendi facere vel permitere, immo ab eis omnes iniurias, offensas et molestias vel violencias propulsare in territorio et districtu suo, in terries et locis sibi submis vel de cetero submitendis, et in quacumque alia mundi parte »: Basso, « Il trattato », p. 456 ; Gjuzev, *Otchertsy...*, p. 128-129; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, c. 420; Andreev, Kutikov, « Dogovorat... », p. 45 suiv.

pouvoir incontestable et se présentait comme titulaire de la souveraineté de la République sur le territoire respectif. Il jugeait toutes les affaires des Génois et pouvait intervenir toujours pour les protéger et pour défendre leurs droits. En plus, le gouvernement de la Principauté devait céder un espace où les Génois pouvaient établir leurs institutions sous l'autorité du consul et construire leur église. Ils pouvaient habiter dans cet espace tout en bénéficiant d'un statut extraterritorial ainsi que de droit d'asile²⁰.

Les autorités de la Principauté de Dobrudja devaient défendre les Génois et leurs propriétés en tous les cas, même en cas de guerre entre les deux Etats. Ainsi, Jean Terter devait assurer des navires avec lesquelles ils pouvaient quitter le pays dans un délai d'un mois²¹. Il ne pouvait pas arrêter un Génois ni les membres de sa famille sur le territoire de son Etat à l'exception des esclaves²². Il devait les protéger aussi en cas de guerre entre Gênes et un autre Etat de la région pontique.

J'ai déjà mentionné le droit d'asile qui est mutuellement reconnu²³, mais il ne devait pas concerner les intérêts commerciaux et les réfugiés pouvaient en bénéficier après avoir restitué les biens qu'ils avaient ravagés.

3.3.2. La juridiction et les institutions génoises sur le territoire de la Principauté furent établies par le traité lui-même. Elles étaient en faveur seulement des Génois, mais nous avons vu que la définition de cette notion

²⁰ Basso, « Il trattato », p. 456-457 ; Gjuzev, *Otchertsy...*, p. 129 ; *Istoriya na Dobrudja*, t. 2, c. 420 ; Andreev, Kutikov, « Dogovorat... », p. 63 suiv., 67 suiv.

²¹ « et si contingeret ipsum dominum Iuanchum velle pacem predictam violare, vel Commune Ianue ad guerram cum eo pervenire, quod tunc et eo casu teneatur ipse dominus Iuanchus ipsos Ianuenses et bona ipsorum salvare et custodire, et eisdem dare et concedere navigia super quibus possint infra tempus congruum et rationabile de territorio suo discedere, res et merces subtiles infra unum mensem inde exportare et salem et navigia infra menses sex » : Basso, « Il trattato », p. 457 ; Gjuzev, *Otchertsy...*, p. 130 ; *Istoriya na Dobrudja*, t. 2, c. 421.

²² « dictus dominus Iuanchus liberavit omnes et singulos Ianuenses, in quibuscumque terris et locis suis repertos, cum uxoribus et concubinis et liberis ipsorum, et eciam naturalibus, ita tamen quod nullum Ianuensem vel aliquem de familia sua, in qua non intelligantur servi, aliquantulum retinere possit, sed in potestate sua ipsos ponet, ut possint quocumque voluerint ire ad suum libitum voluntatis, tanquam amici dicti domini Iuanchi » : S. De Basso, « Il trattato », p. 458 ; Gjuzev, *Otchertsy...*, p. 130 ; *Istoriya na Dobrudja*, t. 2, c. 421.

²³ « si contingerit aliquem asportare res seu merces aliquorum Ianuensium et cum ipsis se recipere in terris seu locis prefati domini Iuanchi, quod, restitutis prius rebus et pecuniis, possit huiusmodi homines in territorio suo impune retinere, recipere et tueri, et eodem modo de hiis qui affugerunt e districtu prefati domini Iuanchi et reciperent in terris Communis » : Basso, « Il trattato », p. 455-456 ; Gjuzev, *Otchertsy...*, p. 128 ; *Istoriya na Dobrudja*, t. 2, c. 420.

fut très librement déterminée et dépendit seulement de la décision du représentant de la République.

L'institution principale de Gênes dans la Principauté était assurée par le consul²⁴. Il aurait été nommé par les autorités centrales de la Commune et aurait demeuré dans les terres sous le pouvoir du despote Jean Terter. Ses pouvoirs sont établis par le traité et on peut dire que les plus importants parmi eux étaient liés à la justice. Tous les Génois, domiciliés dans la Principauté, étaient sous sa juridiction. Il jugeait aussi les affaires entre eux et les personnes locales²⁵. Cette dernière clause fut en vigueur dans le cas d'action d'un autochtone contre un Génois car il est établi que le plaignant doit chercher le tribunal du prévenu. La juridiction du consul englobe non seulement des affaires civiles, mais aussi pénales (*civiliter et criminaliter*)²⁶. Il était le vrai chef de la colonie locale et était obligé à rendre intercession ainsi que tout autre type de protection aux citoyens de Gênes.

L'autre institution génoise, établie par le traité était la loggia²⁷. C'est l'appellation des assemblées des corporations urbaines qui réunissait tous les membres d'un certain rang. On peut supposer que la loggia des Génois dans la Principauté fut une assemblée de notables qui aidait le consul et représentait les citoyens habitant sur le territoire étranger. Le texte ne concrétise rien quant aux droits et aux pouvoirs de la loggia et pourrait susciter certaines questions. On lit que « ils peuvent y construire une loggia et une église » (*in quo construi possit logiam et ecclesiam*) et ce qui donne l'impression que la permission vise des bâtiments et non pas d'institutions. En effet, une telle interprétation n'est point impossible. Le traité pourrait viser l'établissement du siège dans l'espace extraterritorial et l'existence de l'institution pourrait être supposée comme évidente. Néanmoins, je préférerais comprendre la clause comme visant plutôt l'institution et non pas le bâtiment de son siège.

²⁴ Andreev, Kutikov, « Dogovor... », p. 63 suiv.

²⁵ « In ipsisque terris consulem Ianuensium recipere, qui reddat et ministret ius et iustitiam Ianuensibus quibuscumque de et super omnibus causis et controversiis inter ipsos Ianuenses emergendis vel oriendis, seu inter dictos Ianuenses et sunditos prefacti domini Iuanchi, civiliter et criminaliter » : Basso, « Il trattato », p. 456 ; Gjuzelev, *Otcherts...*, p. 129 ; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, c. 420.

²⁶ Voir la note précédente ! Encore plus loin dans le texte on trouve une explication sur la procédure comment le consul doit enquêter et juger un cas criminel commis d'un Génois : « contra quos malefactores et deliquentes Ianuenses consul Ianuensium repertus in loco commissi delicti cognoscet et inquiret ac iudicabit, prout sibi videbitur, iusticia mediante ». Basso, « Il trattato », p. 457 ; Gjuzelev, *Otcherts...*, p. 129 ; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, p. 420.

²⁷ « territorium ... in quo construi posit logiam » : Basso, « Il trattato », p. 456 ; Gjuzelev, *Otcherts...*, p. 129 ; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, c. 420 ; Andreev, Kutikov, « Dogovor... », p. 67 suiv.

La clause concernant l'église²⁸, elle aussi, vise non seulement le bâtiment de culte, mais aussi la paroisse en tant que telle. C'est une des institutions principales et essentielles de la République dans le territoire de la Principauté. De point de vue juridique l'église importe avec le droit d'asile qu'elle matérialise²⁹. Le texte du traité n'est pas assez clair : la clause dit que cet espace forme le lieu où personne ne peut être dérangé, arrêté ou soumis à une procédure pénale à cause des fautes des autres, ni les fils à cause de leur père, ni les pères à cause de leurs fils. Chaque personne devrait être responsable pour ses propres fautes ou crimes. On ne cite aucune procédure concernant ceux qui cherchent asile, prévue par le traité. Dans tous les cas, il me semble qu'il s'agit exactement de droit d'asile. Le droit médiéval, occidental ou byzantin (bulgare y compris), le connaissait bien et son but clair était toujours d'arriver à un procès juste et non point d'éviter la peine pour les crimes³⁰. On retrouve ici une situation semblable – les Génois ne pouvaient être poursuivis dans cet espace, cédé par le despote aux autorités représentatifs locaux de la République autour de leur église qui avait un statut extraterritorial.

3.3.3. Le statut des biens des Génois sur le territoire sous le pouvoir du despote Jean Terter avait une importance secondaire par rapport à la réglementation de leur statut personnel, mais il faut tenir compte du fait qu'à la base de la politique des communes maritimes italiennes était toujours leur expansion économique. Le traité déclare que les biens et les marchandises des Génois sont sous la protection des autorités de la Principauté qui devaient les défendre contre chaque type de dégâts et rendre assistance au propriétaire en cas de nécessité³¹. Chaque affaire contre un représentant de la République est

²⁸ « territorium ... in quo construi possit ... ecclesiam » : Basso, « Il trattato », p. 456 ; Gjuzelev, *Otchertsy*..., p. 129; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, p. 420.

²⁹ « et ultra teneatur et debeat dare, traddere et consignare consuli predicto vel consulibus, mitendo vel elligendo ut supra, territorium aptum, congruum et necessarium, in quo construi possit logiam et ecclesiam in qua dicti Ianuenses in terris suis commorantes et frequentantes stare et morari possint et conversari ; neque molestare vel aggravare, molestari vel aggravari permittere aliquem vel aliquos ex dictis Ianuensibus, pro scelere seu delicto commisso et perpetrato per aliquem seu aliquos alios Ianuenses ; neque quis insons dabit penas pro aliquo alio scelerato seu delinquente, ymmo penas suos tenebit actores ; necque eciam ex uvis acerbis quas partes comedissent, obstupescant dentes filiorum vel e contra, scilicet quod necque eciam filius dabit penas pro scelere patris, vel e contra » : Basso, « Il trattato », p. 456-457 ; Gjuzelev, *Otchertsy*..., p. 129; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, p. 420.

³⁰ V. Alexiev, *Za pravoto na ubezhishte i sadeben imunitet s ogleđ starobulgarskite pravni pametnisi i chrysobulite na XIII u XIV v.*, Sofia, 1934 ; Iv. Biliarsky, „La responsabilité liée au droit d'asile dans la plus ancienne loi slave“, *Responsabilité et l'Antiquité*, vol. 2 [= *Méditerranées*, No 36-2003], Paris, 2003, p. 13-32.

³¹ « ita et taliter quod dictis Ianuensibus fiet integre satisfactio de predictis summarie sine aliqua alia cognicione, et ultra promiserunt quod quocienscumque produci

sous la juridiction du consul et la responsabilité à cause des événements du passé est annulée³². En cas de guerre entre la Principauté et un autre Etat, les soldats et les fonctionnaires du despote étaient obligés de protéger les Génois et leurs biens dans ses anciens territoires ainsi que dans ceux occupés pendant la guerre en question³³. Le traité prévoit une protection des biens des Génois même dans le cas de guerre entre les deux Etats (Gênes et la Principauté) : le despote Jean Terter était obligé d'assurer aux commerçants liguriens des navires pour exporter leur propriété du territoire de la Principauté. Pour certains objets (les navires et le sel) le traité prévoyait un régime spécial³⁴. On peut dire qu'en général, le document créait un régime privilégié qui était seulement visiblement bilatéral car les bénéficiaires, en réalité, étaient plutôt les Génois.

3.3.4. Une étude comparative sur le régime des étrangers – surtout Ragusans et Vénitiens – créé par les actes internationaux du XIIIe–XIVe pourrait nous donner certaines idées concernant les privilèges créés par le traité de l'an 1387.

3.3.4.1. Le traité de 1253 entre le tsar Michel II Asen et la République de Dubrovnik fixait un régime libre pour les citoyens de cette dernière sans privilèges spéciaux. Les clauses déclarent que les représentants de chacun des deux pays pouvaient demeurer et vivre dans le territoire de l'autre, de voyager sans restrictions et « d'être défendus et protégés en leurs personnes et leurs

debuerint aliqui Greci, Burgari, vel alii cuiuscumque condicionis existant, in testes contra aliquos Ianuenses, quod ipsos iurare faciant cum solempnitatibus necessariis et debitis, antequam actestacio ipsorum, in aliquo iudicio admitatur » : Basso, « Il trattato », p. 457; Gjuzelev, *Otchertsy...*, p. 129-130; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, c. 420-421.

³² Basso, « Il trattato », p. 456-457 ; Gjuzelev, *Otchertsy...*, p. 129-130; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, c. 420-421.

³³ « dominus Iuanchus salvabit et custodiet quoscumque Ianuenses in quibuscumque locis repertis cum rebus et personis si vero i<n>vadendo aliqua locha inimicorum suorum aliqui Ianuenses in dictis locis reperirentur et dimicando lederentur, non propterea teneatur restitutioni dampnorum predictorum talibus Ianuensibus illatorum, salvo quod mercatores qui se invenire contingerent sint cum bonis suis salvi et securi. » : Basso, « Il trattato », p. 458 ; Gjuzelev, *Otchertsy...*, p. 130-131; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, c. 421.

³⁴ Le texte est cité dans la note 21. Basso, « Il trattato », p. 457 ; Gjuzelev, *Otchertsy...*, p. 130; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, c. 421.

biens » par les autorités locales³⁵. Le commerce libre est formellement mentionné et réglementé dans le texte³⁶.

Une clause bilatérale crée une réglementation spéciale sur l'héritage d'un étranger, décédé sur le territoire d'un des deux Etats. Le traité arrête une protection mutuelle de ses biens, leur description dans un document particulier et transmission aux autorités du pays d'origine de la personne décédée³⁷. Ce texte concerne toutes les personnes et non pas seulement un commerçant (« si un homme ou marchand... »³⁸) ce qui témoigne de la présence des personnes différentes sur le territoire étranger. Il faut noter que la protection de l'héritage est réglementée au niveau politique – entre les autorités des deux Etats – et non pas au niveau privé, la famille et les héritiers du décédé.

Les clauses de juridiction ont une importance particulière car elles définissent le type du traité et des relations entre les deux Etats. En ce sens le traité de l'an 1253 est très différent de celui de 1387. Il n'a pas un caractère de capitulation et ne contient aucun signe d'une juridiction sur le territoire étranger d'un de deux Etats. Le texte stipule que les affaires entre les commerçants étrangers et les personnes locales étaient sous le régime de la loi locale du pays respectif³⁹. Il exige un procès juste et sans aucun frais judiciaire. On ne retrouve pas le renoncement à la souveraineté. Ce procès était soumis aux tribunaux locaux et non pas à un consul étranger. Le traité stipule même une interdiction de chaque intervention politique dans la procédure⁴⁰.

Ces observations nous mènent à la conclusion que le traité crée un régime consolidé dans la protection bilatérale des personnes et leurs biens sur le territoire étranger respectif. Il n'y a pas des privilèges spécifiques unilatéraux pour n'importe quel des deux Etats et ses citoyens. Ces derniers ne restaient pas hors de la juridiction des autorités et institutions locales et sont soumis au même régime que les autochtones.

³⁵ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 156^{23, 28}; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 122²³, 123²⁸.

³⁶ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. p. 156 ^{23, 26}; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 122²³, 123²⁶.

³⁷ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 156-157^{29-31, 31-33}; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 123-124^{29-31, 31-33}.

³⁸ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 156-157^{29, 31}; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 123^{29, 31}.

³⁹ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 157³⁴⁻³⁵; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 124³⁴⁻³⁵.

⁴⁰ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 157³⁶; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 123³⁶.

3.3.4.2. Très peu de documents témoignent des relations de l'Etat bulgare avec Venise. Il s'agit avant tout du soit dit « *Sagramento e patto de messer limperator Alexandro del Zagora* »⁴¹. Ce n'est pas un traité, mais un acte unilatéral du tsar de Bulgarie qui contient réglementation du statut des Vénitiens en Bulgarie, de leurs biens ainsi que des taxes et frais différents.

Réglementation du statut des citoyens de la *Serenissima Res Publica* forme la partie la plus importante de l'acte puisque les deux autres parties dépendent de celle-ci. Le document stipule qu'il est destiné aux « amis vénitiens » et le tsar bulgare jurait qu'ils avaient un accès libre au territoire sous son pouvoir et garantissait leur protection et leur sécurité en Bulgarie⁴². Ils pouvaient exercer librement leur commerce et édifier une église et une loggia où ils voulaient dans le pays sans obstacle et ni opposition⁴³. Le texte ne mentionne rien sur la juridiction des affaires des Vénitiens en Bulgarie et sur un éventuel statut exterritoriale de leurs institutions en Bulgarie. Il est certain qu'il y avait un consul de Venise à Varna, on trouve même la mention du nom du premier fonctionnaire occupant ce poste – Marco Lionardo⁴⁴. Il faut néanmoins souligner que cela ne signifie pas automatiquement qu'il avait une autorité sur ses compatriotes ou au moins une telle ne pourrait pas être définie par l'acte en question du tsar Jean Alexandre.

Vassil Gjuzelev interprète la clause mentionnée, autorisant les Vénitiens d'édifier église et loggia, comme une permission d'avoir des immeubles sur le territoire de Bulgarie⁴⁵. Cette permission est certaine, mais je ne crois pas qu'il s'agisse seulement d'un droit réel des citoyens de Venise, mais aussi d'une réglementation du caractère public car la clause visait instauration des institutions officielles de la République Sérénissime en Bulgarie. L'église et la loggia n'étaient pas simplement des biens immobiliers, mais dans un

⁴¹ Gjuzelev, « Les relations bulgare-vénitiennes durant la première moitié du XIVe siècle », p. 72-73, *Istorija na Dobrudja*, t. 2, p. 337.

⁴² Gjuzelev, « Les relations bulgare-vénitiennes durant la première moitié du XIVe siècle », p. 72-8 (« tutti li marcadanti Venitiani possino andar et venir com le lor nave et marcadantie per tutto lo imperio moi salui et seguri ») et 74¹³⁻¹⁵ (« li vada salui e seguri l'hauere e le persone donde li vorrà andar e star secondo li patti e lo sagramento chio ue dado in prima »); Gjuzelev, *Otchertsy*..., p. 36.

⁴³ « Anchora possa comprar et far far chiesa et loza oue li piace dentro delle tere senza che alcun li contradica a questo comandamento » : Gjuzelev, « Les relations bulgare-vénitiennes durant la première moitié du XIVe siècle », p. 73¹⁹⁻²¹, *Istorija na Dobrudja*, t. 2, p. 338.

⁴⁴ « Marco Lionardo Venitian consolo de Venitian in Varna nel 1352 » Gjuzelev, « Les relations bulgare-vénitiennes durant la première moitié du XIVe siècle », p. 64; Gjuzelev, *Otchertsy*..., p. 36; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, p. 337-338.

⁴⁵ Gjuzelev, « Les relations bulgare-vénitiennes durant la première moitié du XIVe siècle », p. 63. Cette opinion n'est pas confirmée par l'auteur dans *Istorija na Dobrudja*, t. 2 (p. 337-338).

certain sens des représentations de la société vénitienne. L'église englobant aussi une paroisse et la loggia était une institution de commerçants qui possédait une certaine autorité publique. Tout cela rappelle des relations du type de capitulation, sans pour autant qu'on puisse la définir jusqu'au bout comme telle.

Je ne crois pas que nous pouvons définir le document comme un témoignage clair d'une capitulation : les relations entre les parties ne sont que suggérées et non pas complètement établies⁴⁶. Même si elles avaient lieu dans les liens bulgareo-vénitiennes nous n'avons pas à notre disposition ni de documents sûrs ni leur acte constitutif. Il est fort possible qu'ils ne nous sont tout simplement pas parvenus.

La défense des biens des commerçants vénitiens pourrait être retrouvée implicitement dans la permission de négocier dans le territoire de la Bulgarie. La garantie des biens est formelle en ce qui concerne l'héritage d'un décédé sur le territoire bulgare⁴⁷. Il ne pouvait être touché que par les Vénitiens eux-mêmes. Malheureusement, dans ce *Sagramento e patto* il n'y a pas un développement détaillé de cette matière comme dans le traité avec les Ragusans de l'an 1253 mais il est clair que les autorités de l'Etat bulgare garantissaient une protection contre les dépravations de la part des fonctionnaires ou/et des Bulgares.

Il existe un texte qui stipule que les marchandises d'un Vénitien ne peuvent être arrêtées et mises sous séquestre qu'après décision du tribunal⁴⁸. C'est une protection contre l'arbitraire des créditeurs ou des autorités fiscales, toutefois, cette clause démontre aussi la juridiction de la justice locale. Le

⁴⁶ Il nous semble que Vassil Gjuzelev est disposé de trouver un régime de capitulation dans l'acte de l'an 1347 car il mentionne deux fois que « les Vénitiens bénéficiaient d'une autonomie judiciaire » et que le consul à Varna avait des « fonctions administratives et judiciaires » (Gjuzelev, *Otchertsitsi...*, p. 36). Malheureusement ce sujet n'est pas développé dans ses études postérieures et on peut penser qu'il abandonna ses conclusions antérieures (*Istoriija na Dobrudža*, t. 2, p. 337-338). Nous ne croyons pas que l'existence de ce type de droits et fonctions pouvaient être argumentées à partir du texte de l'acte lui-même. Le tribunal est mentionné seulement une fois mais sans précision, c'est-à-dire non pas comme une fonction du consul, ce qui nous fait penser qu'il s'agit d'un tribunal local bulgare. Le seul argument qui pourrait être interprété comme témoignage pour une capitulation c'est la présence du consul de Venise à Varna et la mention de l'église et de la loggia en tant qu'institutions étrangères sur le territoire de l'Etat bulgare.

⁴⁷ Gjuzelev, « Les relations bulgareo-vénitiennes durant la première moitié du XIV^e siècle », p. 63, 73¹⁸⁻¹⁹ (« Anchora sel morisse alcun Venetian non possa nisun intronetter li suoi beni, se non Nenetiani proprii »).

⁴⁸ « Anchora non se possa bollar ne tuor pegno in casa alcun Venetian sel non va prima alla raxon » : Gjuzelev, « Les relations bulgareo-vénitiennes durant la première moitié du XIV^e siècle », p. 63, 73¹⁶⁻¹⁷.

tribunal local n'est pas explicitement cité dans le document, mais il n'y a aucune trace d'instauration d'une juridiction spécifique étrangère sur les affaires des Vénitiens. Il est à noter aussi la clause que le fils n'est pas responsable pour les affaires de son père et vice versa⁴⁹. La question de son caractère se pose par le fait qu'elle est située parmi les articles de réglementation des revenus de l'Etat et on peut se demander si le texte ne vise seulement les prétentions du fisc et non pas celles liées au commerce. Malheureusement, nous ne pouvons pas donner une réponse définitive.

La situation, créée par les nombreux cas des prétentions des commerçants vénitiens contre les dommages de leur droits et biens par les autorités bulgares causa une réglementation spéciale et une intervention au plus haut niveau – le doge et le Sénat de la Sérénissime⁵⁰. Cela n'a pas eu un effet particulier et Venise impose une taxe extraordinaire sur le commerce avec les territoires bulgares pour pouvoir compenser les pertes⁵¹. C'était une figure particulière d'intervention de l'Etat dans les affaires privées qui était justifiée par l'importance du commerce pour l'économie de la République. Ce genre de relations était typique pour les communes maritimes italiennes au Bas Moyen âge. Au début du XIV^e siècle Gênes imposa aussi un embargo sur le commerce avec Bulgarie comme moyen d'oppression politique pour arriver à la compensation des dommages du caractère privé, prétendues être causées par les autorités bulgares⁵².

4. La réglementation du commerce et de la taxation⁵³ concernant les Génois et leur affaires avec les commerçants locaux est secondaire dans le traité de l'an 1387 par rapport au sujet politique, mais il faut tenir compte que les buts de l'acte sont plutôt économiques. Le statut personnel n'était finalement qu'un moyen de faciliter l'échange économique entre les deux pays et, avant tout, l'activité commerciale des Génois dans la Principauté de Dobroudja. La République, grande puissance dans la région pontique, voulait arranger d'une manière privilégiée la situation de ses citoyens dans le territoire des ex-ennemis. Ici, on présentera certaines observations sur le régime de l'import et de l'export des marchandises et leur taxation.

⁴⁹ « il fiol per il padre nel padre per il fiol non possa portar pena » : Gjuzeev, « Les relations bulgaro-vénitiennes durant la première moitié du XIV^e siècle », p. 72₉₋₁₀. Il est à noter que l'on retrouve un texte similaire dans le traité de 1387.

⁵⁰ Gjuzeev, « Les relations bulgaro-vénitiennes durant la première moitié du XIV^e siècle », p. 48-50.

⁵¹ Gjuzeev, « Les relations bulgaro-vénitiennes durant la première moitié du XIV^e siècle », p. 48.

⁵² Gjuzeev, *Otchertsy...*, p. 39.

⁵³ Andreev, Kutikov, « Dogovorati... », p. 85 suiv.

4.1. Le traité créa un régime libre en ce qui concerne les Génois leur permettant de faire du commerce dans le territoire de la Principauté et d'exporter des marchandises des terres sous le pouvoir du despote Jean Terter⁵⁴. Il n'y avait que les provisions essentielles, liées aux moyens de subsistance qui pourraient poser un problème et c'est la raison pour laquelle on les soumettait à un contrôle particulier. Les restrictions pourraient être imposées en cas de famine quand les autorités locales pourraient limiter l'exportation des aliments, mais sans restreindre les Génois plus que n'importe quel autre groupe d'étrangers.

Il est à noter que c'est le régime de la nation la plus favorisée qui était étroitement lié au début des capitulations. Il signifie que l'on ne pouvait pas imposer plus de restrictions à la nation en question ainsi qu'à chaque autre et ses droits seront équivoques la plus privilégiée. C'est le statut des Génois dans la Principauté de Dobrudja.

4.2. L'échange commercial libre, imposé parfois par force, est à la base de l'expansion économique des grandes puissances, mais il exige un régime fiscal spécial aussi. On en retrouve un dans la réglementation du traité de l'an 1387⁵⁵. Le fardeau des devoirs douaniers est fixé à 2 % : 1% payé pour

⁵⁴ « dominus Iuanchus in locis ipsius habitis vel habituris nullum fiet devetum quo minus ipsi Ianuenses semper et quandocumque possint et valeant de dictis territoriis et districti ipsius ad ipsorum liberam voluntatem extrahere quascumque res et merces et quecumque victualia, que et quas ipsi Ianuenses emissent vel quomodocumque aquisivissent, ita et taliter quod nullum possit facere devetum dictis Ianuensibus, sed ipsos emere permitit in territorio quascumque res et quecumque victualia voluerint, salvo tempore famis, quo caso liceat super territorio suo facere devetum ipsis Ianuensibus et prohibitionem, in casu quo aliis quibuscumque extraneis facere deliberaret, et, si contingerit ipsum alicui de victualibus facere gratiam, quod tunc teneatur facere dictis Ianuensibus liberam concedere potestatem » : Basso, « Il trattato », p. 457-458 ; Gjuzelev, *Otcherts...*, p. 130; *Istorija na Dobrudja*, t. 2, p. 421.

⁵⁵ « dominus Iuanchus salvabit et custodiet fideliter omnes et sigulas res et merces quorumcumque Ianuensium predictorum, nec exigere, percipere vel colligere, exigi, colligi, vel percipi facere a dictis Ianuensibus nostris pro eorum rebus et mercibus ibidem portandis, vehendis vel transmitendis, et tam per mare quam per terras, nisi duos pro centenario tantum valoris et existimacionis dictarum rerum, videlicet unum pro centenario pro introitu et alteram pro exitu, non tamen intelligentur in ipsis rebus navigia, aurum, argentum, perle veraces seu iocalia aliqua, ymmo cum ipsis navigiis, auro, argento, perlis et iocalibus, tam ibidem portandis, transmitendis, quam inde extrahendis et exportandis, ipsi Ianuenses nostri sint liberi, franchi et immunes, et esse debeant, et pro franchis, liberis et immunibus haberi et tractati ab ipso domino Iuancho, subditis et officialibus eiusdem. Sane semper intellecto quod prefacti Ianuenses ad solvendum predicto comercio teneantur ut supra ipsis vendentibus et alienantibus res et merces predictas, ipsis vero non vendentibus seu alienantibus, nequaquam pro eis aliquid solvere teneantur, excepto pro rebus et mercibus que

import des biens à l'entrée à la Principauté et 1% pour l'export. Les navires et les autres moyens de transport ne sont pas soumis à ce régime. Il y a une clause stipulant que si le commerçant ne peut pas vendre ses marchandises il peut quitter le pays et payer seulement 1% de devoir douanier.

Ces données témoignent du caractère de l'échange effectué par les étrangers dans la région. Il était orienté vers l'exportation. Les littoraux de la Mer Noire étaient plutôt source des matières premières qu'un marché de marchandises spécifiques.

Les clauses fiscales du traité de l'an 1387 pourraient être regroupées en trois subdivisions : 1. Il n'y a pas mention de taxes et les explications de ce fait pourraient être soit l'exemption des Génois, soit que ces taxes n'étaient pas sujet de réglementation dans le document et passaient sous le régime général. 2. Il est prévu un devoir douanier au montant de 2% (export et import)⁵⁶. On doit en tout cas payer des taxes pour l'export, mais pour l'import uniquement dans le cas de vente des marchandises sur le territoire de la Principauté. Ainsi, il s'agissait d'une situation privilégiée. 3. Pour les biens personnels et les marchandises transitoires on ne devait pas de taxes⁵⁷.

4.3. On voit que les Génois bénéficiaient d'un régime privilégié selon le traité de l'an 1387 ce qui était résultat des circonstances politiques de l'époque. Pour comprendre mieux la situation nous pouvons la présenter dans une étude comparative avec les actes concernant les relations avec Dubrovnik et Venise des XIII^e – XIV^e siècles malgré le fait que c'était l'Empire de Bulgarie qui y contribuait et non pas la Principauté de Dobrudja.

4.3.1. Le chrysobulle de l'an 1230 concernant les Ragusans stipule que les commerçants de la petite république adriatique « pouvaient voyager à travers le territoire tout entier de Mon Empire avec chaque type de marchandises, d'importer ou d'exporter n'importe quelle marchandise ou de la transporter jusque chaque région (ici il y a une énumération des circonscriptions administratives de l'Etat – ma note, I. B.) et d'acheter ou de vendre librement partout sans aucun dommage, ni interdiction ... comme fidèles et bien aimés hôtes de Mon Empire »⁵⁸. La disposition de la norme est

portarentur per eos et extraherentur de dictis terris ad aliqua alia loca, pro quibus solvi debeat unum pro centenario tantum, neque super Ianuensis imponi possit aliqua alia cohentio, mutuum seu gravamen in dictis terries suis per ipsum dominum Iuanchum, gentes et subditos eiusdem. » : Basso, « Il trattato », p. 458-459 ; Gjuzeev, *Otchertsy...*, p. 131; *Istoriya na Dobrudja*, t. 2, p. 421-422; Andreev, Kutikov, « Dogovorat... », p. 92 suiv.

⁵⁶ Andreev, Kutikov, « Dogovorat... », p. 93-94.

⁵⁷ Andreev, Kutikov, « Dogovorat... », p. 94-95.

⁵⁸ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 13.

assez claire : les commerçants ragusans bénéficiaient d'un régime libre de commerce dans le territoire tout entier de l'Etat sans aucun type de restriction. L'interdiction des dommages devrait être interprétée strictement et non pas en tant qu'un affranchissement des taxes et devoirs fiscaux. En bref, l'acte créait un régime du commerce libre pour les citoyens de Dubrovnik et de leur protection de la part du tsar Jean II Asen.

La sanction du document est adressée à un destinataire général : « Celui qui osera les endommager en n'importe quel sens soit dans les ravines, aux marchés ou bien en n'importe quel endroit, contre la Loi des koumerki, il doit savoir qu'il est ennemi de Mon Empire et il n'aura aucun pardon, mais au contraire il verra la colère de Mon Empire »⁵⁹. La mention des « ravines » et les « marchés » nous fait penser que le destinataire de l'édit était surtout l'administration bulgare, mais nous ne pouvons pas exclure les autres personnes éventuelles. On pourrait noter la citation de la « Loi des koumerki » dont nous ne savons malheureusement rien de plus hors du texte évoqué⁶⁰. Il s'agissait, probablement, d'une réglementation fiscale car le terme « *kommerkion* » était bien connu dans l'Empire et nous pouvons baser notre interprétation sur un parallélisme avec l'original byzantin du mot⁶¹. Il est possible que ladite loi réglementait l'organisation générale du commerce aussi.

4.3.2. Le traité entre le tsar Michel II Asen et Raguse de l'an 1253 créait un double régime libre du commerce entre les deux pays. Les commerçants pouvaient fréquenter l'autre Etat et négocier librement sans restrictions et sous la protection des autorités locales⁶². Il faut noter la clause concernant les marchands bulgares qui, eux aussi, pouvaient avoir leur marché à Raguse⁶³. A notre avis, elle est résultat du caractère bilatéral du traité. Le but était de créer cette opportunité pour les marchands ragusans, mais la forme exigeait à donner cette opportunité théorique des commerçants bulgares aussi. Hors de ce texte, nous ne disposons malheureusement pas d'autres données sur un tel marché à Dubrovnik. Il n'y a qu'une seule restriction quant aux marchandises du commerce : le froment ne pouvait être exporté qu'avec la permission du

⁵⁹ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 13¹⁰⁻¹².

⁶⁰ Iv. Biliarsky, *Word and Power in Mediaeval Bulgaria*, Brill, Leiden-Boston, 2011, p. 417-419; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 94.

⁶¹ Biliarsky, *Word and Power in Mediaeval Bulgaria*, p. 86; Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 125 ; Iv. Dujčev, *Iz starata bulgarski knizhnina*, t. II, p. 329-330 (opinion contraire) ; un exemple concret cite N. Oikonomidès, *Fiscalité et exemption fiscale à Byzance (IXe-XIe s.)*, Athènes, 1996, p. 171.

⁶² Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 156^{22-23, 26 suiv.}; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 122^{22-23, 123²⁶ suiv.}.

⁶³ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 156²³; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 122²³.

comes (en slavon « knez ») de la ville qui fut le chef de la Commune et représentants de Venise souveraine⁶⁴.

Les impôts et les taxes fiscaux sont nettement définis pour chacune des deux parties du consentement. Les commerçants bulgares sont affranchis de « l'impôt »⁶⁵ tandis que les ragusans sont affranchis de « la taxe douanière et chaque impôt »⁶⁶. Malgré la définition différente, nous ne croyons pas qu'il s'agisse d'une différence du régime des privilèges, mais plutôt de distinctions dans le système fiscal des deux Etats. Le texte énumère, aussi, les lieux de taxation en Bulgarie et à Dubrovnik pour éviter une surtaxation des commerçants privilégiés. Ils sont différents à cause des différences géographiques entre les pays : pour Dubrovnik on mentionne les huis de la ville, les ponts, les gués et les routes⁶⁷ ; et pour Bulgarie : dans les villes, aux foires, aux villages des commerçants, aux ponts, aux rivières et sur les routes⁶⁸.

Voilà une généralisation du régime fiscal selon le traité de l'an 1253 :

1. Affranchissement bilatéral des taxes douanières et des impôts.
2. Affranchissement bilatéral des taxes et des frais judiciaires.
3. Préservation du régime des taxes douanières sur le sel, tel quel il était fixé entre Dubrovnik et Serbie⁶⁹. Cela veut dire un partage des revenus et préservation des lieux de taxation entre les rivières Drina et Neretva.

4.3.3. Quant au commerce entre Bulgarie et Venise en XIV^e siècle nous ne pouvons nous appuyer que sur ledit *Sagramento e patto* du tsar Jean Alexandre⁷⁰. Vassil Gjuzelev pense que la taxation, imposée par les autorités bulgares sur les commerçants de la Sérénissime était assez élevée⁷¹. Sans

⁶⁴ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 156₂₅; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 123₂₅.

⁶⁵ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 156₂₃; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 122₂₃.

⁶⁶ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 156₂₇; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 123₂₇.

⁶⁷ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 156₂₄; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 123₂₄.

⁶⁸ Ilinski, *Gramoty bolgarskih tsarej*, p. 156₂₇₋₂₈; Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 123₂₇₋₂₈.

⁶⁹ Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 91.

⁷⁰ « Dieno paghar de commerclo. 3 per C^o. Se per desaventura occorrese che alcun nauilio perisse sian salue l'haver et le persone. Anchora per peso de perperi. C. paghino grossi. 4. Per mozzadego per mozza C. grossi 3. Per peso de mercantie per canter aspri. 1½. Per alborazo de nave grande perperi dui, per nave pichola perpero. 1. Se le mercantie non se vendessero per tera o per mar vadan oue li piace et non paghi cosa alcuna. » : Gjuzelov, « Les relations bulgaro-vénitiennes durant la première moitié du XIV^e siècle », p. 62 suiv., 72-73₉₋₁₆.

⁷¹ *Istoriya na Dobrudja*, t. 2, p. 338.

doute le fardeau, était-il plus lourd que celui du traité entre le despote Jean Terter et les Génois. La taxe douanière est fixée à 3% sans taxe de transit. Dans le Sagramento il y en a mentionnées différentes taxes en cas des situations concrètes : pour sauvetage des hommes et des biens en cas de naufrage ; pour l'utilisation du port ; pour pesage des marchandises. Nous croyons que ce régime fut privilégié lui-aussi, mais moins que celui, créé par le traité de l'an 1387 où l'inégalité des parties est bien claire.

5. En résultat de nos observations nous pouvons tirer quelques conclusions concernant le sujet général de l'étude actuelle.

5.1. L'acte de 1387 est un consentement politique par son caractère et son but principal fut d'établir la paix entre la Principauté de Dobrudja et la République de Gênes après les décennies de la guerre. Il est résultat d'un dictat de la part de la commune maritime et grande puissance pontique qui s'imposa sur l'unique Etat local qui avait osé lui s'opposer. Ce développement est en relation avec le changement politique en Principauté après la mort du despote Dobrotitsa.

Les clauses concernant le commerce ont une signification secondaire dans la structure du traité et le domaine de la réglementation. Il est clair que le but final de la politique des Génois était toujours son expansion économique et la protection des intérêts commerciaux de ses citoyens, mais les moyens d'y arriver dans ce cas sont basés plutôt sur une pression politique et militaire. Il est à noter ici que le traité, entre le tsar Michel II Asen et Dubrovnik de 1253, est aussi un acte d'alliance politique contre la Serbie, auquel les clauses commerciales furent ajoutées⁷².

Le régime fiscal dans le traité de 1387 est très privilégié. Les taxes douanières et les autres revenus de caractère fiscal sont fixées à un niveau assez bas. Ce fait est déterminé par le type des relations entre les parties de consentement et on peut dire que le dictat de la grande puissance et l'inégalité entre les participants sont les plus clairs justement dans cet acte. On peut dire qu'une grande partie des privilèges ne sont de facto ou même de iure qu'unilatéraux, ce qui est résultat de la situation politique dans le bassin pontique vers la fin du XIVe siècle.

5.2. Le traité de 1387 est une capitulation par son caractère. Sa forme, sa structure et sa pratique juridiques appartiennent complètement au système légal génois plus développé et élaboré que celui de la Principauté de Dobrudja. En témoignent non seulement les clauses, mais aussi les formules et la terminologie juridiques ainsi que la procédure de la conclusion qui a eu

⁷² Božilov, *Bulgaria i Dubrovnik. Dogovor ot 1253*, p. 84-87.

lieu dans le palais du podestà de Gênes à Péra en présence des différents notaires. Le traité de l'an 1387 témoigne justement de la politique de Gênes d'assurer son expansion commerciale en Orient par les moyens de la force et de la diplomatie mais aussi du droit. Il est témoignage, également, de l'introduction dans le droit de l'espace bulgare de deux figures juridiques qui étaient jusqu'à ce moment-là soit inexistantes, soit très peu développées : le régime des capitulations et le régime de la nation la plus favorisée. Ce seul fait-même serait suffisant pour argumenter l'importance de cet acte pour l'évolution des concepts juridiques dans les Balkans à la veille de la domination ottomane sur le Sud-Est européen.

HUMANISTISCHE JURISPRUDENZ IN BASEL

Die Geistesströmung des Humanismus, die in Italien im 15. Jahrhundert ihren Höhepunkt erreicht hatte, erfasste mit einiger Verspätung, im Wesentlichen erst im 16. Säculum, auch die Rechtswissenschaft.¹ Sie trat in diesem Bereich auf breiter Front als eine zum Teil polemische Reaktion gegen die herrschende spätmittelalterliche Jurisprudenz auf². Sie muss daher vor deren Hintergrund gesehen werden.

In Bologna hatte um die Wende vom 11. zum 12. Jahrhundert, im Rahmen einer grossen geistigen Auseinandersetzung mit dem antiken Erbe und im Anschluss an die Auffindung einer vollständigen Pandektenhandschrift, ein umfassendes wissenschaftliches Studium des römischen Rechtes eingesetzt, des römischen Rechts in der Gestalt, die ihm Kaiser Justinian im sechsten nachchristlichen Jahrhundert mit seinem grossen Gesetzgebungswerk, dem so genannten Corpus Iuris Civilis, verliehen hatte. In jahrhundertelanger Arbeit erschloss die mittelalterliche, vorab italienische Rechtswissenschaft diese justinianische Kodifikation dem Bewusstsein ihrer Zeit und verarbeitete sie, zeitgenössische Rechtsquellen einbeziehend, zu einem den Bedürfnissen und Anschauungen spätmittelalterlicher Stadtekultur angepassten „gemeinen“, d.h. allgemeinen, ja universalen Recht („ius commune“). Diese gewaltige Arbeit schlug sich in einer überaus reichen, mit den Methoden der Scholastik operierenden Literatur in Gestalt zunächst von Glossen und dann von umfangreichen Kommentaren zum Corpus Iuris nieder, und dieses allmählich ausufernde Schrifttum überwucherte gleichsam den römischen Gesetzestext und drängte ihn in den Hintergrund. Das rief den Widerspruch der Humanisten hervor. Sie forderten die Rückkehr zu den antiken Quellen („ad fontes“!).

Auch der Humanismus sah, als Geistesrichtung, in den grossen Schriftschöpfungen des Altertums sein Vorbild; aber er drang zu neuen Schichten

* Emeritierter ordentlicher Professor für Rechtsgeschichte an der Universität Basel.

¹ Die folgenden Ausführungen bildeten den Gegenstand eines Vortrags, den der Verfasser am 23. November 2010 im Rahmen einer Veranstaltung der „Basler Forschungsstelle für Rechtsgeschichte“ gehalten hat.

² Zur humanistischen Jurisprudenz in Europa siehe die zusammenfassende Darstellung von Hans Erich Troje, Die Literatur des gemeinen Rechts unter dem Einfluss des Humanismus, in: Handbuch der Quellen und Literatur der neueren europäischen Privatrechtsgeschichte, hg. von Helmut Coing, Bd.II. 1 (1977), S. 615 ff.; ders., Humanistische Jurisprudenz (1993).

der antiken Überlieferung vor und trat dieser mit einer anderen Einstellung gegenüber. Für die mittelalterlichen Juristen war das justinianische Corpus Iuris, so wie es lautete, der autoritative Text, die Rechtsoffenbarung, die keiner Kritik zugänglich war (ebenso wenig wie eine orthodoxe Theologie eine Bibelkritik anerkennen kann). Den Humanisten dagegen erschien es in erster Linie als ein Zeugnis antiken Geistes, dessen wahren Sinn es zu erforschen galt, und zwar mit allen verfügbaren Mitteln. Diese Einstellung hatte eine Reihe von Konsequenzen: Vorab galt es, historisch möglichst korrekte Textgrundlagen für die verschiedenen Teile des Corpus Iuris, zumal die Pandekten, und auch für die griechischen Novellen Justinians herzustellen. Meilensteine auf diesem langen Weg waren die um 1530 in Nürnberg erschienenen Editionen des deutschen Gelehrten Gregor Haloander (Meltzer) und die um 50 Jahre jüngere Ausgabe des Corpus Iuris durch den in Genf wirkenden Dionysius Gothofredus (Denis Godefroy). – Doch das Interesse der Humanisten ging über die Texte des Corpus Iuris hinaus. Zum Verständnis desselben erschienen ihnen auch vorjustinianische römische Rechtsquellen und andererseits Bearbeitungen durch die byzantinischen Rechtsgelehrten als von grosser Bedeutung. Das Corpus Iuris wurde dadurch aus seiner bisherigen Isolierung befreit. Die Glossatoren und Konsiliatoren kannten von den römischen Quellen nur das Gesetzbuch Justinians. Sonstige antike Quellen des römischen Rechts wurden ignoriert, die griechisch geschriebenen Texte selbst dann, wenn sie im Corpus Iuris standen; denn die mittelalterlichen Juristen konnten zwar Latein, nicht aber griechisch („Graeca non leguntur“). Die Humanisten dagegen verlangten vom Juristen philologisches und historisches Wissen, Kenntnis der gesamten antiken Literatur, die für die Erkenntnis des Corpus Iuris kaum weniger wichtig erschien als dieses selbst. So ist es kein Zufall, dass wir die Entdeckung und Edition juristischer Texte ausserhalb des Corpus Iuris zum grossen Teil den Humanisten dieser Zeit verdanken. Dabei spielte Basel, wie wir sehen werden, eine wichtige Rolle. – Das Bestreben der Humanisten, zum reinen, geschichtlichen römischen Recht zurückzukehren, bedeutete zugleich die Abkehr von den mittelalterlichen Glossen und Kommentaren. Das Corpus Iuris sollte vom Rankenwerk der Glossen, der sogenannten „Glossa ordinaria“ des Accursius, gereinigt und von den schwerfälligen, aber ausserordentlich einflussreichen Kommentaren der berühmten italienischen Juristen Bartolus und Baldus und ihrer Nachfolger befreit werden. Mit dieser Polemik stiessen die Humanisten freilich an ein unüberwindliches Hindernis, das sich ihnen in Gestalt der Rechtspraxis entgegenstellte: Die von ihnen bekämpften und beschimpften „Bartolisten“ hatten – mit zum Teil spitzfindigen scholastischen Auslegungsmethoden – das römische Recht zu einem lebendigen und produktiven Bestandteil der eigenen, europäischen Rechtskultur gemacht. Daher konnte man ihre Werke, wenigstens die besten unter ihnen, in der Praxis gar nicht entbehren. Das zeigt sich uns vielleicht am deutlichsten gerade dort, wo bedeutende humanistisch orientierte Juristen im

Rechtsleben ihrer Zeit wirksam wurden. Die Begründer der humanistischen Jurisprudenz, der Italiener Andrea Alciato und der Freiburger Rechtslehrer Ulrich Zasius (Zäsy), wie auch ihre Schüler, etwa der Basler Bonifacius Amerbach, die neben ihrer akademischen auch eine ausgedehnte praktische Rechtstätigkeit entfalteten, waren durchwegs Kenner der mittelalterlichen Rechtsliteratur und machten von dieser Kenntnis, etwa als Gutachter, notgedrungen intensiven (wenn auch nicht unkritischen) Gebrauch.

Ein wichtiges Anliegen war den Humanisten-Juristen schliesslich die Reform des Rechtsunterrichts. Die Glossatoren und ihre Nachfolger waren ja nicht nur Forscher gewesen, sondern auch Lehrer und Dozenten. Ihre Vorlesungen schlossen sich in ihrem Aufbau an die Teile, Bücher und Titel der justinianischen Kodifikation an und gingen auf die Erklärung der einzelnen Leges, der einzelnen Gesetzestexte, aus. Zuerst wurde der (handschriftliche) Text gelesen; hierauf folgten die logische Zerlegung des in der Lex enthaltenen Problems, die Exemplification desselben durch ein Beispiel, die Erörterung und Erklärung gemäss den vier aristotelischen Causae, die Heranziehung verwandter und ähnlicher Stellen, die Auflösung allfälliger Widersprüche und Kontroversen und schliesslich die Zusammenfassung und Bildung einer Regel³. Mit diesen Unterrichtsformen, die später unter dem Begriff „mos italicus“ zusammengefasst wurden, hatten die Glossatoren, in Anlehnung an das Unterrichtswesen des Mittelalters, die Methode geschaffen, die bis in die Tage des Humanismus und teilweise noch darüber hinaus herrschend blieb. Das Ergebnis des durch viele Generationen jedem europäischen Juristen eingeprägten und eingehämmerten Verfahrens war eine beispiellose Durcharbeitung von Texten des Corpus Iuris; zugleich ein Training in der logischen Textinterpretation, von dem wir uns heute kaum mehr eine Vorstellung machen können. Je mehr sich nun aber in den folgenden Jahrhunderten des Spätmittelalters das Schrifttum zum Corpus Iuris anhäufte und verästelte, je mehr auch die literarischen Kontroversen unter den Interpreten zunahmen, desto zeitraubender und schwerfälliger wurde das Verfahren.

So schrieb etwa der Basler Basilius Amerbach im Jahre 1553 als Student seinem Vater Bonifacius aus Padua über den dortigen renommierten Rechtslehrer Marcus Mantua, dieser habe neulich über den Pandektentitel „De rebus creditis“ (D. 12. 1) zu lesen begonnen und dabei zwei ganze Stunden über die Bedeutung des Wörtleins „de“ disputiert⁴. In dieser manieristisch überladenen Form forderte der überkommene Unterrichtsstil den Spott und die Kritik der Humanisten heraus. – Die Didaktik des Humanismus sah im Sinne der platonischen Ideenlehre im Lernen ein Wiedererkennen der Idee, hier: der Rechts-

³ Vgl. Franz Wieacker, *Privatrechtsgeschichte der Neuzeit* (2. Auflage 1967), S. 68 f.

⁴ Vgl. Die Amerbachkorrespondenz, bearb. und hg. von Alfred Hartmann und Beat Rudolf Jenny (im Folgenden = AK), Bd. IX. I, Nr. 3692, Z. 22–24.

idee. Sie postulierte, dass der Lehrer „im Schüler die eingeborenen Ideen vom Rechte und seinen näheren Bestimmungen erwecke und ihn so vom Zufällig-Besonderen zum Ideal-Allgemeinen hinführe“⁵. Das entsprach der für die Humanisten vorbildlichen Forderung Ciceros, die Jurisprudenz „ex intima philosophia“ zu schöpfen und sie zu einer „ars“, d.h. einer systematisch durchgeordneten Wissenschaft, fortzuentwickeln. Von dieser systematischen Tendenz her versteht sich die Zuneigung des Humanismus zum ersten Teil des Corpus Iuris, zu den Institutionen. Sie beruhte nicht allein auf der pädagogischen Bestimmung der Institutionen als eines Einführungslehrbuches; sie wurzelte tiefer in der Überzeugung, im System der Institutionen eine Entwicklung des positiven Rechts aus der durch die Vernunft eingeborenen Idee des Rechts selbst zu besitzen.

Seit der Mitte des 15. Jahrhunderts fand der Humanismus in wachsendem Masse Eingang ins Basler Geistesleben und erreichte hier in der ersten Hälfte des 16. Säculums, zumal mit der Anwesenheit des berühmten Erasmus von Rotterdam, seinen Höhepunkt. Die Anziehungskraft für die humanistischen Gelehrten und Literaten bildete der Basler Buchdruck, der seinerseits dank der Zusammenarbeit mit diesen Gelehrten europäischen Ruf erlangte. Der Kreis der Basler Humanisten setzte sich aus Männern zusammen, die von auswärts nach Basel kamen, hier etliche Jahre verweilten – Erasmus etwas länger – und alsdann neue, andere Wirkungsstätten aufsuchten. Wohl der einzige in Basel geborene bedeutende Humanist, der hier auch sein ganzes Leben verbrachte, war der Jurist Bonifacius Amerbach. Als jugendlicher Freund und späterer Erbe des Erasmus gehörte er zum innersten Zirkel der hiesigen Gelehrtengemeinschaft. Er genoss aber auch weit über Basel hinaus als hervorragender Rechtsgelehrter hohes Ansehen.

Bonifacius kam als jüngstes Kind des aus dem fränkischen Dorf Amorbach eingewanderten, in Basel als Buchdrucker zu Ruhm und Wohlstand gelangten Johannes Welcker, genannt Amerbach, im Jahre 1495 zur Welt. Musisch veranlagt und intellektuell begabt, wuchs er in einer kultivierten, ihn geistig fördernden Umgebung auf. In seinem Elternhaus und an der namhaften Humanistenschule von Schlettstadt machte er sich mit den alten Sprachen vertraut. Nachdem er seine propädeutische Ausbildung an der Basler Artistenfakultät mit dem Magister abgeschlossen hatte, nahm er in Freiburg i. Br. das juristische Studium auf. Dort war Ulrich Zasius sein Lehrer und väterlicher Freund. In diesem hervorragenden Rechtsgelehrten verband sich der humanistische Reformator mit dem vielbeschäftigten Praktiker und Kenner der (von ihm kritisierten) überkommenen Rechtsliteratur. 1519, mit 24 Jahren, verliess Amerbach Freiburg und setzte sein Studium in Avignon fort. Vor seiner Abreise liess er sich noch – im Hinblick auf die Pestgefahr – von dem

⁵ So Wieacker (Fn. 3), S. 92.

mit ihm befreundeten Hans Holbein d. J. portraituren; das Bild zierte noch heute das Basler Kunstmuseum. In Avignon wollte er vor allem den nur wenig älteren, aber wegen seiner neuartigen textkritischen Forschungen schon berühmten Andrea Alciato hören, den eigentlichen Begründer der humanistischen Jurisprudenz. Dort promovierte er auch 1525, bald dreissigjährig, zum Doctor legum. Im selben Jahr wurde er, vom Basler Rat dazu gedrängt, Professor für „kaiserliches“, d.h. römisches Recht in seiner Heimatstadt („professor legum non factus sum, sed coactus“)⁶. Der Basler Rechtsfakultät blieb er trotz anderweitigen Berufungen treu; ja, er verkörperte sie recht eigentlich, zumal in den durch die Kirchenreformation ausgelösten Krisenjahren der Universität, als er der einzige verbliebene juristische Ordinarius war und sich zugleich mit Umsicht und Tatkraft für den Wiederaufbau seiner Hochschule einsetzte. Als er sich nach schweren Gewissenskonflikten mit dem neuen kirchlichen Regiment ausgesöhnt hatte, ernannte ihn die städtische Obrigkeit 1535 noch zusätzlich zum Stadtvokaten oder Syndicus; in dieser Funktion hatte er vor allem dem Rate Rechtsgutachten zu erteilen. Daneben übte er eine ausgedehnte, über Basel hinausreichende Tätigkeit als Konsiliaranwalt aus; zu seinen Klienten zählten neben vielen Anderen die Herzöge von Württemberg und der oberrheinische Städtebund, die in höchst brisanten Prozessen von grosser politischer Tragweite seinen Rat suchten. In seinen Jugendjahren ein feuriger Anhänger der humanistischen Reformbestrebungen sah er in seiner zweiten Lebenshälfte – ohne seine Ideale preiszugeben – in der Erteilung von Gutachten oder „Responsa“ nach dem Vorbild der klassischen römischen Juristen die vornehmste Funktion eines Rechtsgelehrten. In ihr konnte er wohl auch sein Bestes geben. Am 24. April 1562 verstarb er in seinem Kleinbasler Haus im Alter von 66 Jahren.

In die Geschichte der Rechtswissenschaft ist Bonifacius Amerbach nicht als Verfasser eigener Werke eingegangen – er war zu selbstkritisch, um Eigenes zu publizieren –, sondern als Förderer und Vermittler von Publikationen anderer Gelehrter. Er schrieb nicht Bücher, aber er bewirkte, dass sie geschrieben und publiziert wurden. So war er auch die Schlüsselfigur bei den so genannten „Baseler Editionen“, wie Roderich Stintzing einen Abschnitt seiner monumentalen Geschichte der deutschen Rechtswissenschaft überschrieb⁷. – Die Blüte des Basler Buchdrucks erstreckte sich, wenn auch eher am Rande, auch auf die humanistische Jurisprudenz. So erschienen in Basel nicht nur Erstdrucke von Werken des Zasius und des Alciat, sondern auch Editionen von bisher unbekannten, jedenfalls nicht publizierten Rechtsquellen. Es war ja ein wichtiges Anliegen der Humanisten-Juristen, die rechtliche Quellenba-

⁶ Siehe AK, Bd. III, Nr. 1036, Z. 99 f.

⁷ Vgl. Roderich Stintzing, Geschichte der Deutschen Rechtswissenschaft, Abt. I (1880), S. 209 ff.

sis über das Corpus Iuris hinaus zu erweitern. Dieses Anliegen vertrat auch Amerbach; dank seiner familiären Verwurzelung im Basler Druckereigewerbe und seinen vielfältigen brieflichen und persönlichen Beziehungen zu humanistischen Gelehrten vermochte er eine fruchtbare Vermittlerrolle zu spielen. So wurden unter seiner Mitwirkung – um nur einige wenige Beispiele zu nennen – in Basel die so genannten „griechischen Institutionen“, eine von Theophilus verfasste erweiternde Auslegung des justinianischen Lehrbuches, herausgegeben. Auf Amerbachs Anregung edierte sein Fakultätskollege Johann Sichard erstmals die „Lex Romana Visigothorum“, das Gesetz, das der westgotische König Alarich II. im Jahre 506 seinen römischen Untertanen gegeben hatte; es enthielt vor allem Auszüge aus dem (vorjustinianischen) Codex Theodosianus und aus Fragmenten des klassischen römischen Juristen Paulus. Sichard wandte sich aber nicht nur römischen, sondern auch germanischen Rechtsquellen zu und besorgte in Basel eine Erstausgabe der Stammesrechte der Alemannen, Bayern und ribuarischen Franken; sie sollten die „mores majorum nostrorum“ spiegeln. Die Entdeckung eines Manuscripts von Tacitus' Schrift über die Germanen hatte nämlich bei den deutschen Humanisten ein Gefühl von germanischer und deutscher Volksgemeinschaft entstehen lassen.

Als Bonifacius Amerbach kurz vor seinem Studienabschluss einmal eine Vorlesungsstunde des eben auf Empfehlung von Zasius auf den Basler Pandektenlehrstuhl berufenen Johann Sichard besuchte, war er entsetzt über das, was er da zu hören bekam. Einem Freund schrieb er: „Dieser Mann, der zwar recht gut Latein kann, aber mit Rechtswissenschaft sich nie beschäftigt hat und rein nichts von ihr versteht, trägt die Pandekten vor, wie wenn er Terenz oder Plautus [die römischen Komödiendichter] zu interpretieren hätte, lässt alle Glossen weg, lässt alle Ausleger weg und lässt auf sie die ärgsten Flüche herunterprasseln. ... Ich hörte nichts Anderes als grammatische Erklärungen und masslose Ausfälle gegen die Doktoren und Glossatoren, die er nie gelesen hat.“⁸

Sichard war damals zwar ein glühender Verehrer des Zasius und der Humanisten, aber noch kein fachlich ausgebildeter Jurist; deshalb beschimpfte er – zur Freude seiner Studenten – in humanistischer Manier die spätmittelalterlichen juristischen Autoritäten und interpretierte die römischen Rechtstexte mit rein grammatischen und philologischen Methoden. Dieses Erlebnis veranlasste Amerbach, in seiner Basler Antrittsvorlesung die herkömmlichen Inter-

⁸ Vgl. AK, Bd. II, Nr. 962, Z. 474 f; Guido Kisch, Humanismus und Jurisprudenz. Der Kampf zwischen mos italicus und mos gallicus an der Universität Basel (1955), S. 11 f.

preten des Corpus Iuris vehement in Schutz zu nehmen⁹. Er würdigte die grossen Leistungen der Glossatoren und Kommentatoren, die sie für die Praxis als unverzichtbar erscheinen liessen. Allerdings waren sie für ihn keine unbedingten Autoritäten; vielmehr solle man auf Grund eines durch langes Studium erworbenen kritischen Urteils unterscheiden, wo man ja und wo man nein zu ihnen zu sagen habe. Die wahren Leitsterne der Jurisprudenz waren für den Humanisten Amerbach die klassischen römischen Juristen. Guido Kisch beurteilt Amerbachs Haltung im Streit zwischen den vor allem in Italien noch immer herrschenden Bartolisten und den vorab in Frankreich aufkommenden Humanisten-Juristen als eine vermittelnde, eine Synthese der beiden Richtungen¹⁰. In dieser Synthese steckte freilich auch ein Stück Resignation. So schrieb er seinem Sohn Basilius, als dieser in Bourges, dem damaligen Zentrum des juristischen Humanismus, studierte, er möge auch die Kommentare des Bartolus und der übrigen Interpreten nicht vernachlässigen; „denn wir sind jetzt durch die Gewohnheit oder Verdorbenheit unserer Gerichte so weit gekommen, dass es nicht genug ist, die Aussprüche der alten (d.h. römischen) Rechtsgelehrten beim Plädieren anzuführen, sondern es müssen noch ganze Wagen voll Flickwerk und Nomenklaturen von küchengelehrten Erklärern vorgebracht werden.“¹¹ In seinen eigenen Vorlesungen war er bemüht, literarischen Ballast abzuwerfen, auf eine einlässliche Wiedergabe der zahlreichen literarischen Kontroversen zu verzichten und die überkommenen Lehrmeinungen, wie er selber sagt, „aufs kürzeste“ zu behandeln und vor allem auch: an Hand neuer, humanistischer Forschungsergebnisse kritisch zu überprüfen¹².

Wie war der Studienaufbau an der Basler Rechtsfakultät gestaltet? Ein Vorgänger Amerbachs auf dem Pandektenlehrstuhl, der Lothringer Claude Chansonette, der sich latinisierend Claudius Cantiuncula nannte, gab 1522 in Basel eine vielbeachtete Schrift über die Gestaltung des juristischen Studiums („*Paraenesis de ratione studii iuris legalis*“)¹³ heraus. Sie enthielt das humanistische Konzept für eine Unterrichtsreform; sie prägte auch den Basler Studiengang. Ein von Bonifacius Amerbach und seinem Kollegen unterzeichneter Studienplan von 1536¹⁴ für den hiesigen juristischen Lehrbetrieb sah näm-

⁹ Vgl. Kisch (Fn. 8), S. 41 ff; 79 ff; Hans-Rudolf Hagemann, Rechtsunterricht im 16. Jahrhundert. Die juristischen Vorlesungen im Amerbachnachlass, in: Zeitschrift für Neuere Rechtsgeschichte, 14. Jg. 1992, S. 167 ff.

¹⁰ Siehe Kisch (Fn. 8), S. 75.

¹¹ Vgl. Hagemann (Fn. 9), S. 182.

¹² Hagemann (Fn. 9), S. 167 ff.

¹³ Die Schrift ist abgedruckt und ins Deutsche übersetzt bei Guido Kisch, Claudius Cantiuncula. Ein Basler Jurist und Humanist des 16. Jahrhunderts (1970), S. 217 ff.

¹⁴ Abgedruckt bei Kisch (Fn. 8), S. 97 ff.

lich vor, dass die Anfänger vor allem mit den Institutionen Justinians vertraut gemacht werden sollten. In diesem Einführungslehrbuch sah Amerbach – ganz im Sinne der humanistischen Reformbewegung – den Schlüssel zum Verständnis des römischen Rechts. Und zwar sollten die Institutionen im ersten Studienjahr ohne die mittelalterliche Glossierung, erst im zweiten Jahre mit derselben gelesen werden. Parallel dazu hatten sich die Studenten den Überblick über die Titel der 50 Bücher der Pandekten und der 12 Bücher des Codex zu verschaffen und sich den allgemeinen Rechtsregeln und Begriffen, den Titeln „de regulis iuris“ und „de verborum significatione“ zu widmen. Schon daraus ist ersichtlich, dass das Anhören der Vorlesungen nur einen Teil des Rechtsstudiums ausmachte; mindestens ebenso wichtig waren die private Lektüre und das Memorieren von Titeln und Regeln. So gab Vater Bonifacius seinem Sohn Basilius für dessen erstes Studienjahr in Tübingen den Rat, die gehörten (und vom Lehrer den Schülern für gewöhnlich in die Feder diktierten) Lektionen zu Hause zu repetieren, die angegebenen Quellentexte nachzulesen und täglich einige Zeit auf die allgemeinen Rechtsregeln und Rechtsbegriffe zu verwenden¹⁵. Zu seiner das Fachstudium ergänzenden Lektüre sollten für Basilius die Bücher des Aristoteles über Ethik und Politik sowie die Schriften von Cicero und ein Griechischlehrbuch gehören. – Nach dieser ersten, auf zwei Jahre ausgelegten Studienphase sollte den Rechtsjüngern der Weg zu ihrem Fach soweit geebnet sein, dass sie jeglichen Professor Iuris in deutschen und welschen Landen wohl verstehen und mit Erfolg hören mögen. Im zweiten Studienabschnitt sollten – gemäss der Basler Studienordnung – die Professoren, welche Pandekten und Codex lesen, die Titel und Traktate vortragen, die in der deutschen Nation am meisten gebräuchlich und der Praxis dienlich seien. Die Hauptteile des Corpus Iuris, zumal die Pandekten, waren und sind ja viel zu komplex und umfangreich, um sie als ganze zum Gegenstand exegetischer Vorlesungen machen zu können. Es musste daher eine Auswahl getroffen werden und diese sollte sich nach den Bedürfnissen der Praxis richten. Im Unterschied zu den Studienprogrammen italienischer Rechtsfakultäten, laut denen bloss einzelne Leges, diese dann aber mit breiter Behandlung der literarischen Kontroversen, erläutert wurden, kommentierte Amerbach in der Regel den ganzen betreffenden Titel. Dieses Vorgehen entsprach dem von seinen humanistischen Lehrern Alciat und Zasius aufgestellten Postulat nach einer konzentrierten, eher kursorischen Darstellung des Rechtsstoffs.

Bonifacius Amerbach beschäftigte sich intensiv mit dem Problem einer methodischen Durchdringung der Rechtsmaterie, einer Synthese derselben, welche die Masse von Einzelbestimmungen zu höherer Einheit zu verbinden, auf Prinzipien zurückzuführen vermochte. In einem Briefwechsel mit dem

¹⁵ Siehe AK, Bd. VIII, Nr. 3577, Z. 92 – 110.

Holländer Gelehrten Viglius van Aytta beklagte er, dass die Rechtswissenschaft über keine „methodus“ verfüge, wie sie andere Disziplinen dank Aristoteles oder Galen besaßen¹⁶. Den Weg zu einem methodischen Eindringen in das Recht und zur Einsicht in das wahre Wesen desselben sah er im Studium der Philosophie. Seine tiefgreifende Auseinandersetzung mit Grundfragen des Rechts manifestierte sich in seinem über ganze zwei Jahre (April 1542 – Mai 1544) sich erstreckenden Vorlesungszyklus über die Lehre von den Rechtsquellen¹⁷. Im Rahmen dieses Kurses behandelte er das ihm besonders am Herzen liegende Thema der „Epieikeia“, des „aequum et bonum“, der Billigkeit. Aristoteles, dessen Nikomachische Ethik und Rhetorik, standen im Mittelpunkt dieser Ausführungen; doch Amerbach zog auch Billigkeitsvorstellungen aus anderen Quellen heran und verschmolz so die aristotelische Lehre mit der (spät-) römischen Aequitas und der christlichen Caritas. Als kennzeichnend für ihn erscheint, dass er die „Epieikeia“ durchaus nicht nur als ein theoretisches, rechtsphilosophisches Problem betrachtete, sondern das Ziel seines wissenschaftlichen Bemühens in der praktischen Anwendung der Aequitas durch Richter und Gutachter erblickte. Das Postulat der Billigkeit an Stelle von starrem Recht, die Berücksichtigung der besonderen, durch das Gesetz nicht erfassten Umstände des Einzelfalles durchzieht denn auch wie ein roter Faden seine Rechtsgutachten. Dies ist bereits von seinen Zeitgenossen erkannt und gerühmt worden. So pries ihn sein gelehrter Tübinger Kollege Nikolaus Varnbühler als den „Meister der Billigkeit in unserem Recht“¹⁸.

Ein kleines Beispiel aus seiner Praxis mag dies veranschaulichen¹⁹: Eine Satzung der Stadt Augsburg verbot bei Strafe, dass sich ein Ehegatte, aus welchem Grund auch immer („umb ainicherlay ursach willen“), aus eigenem Entschluss („eigens willens“) vom anderen trenne. Eine Augsburger Ehefrau namens Berta, die von ihrem Mann fortgesetzt misshandelt und mit dem Tode bedroht worden war, war schliesslich von ihm weggezogen und hatte sich in die Obhut ihrer Mutter begeben. Hatte sie das tun dürfen oder hätte sie nach Augsburger Stadtrecht erst auf Scheidung klagen und unterdessen bei ihrem Mann ausharren müssen? Diese Frage legte ein naher Verwandter der Frau, der Augsburger Patrizier Georg von Stetten, dem Basler Rechtsgelehrten vor. Bonifacius Amerbach führte in seinem Consilium, wie es der scholastisch-juristischen Methode entsprach, zunächst die Gründe auf, die gegen das Verhalten der Frau zu sprechen schienen: Man könnte meinen, dass Frau Berta nicht befugt war, eigenmächtig von ihrem Manne wegzugehen; denn nach göttlichem wie nach kaiserlichem Recht seien Ehefrauen verpflichtet, bei

¹⁶ Vgl. AK, Bd. IV, Nr. 1622; 1655; 1681; 1707; 1719; 1725; 1758.

¹⁷ Dazu Hagemann (oben Fn. 9), S. 174 ff.

¹⁸ Vgl. AK, Bd. VIII, Nr. 3579, Z. 1 f.

¹⁹ Vgl. Hans-Rudolf Hagemann, Die Rechtsgutachten des Bonifacius Amerbach (1997), S. 29; 41 f.

ihrem Gatten zu bleiben, da die Ehe eine untrennbare Lebensgemeinschaft darstelle. Auch das kanonische Recht stelle eine Vermutung auf gegen Ehefrauen, die ohne Urteil der Kirche, aus blossem Mutwillen, sich von ihren Ehemännern trennen. Damit stimme das erwähnte Augsburger Statut überein, das ein Verlassen des Ehegatten ohne richterliches Urteil generell und scheinbar ausnahmslos verbiete. Trotz diesen Einwänden war Amerbach aber der Ansicht, dass es Frau Berta erlaubt gewesen sei, von ihrem Manne wegzugehen und bei ihrer Mutter zu verweilen. Die Begründung dafür sah er im Naturrecht und in der Billigkeit. Wie Cicero sagte, sei jeglichem Lebewesen von der Natur eingegeben, dass es sein Leben schütze und Schaden von sich abzuwenden suche; niemand sei verpflichtet, sich in Leibes- oder Lebensgefahr zu begeben. Solcher Gefahr aber hätte sich Frau Berta ausgesetzt, wenn sie nach den erlittenen Misshandlungen und den Drohungen ihres Mannes rechtliche Schritte gegen ihn eingeleitet hätte, ohne sich zuvor in sicherem Gewahrsam zu befinden. Die Pflicht der Ehefrau, bei ihrem Gatten zu wohnen, bestehe bloss, wenn sie von ihm gebührend behandelt werde und die gegen sie gerichtete Vermutung des kanonischen Rechts greife nur dann Platz, wenn die Gattin aus eigenem Mutwillen („*propria temeritate*“) von ihrem Mann fortgehe und nicht, wenn sie sich, um Leib und Leben zu bewahren, in Sicherheit begeben. Das gelte auch für die angeführte Augsburger Satzung. Zwar spreche sie davon, dass sich kein Ehegatte, aus welchem Grund auch immer („*umb ainicherley ursach willen*“), eigenmächtig vom anderen sondern dürfe. Aber kraft der Billigkeit, gemäss der die Gesetze auszulegen seien, sei dieses Verbot auf ein Verlassen zu beziehen, das „eigens willens“, aus freien Stücken und nicht in Lebensgefahr erfolge. Aristoteles habe die Billigkeit als „*Epanorthoma*“, als „Verbesserung“ des geschriebenen Rechts bezeichnet, welche jedes Wort und jede Tat jeweils nach der Beschaffenheit der konkreten Umstände beurteile und interpretiere.

Die Billigkeit („*aequitas*“), aber auch andere rechtliche und moralische Grundbegriffe wie „natürliche Vernunft“ („*naturalis ratio*“), „Menschlichkeit“ („*humanitas*“) oder „Milde“ („*benignitas*“) nahmen in den Gutachten von Bonifacius Amerbach einen verhältnismässig breiten Raum ein. Sie wurden von ihm vor allem dort eingesetzt, wo das positive Recht allein seiner Ansicht nach zu keiner befriedigenden Lösung des Rechtsfalles geführt hätte. Mit ihrer Hilfe suchte er harte oder formalistische Entscheide zu vermeiden und einem verfeinerten Rechtsverständnis die Bahn zu brechen. Darin lag das Besondere, das seine Konsilien auszeichnete, sein persönlicher, unverwechselbarer Beitrag an die Rechtskultur des 16. Jahrhunderts.

Nur wenige Tage, nachdem Bonifacius Amerbach verstorben war, erhielt sein Sohn Basilius in Basel eine Professur als „*Ordinarius legum*“, die er bis zu seinem Lebensende (1591) bekleidete. Wie sein Vater, übte er daneben eine fruchtbare Tätigkeit als Konsiliaranwalt aus und übernahm in späteren

Jahren noch das Amt des Stadtadvokaten. Neben seinen beruflichen Pflichten befasste er sich mit dem Ausbau und der Ordnung seiner Kunst- und Antiquitätensammlung, des berühmten Amerbach-Kabinetts, und mit der Ausgrabung des römischen Theaters in Augst, die als die erste grössere wissenschaftliche Ausgrabung nördlich der Alpen gilt. – Die zur Zeit seines Vaters ausgetragene Auseinandersetzung in der Rechtswissenschaft zwischen einer von humanistischen Reformpostulaten bewegten und einer in der spätmittelalterlichen Tradition verhafteten Richtung vermochte seine juristische Arbeit kaum mehr zu berühren. Nicht so sehr die Gegensätze der verschiedenen wissenschaftlichen Strömungen waren für Basilius Amerbach wesentlich, sondern die europäische Rechtslehre vom Hochmittelalter bis zu seiner Gegenwart diente ihm als Ganzes zur Formung und Stützung der eigenen Meinung. Die Verknüpfung der Jurisprudenz mit der antiken Moralphilosophie, die das Schaffen seines Vaters gekennzeichnet hatte, ist beim Sohn zwar noch spürbar, wird von ihm aber nicht mehr mit demselben Pathos vertreten. Statt dessen tritt bei ihm ein anderer Spross des Humanismus markant hervor: ein neues, nicht nur die antike, vielmehr auch die nachrömische und heimische Überlieferung einbeziehendes Geschichtsverständnis. Eindringlich tritt es in seinem grossen Consilium über das grundlegende Problem des „Ius statuendi“, des Gesetzgebungsrechts, zu Tage, auf das ich noch kurz eingehen möchte²⁰.

Der Rat der schlesischen, zum römischen Reich deutscher Nation gehörenden Stadt Breslau publizierte im Jahre 1577 neue „Statuta und Ordnungen“ über Materien des Privat- und Prozessrechts. Dem Erlass dieser Satzungen war die Einholung von Gutachten bei mehreren auswärtigen Juristenfakultäten, darunter auch der baslerischen, vorausgegangen, durch die sich der Rat vergewissern wollte, ob seine Satzungen Bestand haben konnten. Er legte ihnen folgende Fragen vor: „Erstlich, ob wir als ein Commun [eine Stadtgemeinde] zu statuiren [lokale Gesetze zu erlassen] befugt oder nicht“; sodann: „ob wir auch den geschriebenen Rechten [d.h. dem römisch-gemeinen Recht] zuwider was statuiren können“. Für die Basler Fakultät beantwortete Basilius Amerbach diese Fragen in einem tiefeschürfenden, von grosser Gelehrsamkeit zeugenden lateinischen Consilium.

Zur Frage, ob die dem König von Böhmen und mittelbar dem deutschen Kaiser unterstehende Stadt Breslau das Ius statuendi besitze, verwies Basilius Amerbach zunächst unter den Gegengründen darauf, dass Kaiser Justinian seinen Gesetzbüchern ausschliessliche Geltung beigelegt und sich selber die alleinige Gesetzgebungskompetenz vorbehalten habe. Die Bestätigung für

²⁰ Zum Folgenden vgl. Hans-Rudolf Hagemann, Die Rechtsgutachten des Basilius Amerbach (2001), S. 56 ff, 176 ff; Hans Thieme, Ideengeschichte und Rechtsgeschichte. Gesammelte Schriften (1986), Bd. I, S. 436 ff.

diesen Anspruch des Kaisers suchte der Basler Gelehrte aus der römischen Rechtsgeschichte darzutun, aus der hervorgehe, dass die Gesetzgebungsbezugnis trotz teilweisen Delegationen in ihrem Kern stets bei der höchsten Gewalt im Staat angesiedelt gewesen sei. Die spätmittelalterlichen Doktoren, Bartolus und seine Nachfolger, seien allerdings der Auffassung, dass nach justinianischem Recht auch den unter kaiserlicher Hoheit stehenden Städten lokale Legiferierungsmacht gegeben sei, sofern ihnen „iurisdictio“, Gerichtsgewalt, zukomme. Den Hintergrund dieser Auffassung bildete die reiche Gesetzgebungstätigkeit der spätmittelalterlichen italienischen (und auch deutschen) Kommunen. Amerbach hielt diese Verknüpfung von Jurisdiktion und Gesetzgebung- trotz scheinbaren Hinweisen in den Quellen – für unrömisch. Aber sein Geschichtsverständnis führte ihn zu der Überzeugung, dass das antike römische Recht in der Gegenwart nicht unverändert Geltung beanspruchen könne. Das römische Recht war in seinen Augen verehrungswürdig, autoritätsvoll, dank dem Gerechtigkeitssinn und der Klugheit der Römer allen anderen Rechten überlegen. Doch dessen Qualitäten konnten nicht verhindern, dass jedes Gesetzbuch, auch das vortrefflichste, mit dem Wandel der Zeiten teilweise obsolet werde und sich neuen Verhältnissen und Bedürfnissen anpassen müsse. Aus dieser Überlegung heraus anerkannte Basilius Amerbach die Arbeit der spätmittelalterlichen Kommentatoren. Sie hatten das „heutige“ römische Recht geformt, auch wenn dieser moderne Gebrauch im Hinblick auf das antike römische Recht bisweilen als Missbrauch erscheinen mochte.

Diese differenzierte Haltung führte Amerbach auch zu einer der historischen Wirklichkeit nahe kommenden Ansicht über die Rezeption des römischen Rechts. Das eigentümliche Phänomen, dass das römische Recht Jahrhunderte nach dem tatsächlichen Untergang des Reiches, in dem es sich entwickelt und gewirkt hatte, wieder zu Ansehen und Geltung gelangte, beschäftigte schon die Zeitgenossen und veranlasste sie zu verschiedenartigen Erklärungen. Den mittelalterlichen Intellektuellen war die Vorstellung geläufig, dass das Imperium Romanum im christlichen Reich des Abendlandes fortlebte, dass es von den römischen auf die fränkischen und deutschen Kaiser übergegangen sei („translatio imperii“); Justinians Gesetzbuch konnte daher noch immer als das Kaiserrecht erscheinen. Mit dem Rückgang der Kaisermacht im Spätmittelalter verlor diese Reichsidee an Überzeugungskraft. Basilius Amerbach spielte in seinem grossen Gutachten noch mit wenigen Worten auf die Translatio Imperii an, doch nur, um deren Bedeutung zu relativieren. Mit der Übertragung des Reiches auf ein anderes Volk – das germanische – habe sich auch die Beschaffenheit des Gesetzes ändern müssen. Sein Geschichtsverständnis widerstrebte dem Gedanken einer ununterbrochenen Fortgeltung des römischen Rechts. Eine neue Legitimation erwuchs dem Ius Romanum zu Beginn des 16. Jahrhunderts, zur Zeit seiner praktischen Rezep-

tion in Deutschland, durch die Ausbildung und Verbreitung der Überlieferung, wonach der deutsche Kaiser Lothar II. im Jahre 1135 das römische Recht durch Gesetz wieder eingeführt und seine Anwendung befohlen habe. Mit dieser später so genannt „Lotharischen Legende“ setzte sich Amerbach ausführlich auseinander. Er bezweifelte (zu Recht) ihre historische Authentizität. Wenn Lothar überhaupt ein solches Gesetz erlassen haben sollte, dann habe er damit bloss die subsidiäre Geltung des römischen Rechts im Sinne gehabt. Aus der Subsidiarität ergab sich der traditionelle grundsätzliche Vorrang der partikularen Land- und Stadtrechte vor dem gemeinen, d.h. allgemeinen römischen Recht. Amerbach ging aber noch einen Schritt weiter: Einzelne Sätze des römischen Rechts würden, weil sie als obsolet erschienen, gar nicht beachtet. Mit dieser Feststellung, die er in mehreren seiner Gutachten machte, gab Basilius Amerbach einem Rezeptionsverständnis Ausdruck, das rund 70 Jahre später (1643) der deutsche Gelehrte Hermann Conring in seiner berühmten Schrift „De origine iuris germanici“ näher ausführen und begründen sollte, nämlich dass die Geltung des römischen Rechts bloss auf seinem tatsächlichen Gebrauch („usus“) beruhe und also durch Nicht-Gebrauch oder gegenteilige Übung eingeschränkt werden könne. Eine neue Periode der deutschen Rechtsgeschichte, der so genannte „Usus modernus Pandectarum“, d.h. „zeitgemässe Praxis des römischen Rechts“, brach damit an.

COMMENT RÉUSSIR UNE MÉDIATION: L'ACTION DE BONAPARTE DANS LES AFFAIRES SUISSES¹

¹ Les pages de cette contribution sont extraites d'une étude générale sur l'Acte de Médiation de 1803 en cours d'élaboration, qui a bénéficié des subsides du Fonds national suisse de la recherche scientifique (n° 100011-103703; 1114-068123). Les sources principales sur lesquelles elle se fonde sont celles manuscrites qui se trouvent à Paris, aux Archives nationales, Secrétairerie d'Etat impériale (*AF /IV/1701*) et Fonds Rœderer (29 *AP/21-24*) ainsi qu'aux Archives du Ministère des Affaires étrangères, *Correspondance politique* sous-série Suisse (vol. 479-480). Quant aux sources imprimées, ce sont principalement les ouvrages suivants:

- *L'Acte de Médiation du 19 février 1803*. Edité par Antoine Rochat avec la collab. d'Alain Pichard. Introd. de Denis Tappy. Lausanne, Cahiers de la Renaissance vaudoise, 2003, 215 p.
- *Actensammlung aus der Zeit der Helvetischen Republik (1798-1803)*, publ. par Johannes Strickler et Alfred Rufer. Berne / Fribourg, Stämpfli'sche Buchdruckerei, Fragnière, 1886-1966, 16 vol.
- *Die eidgenössischen Abschiede aus dem Zeitraume von 1778 bis 1798*. Bearb. von Gerold Meyer von Knonau in *Amtliche Sammlung der Ältern Eidgenössischen Abschiede*. Hrsg. auf Anordnung der Bundesbehörden unter der Dir. des eidgenössischen Archivars Jakob Kaiser. Zurich, in der Bürklischen Buchdruckerei, vol. VIII, 1856, 761 p.
- Bonaparte, Napoléon, *Correspondance de Napoléon Ier*, publ. par ordre de l'Empereur Napoléon III. Paris, Impr. impériale, 1858-1869, 32 vol.
- *Bonaparte et la Suisse. Travaux préparatoires de l'Acte de Médiation (1803). Procès-verbal des assemblées générales des députés helvétiques et des opérations de la Commission nommée par le Premier Consul pour conférer avec eux*. Edités et présentés par Victor Monnier. Préf. d'Alfred Kölz. Genève / Bâle, Helbing & Lichtenhahn; Faculté de droit; Slatkine, 2002, 143 p. + 1 carte.
- Coxe, William, *Lettres de M. William Coxe à M.W. Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*. Trad. de l'anglois et augmentées des observations faites dans le même pays par le traducteur [Ramond]. Paris, Belin, 1782, 2 vols.
- "Economie politique et diplomatique..." in *Encyclopédie méthodique*. Paris / Liège, Panckoucke; Plomteux..., 1784-1788, 4 vol.
- *Der Freistaat der III Bünde und die Frage des Veltlins. Korrespondenzen und Aktenstücke aus den Jahren 1796 und 1797*. Hrsg. und eingeleitet von Alfred Rufer. Bâle, Verlag der Basler Buch- und Antiquariatshandlung, 1916-1917, 2 vol.
- Mallet Du Pan, Jaques, *Correspondance inédite de Mallet du Pan avec la cour de Vienne 1794-1798*. Publ. par André Michel avec une préf. de H. Taine. Paris, Plon, 1884, 2 vol.

Lorsque Napoléon Bonaparte (1769-1821) élabore l'Acte de Médiation durant l'hiver 1802-1803, il a déjà une très bonne connaissance de la Suisse. Nos lignes se proposent d'abord de rappeler ses premières expériences avec le Corps helvétique, dans les Grisons et dans les bailliages italiens. Puis, dans une seconde partie, nous aimerions évoquer un volet particulier de la Médiation qui devrait illustrer la manière de travailler du premier Consul et démontrer comment il se meut dans les affaires suisses.

Les Ligues rhétiques et les bailliages italiens

C'est au printemps 1796 que Bonaparte entre en relations directes avec le Corps helvétique. Il a appris à le connaître grâce aux notes prises lors de la lecture de l'ouvrage de William Coxe (1747-1828), *Voyage en Suisse*. Il sait que ce Corps helvétique comprend une Confédération de treize Cantons souverains autour desquels gravitent des Etats alliés; à cela s'ajoute encore un grand nombre de territoires sous la sujétion de ces différents Etats, qu'ils soient Cantons ou Alliés. La Diète, sorte de conférence diplomatique, est le seul organe qui les réunit régulièrement. Comme Bonaparte l'a d'ailleurs relevé, on trouve dans cette Suisse une diversité de régimes politiques, démocratie directe, oligarchie dans les villes du Plateau suisse, monarchie, et régime de démocratie référendaire dans les Grisons notamment, où les décisions sont prises à la majorité des communes souveraines.

Rappelons brièvement le contexte dans lequel se trouve la Confédération suisse durant cette période de 1796-1797. Elle tente tant bien que mal de maintenir sa neutralité dans la guerre qui oppose la France à l'Autriche. Le Directoire français exerce sur elle une pression constante en raison, principalement, des émigrés qui s'y trouvent, pression qui s'accroît au fur et à mesure que l'on s'achemine vers la Paix de Campo-Formio conclue le 17 octobre 1797. Fort heureusement, cette attitude est atténuée par l'action bénéfique de François Barthélemy (1747-1830), d'abord en tant qu'ambassadeur de France près des Confédérés depuis 1792 puis membre du Directoire durant la courte période de mai à septembre 1797.

-
- Masson, Frédéric; Biagi, Guido, *Napoléon Inconnu. Papiers inédits. 1786-1793*. Paris, P. Ollendorff, 1895, 2 vol.
 - *La Réunion des Grisons à la Suisse : correspondance diplomatique de Florent Guiot, résident de France près les Ligues Grises, 1798-99, et des députés grisons à Paris avec Talleyrand, le Directoire et les gouvernements helvétique et grison*. Publié par Emile Dunant, avec une introduction et des notes. Bâle /Genève, Georg, 1899, 488 p.

Bien évidemment, c'est avant tout l'intérêt stratégique de ce Corps helvétique qui retient l'attention du général Bonaparte en 1796-1797, à savoir l'éventuel passage de troupes belligérantes par les cols alpins suisses. Cependant, au fur et à mesure de ses victoires en Italie, cet intérêt se mue en intérêt politique. C'est ainsi que Bonaparte apprend à connaître la République des trois Ligues rhétiques, c'est-à-dire les Grisons et les baillages italiens, au Sud du Gothard, sous la souveraineté des Cantons confédérés.

Pour être en mesure de savoir ce qui se passe dans ces régions, le général Bonaparte choisit le Français qui les connaît le mieux, il s'agit de Pierre Bonhomme de Comeyras (~1755-1798), qui représente la République dans les Grisons et qui devient ainsi sa principale source d'information. Grâce au diplomate français, il sait que les communes grisonnes sont divisées par la lutte qui met aux prises le parti des Autrichiens, emmené par la famille Salis, au parti français des Patriotes. A ce conflit s'ajoute celui qui oppose les communes grisonnes, dont la majorité sont protestantes, à leurs sujets, les populations italophones et catholiques de la Valteline, de Chiavenna et de Bormio, qui depuis longtemps aspirent à l'égalité. Alors que les événements d'Italie incitent certains habitants de ces territoires sujets à rejoindre les rangs de la Cisalpine, d'autres, au contraire, souhaitent leur intégration sur pied d'égalité dans la République des trois Ligues rhétiques. Les Autorités grisonnes, dont une partie des membres sont du côté des Autrichiens, se révèlent incapables de prendre une quelconque décision et laissent pourrir la situation. Ce comportement, comme on pouvait le prévoir, provoque, le 19 juin 1797, la révolution des territoires sujets et la rupture définitive d'avec leur souverain, les Communes grisonnes. Les représentants de la Valteline se tournent alors vers Bonaparte en réclamant leur incorporation dans la République cisalpine. Les communes grisonnes, quant à elles, conscientes que la solution passe par Bonaparte, lui demandent d'intervenir en tant que médiateur entre elles et leurs sujets, proposition également acceptée par les représentants de ces vallées sujettes. Tout en reconnaissant d'emblée la légitimité de la Valteline, de Chiavenna et de Bormio à vivre libres, le général accepte cette médiation au nom de la France, à condition que les Communes rhétiques reconnaissent désormais l'égalité de ces territoires au sein de la République rhétique. C'est donc aux Communes grisonnes à décider si elles dépêchent à Bonaparte des députés munis des pleins pouvoirs pour négocier l'incorporation de ces trois vallées émancipées à l'intérieur de la République des trois Ligues rhétiques. Le vote des communes grisonnes, d'août 1797, approuve à la majorité l'offre de Bonaparte. Or, ce résultat n'est pas du goût des Salis, ni du parti autrichien, qui vont alors pratiquer une politique d'obstruction qui déclenchera de nouvelles consultations des Communes; celles-ci alors rejeteront la décision prise lors du premier vote. L'influence de l'Autriche n'est d'ailleurs pas étrangère à ce revirement. En effet, ce parti veut faire traîner les choses car il

entrevoit la possibilité d'un revirement politique en France et lutte contre une incorporation définitive des trois vallées aux Grisons, ce qui annihilerait à jamais l'influence autrichienne.

Ces atermoiements des communes grisonnes mettent à mal la patience de Bonaparte qui leur fixe un ultimatum au 10 septembre 1797. A la fin du mois d'août, les députés de la Valteline, de Chiavenna et de Bormio sont au quartier général et attendent ceux des Liges; Bonaparte les prie de patienter jusqu'à l'expiration de l'ultimatum. Une fois passé le délai du 10 septembre, Comeyras, qui ne veut pas faire preuve d'un juridisme excessif, exhorte les Autorités grisonnes à faire venir au plus vite leurs représentants, mais sans nul succès. Ce n'est que le 10 octobre 1797, un mois après l'expiration de son ultimatum, que, fâché de leur conduite, las d'attendre vainement leur délégation et conscient des intrigues qui se trament dans les Grisons, Bonaparte, considérant que sa médiation a échoué, que les Grisons ont enfreint les libertés de leurs sujets, déclare "*Qu'un Peuple ne peut pas être sujet d'un autre Peuple sans violer les premiers principes du droit Public et Naturel.*" et décrète "*que les Peuples de la Valteline, Chiavenna et Bormio sont maîtres de se réunir à la République Cisalpine*".²

Durant la même période, Bonaparte a l'occasion de jauger les Cantons suisses et cela notamment à propos de leurs bailliages italiens, c'est-à-dire leurs possessions ultramontaines qui constituent le Canton actuel du Tessin. Alors que ses troupes violent à plusieurs reprises la neutralité suisse sur le lac de Lugano pour empêcher les déserteurs français, ainsi que les prisonniers autrichiens évadés, de passer par la Suisse, les Confédérés ne réagissent pas ou très tièdement, divisés qu'ils sont sur les mesures à adopter. Ils lui dépêchent des représentants qui sont chargés d'aplanir ces différends et surtout d'assurer à ces bailliages le ravitaillement en blé milanais placé sous contrôle français. Le général a ainsi à maintes reprises l'occasion d'avoir devant lui des Suisses à qui, selon les moments et son humeur, il souffle le froid et le chaud mais à qui, sans cesse, il pose d'innombrables questions sur la Suisse. Ainsi, par exemple, le 4 juin 1797, Bonaparte interroge le secrétaire bernois de légation Karl-Ludwig von Haller (1768-1854) sur son Canton et les relations de celui-ci avec la France. Des réponses obtenues, Bonaparte déduit qu'il se trouve trop éloigné de Berne pour pouvoir être instruit exactement de ce qui s'y passe car, ajoute-t-il, les rapports qu'il reçoit ont des sons de cloche différents. Le 18 juin 1797, Bonaparte fait une apparition dans les baillages italiens, au bord du lac de Lugano; c'est la première fois qu'il entre en Suisse; il est escorté de cavaliers auxquels il a ordonné de déposer leurs armes à la

² *Der Freistaat der III Bünde und die Frage des Veltlins. Korrespondenzen und Aktenstücke aus den Jahren 1796 und 1797, op. cit., vol. 2, p. 352.*

frontière, neutralité oblige. Là encore, il saisit l'occasion de connaître les points de vue de ceux qu'il rencontre, du bailli au simple batelier.

En mai 1797, Bonaparte souhaite l'établissement d'une route qui puisse relier directement Milan à Paris par Versoix, le Valais et les territoires sujets ultramontains des Confédérés. C'est la raison pour laquelle il évoque le rattachement des bailliages italiens à la Cisalpine en échange du Frickthal, vallée située sur la rive gauche du Rhin, en aval de Schaffhouse et en amont de Bâle, appartenant aux Habsbourg, qu'il est en train d'obtenir de l'Autriche. C'est pourquoi il charge Comeyras de négocier auprès des Autorités valaisannes le passage de troupes par le Valais; en même temps il fait étudier par un ingénieur des ponts et chaussées le coût de la réalisation de cette route Paris-Milan d'après le tracé qu'il en a fait. Il est intéressant de relever, à propos de la *regio genevensis*, qu'il ordonne à cet ingénieur de se rendre à Bellegarde au pont de Lucey, à l'endroit où le Rhône disparaît dans les rochers lors des basses eaux, et d'étudier la possibilité de faire sauter cet obstacle. Bonaparte, en effet, a l'intention de rendre le Rhône navigable pour pouvoir exploiter les forêts de Savoie et du Valais, seules à même de relever la marine française. Ce projet n'aboutira pas en 1797, en raison notamment du refus des Confédérés eu égard à la neutralité, que viennent de consulter leurs Alliés, les Communes valaisannes. Pourtant, il laisse prévoir, à plus ou moins brève échéance, l'annexion des territoires étrangers situés sur cette route Paris-Milan: Genève, en 1798, le Valais, en 1810, et durant la même année, l'occupation française des bailliages italiens devenus le Canton du Tessin.

Ces quelques éléments, parmi tant d'autres, démontrent que le général Bonaparte réfléchit à la situation de la Suisse et que, dès lors, il ne cessera de s'y intéresser. Après les violations de leur neutralité, après le démantèlement des Grisons notamment, il constate que les Confédérés n'ont pas bronché. Cela confirme l'impression qu'il a d'eux: *Les Suisses d'aujourd'hui ne sont plus les hommes du XIVe siècle*,³ Il traverse la Suisse, en novembre 1797, pour se rendre à Rastatt et son impression est confirmée. De Genève à Bâle, il est fêté comme un héros, plus spécialement dans le Pays de Vaud sous sujétion bernoise où sont accrochées des banderoles proclamant la phrase qu'il avait prononcée à propos des territoires sujets grisons: *Un Peuple ne peut pas être sujet d'un autre Peuple*. Et cela ne provoque aucune réaction de la part des Autorités cantonales suisses. Au cours de ce voyage, Bonaparte endort les Confédérés par des paroles lénifiantes en l'honneur de la Suisse et de sa neutralité si bienfaisante pour la France...

De retour à Paris, en décembre 1797, Bonaparte avec le Bâlois pro-français, Peter Ochs (1752-1821), partisan des idées nouvelles, et le Directeur préparent la révolution de la Suisse afin de faire d'elle une république

³ Bonaparte, Napoléon, *Correspondance de Napoléon Ier, op. cit.*, t. II, p. 410.

une et indivisible, dans l'orbite de la Grande Nation et sur le modèle de la Constitution française du Directoire; en effet, avec la paix, la neutralité n'a, pour la France, plus aucune utilité. En outre, Bonaparte a reçu du Directoire le commandement de l'armée d'Angleterre pour l'envahir et l'anéantir. Ce projet nécessite de l'argent et l'invasion de la Suisse qui devrait résulter du changement de régime, ne pourrait-elle pas en constituer une des sources de financement par le pillage des trésors des villes patriciennes? C'est ainsi qu'en 1798, le Corps helvétique disparaît sous les coups de boutoir de la révolution et des troupes françaises qui, en détruisant la souveraineté des Cantons et en affranchissant les territoires sous sujétion, instaurent une république unitaire, la République helvétique.

En vingt mois, Bonaparte, *ce petit bamboche à cheveux éparpillés, ce bâtard de Mandrin*⁴, comme le décrit le Genevois Mallet-Du Pan (1749-1800), a bien compris la Suisse et les Suisses, compréhension qui, sans conteste, a contribué à la chute de l'ancienne Confédération.

Après le coup d'état du 18 brumaire, Bonaparte, qui suit avec attention ce qui se passe en Suisse, se rend compte que la Constitution unitaire imposée ne lui convient pas. Il est d'ailleurs très exactement renseigné sur la situation politique du pays et ses antagonismes, par les canaux officiels du ministère des Relations extérieures et des représentants de la République helvétique à Paris, mais il est aussi informé par des sources parallèles lui permettant d'étayer les décisions qu'il compte prendre à son sujet. Il est vrai que la Suisse vit une période d'affrontements entre d'une part les partisans de la République helvétique, qui sont des unitaires et des progressistes, et d'autre part les fédéralistes, aristocrates et conservateurs, qui veulent le retour à la souveraineté des Cantons. Ces troubles provoquent de nombreux coups d'état. Mentionnons qu'en 1801 le premier Consul soumet aux Suisses un projet de Constitution, celui de la Malmaison, destiné à réconcilier les tendances unitaires et fédéralistes mais les autorités suisses, en le modifiant, le dénaturent. En juillet 1802, le retrait des troupes françaises qui occupaient la Suisse provoque la guerre civile et la défaite des forces de la République helvétique. C'est alors que les Suisses font appel à Bonaparte, qui accepte d'être leur médiateur.

⁴ Mallet Du Pan, Jaques, *Correspondance inédite de M'D'P'avec la Cour de Vienne (1794-1798)*, vol. 2, p. 128.

L'Acte de Médiation de 1803

Abordons en seconde partie l'action directe de Bonaparte dans l'élaboration de l'Acte de Médiation de 1803. Depuis qu'il est au pouvoir, la conception qu'il se fait de la Suisse, a évolué et ce n'est point une coïncidence si elle rejoint celle, traditionnelle, des rois de France. Ne s'agissait-il pas pour la diplomatie de l'ancien régime de maintenir l'union des Confédérés, que divisaient leurs guerres religieuses, afin que, soudés, ils puissent empêcher tout ennemi, en particulier les Habsbourgs, l'ennemi héréditaire, de passer par la Suisse pour porter l'attaque sur le flanc Est du royaume? Dans cette perspective, la neutralité de la Suisse, participait pleinement à cette défense. C'est ainsi, qu'en septembre 1802, Bonaparte écrit: *...j'ai besoin, par-dessus tout, d'une frontière qui couvre la Franche-Comté; un gouvernement stable et solide, ami de la France...*⁵ En conséquence, il faut avant tout restaurer la paix entre les Suisses. Sans concorde, impossible de faire de la Suisse le bastion défensif dont il a besoin, sans réconciliation, la France devra toujours maintenir en Suisse des troupes pour garantir l'ordre public, troupes que le premier Consul ne pourra pas utiliser ailleurs. Bonaparte doit donc trouver un terrain de conciliation qui puisse rassembler la grande majorité des Suisses et de la sorte restaurer leur union. Pour ramener la paix entre les Suisses, le premier Consul estime qu'il faut adapter à une structure d'état confédéral, héritage de l'ancien régime, les acquis de la révolution. Ce retour, qui nécessite la restauration de la souveraineté des Cantons, ne peut, à ses yeux, s'opérer que par la reconnaissance du principe fondamental de l'égalité. Il s'agit, tant de l'égalité en droit entre tous les individus, avec la suppression de tout privilège de naissance et d'hérédité de pouvoir, que de l'égalité de tous les territoires de la Suisse, c'est-à-dire l'égalité entre les anciens Cantons souverains d'avant 1798 et les territoires sujets, émancipés grâce à l'avènement de la République helvétique.

Bonaparte connaît des échecs; la première médiation de 1797 de même que son projet de la Malmaison de 1801, n'ont-ils pas tourné en eau de boudin? Il sait que rien de sérieux et de constructif ne pourra s'élaborer en Suisse en raison des passions qui s'y déchaînent, de l'influence délétère de l'étranger et de la démocratie dont les revirements sont imprévisibles. C'est donc à Paris qu'il convoque, en décembre 1802, les représentants suisses de toutes les forces en présence pour travailler ensemble à la solution constitutionnelle qu'il a lui-même retenue et ce dans un cadre propice et serein. A cette soixantaine de députés suisses arrivés dans la capitale française, dont la majorité représente le parti unitaire, mais encore au pays tout entier, Bonaparte promet

⁵ Bonaparte, Napoléon, *Correspondance de Napoléon Ier, op. cit.*, t. VIII, p. 60.

que tout projet de constitution, toute pétition seront étudiés, et cette promesse sera pleinement tenue.

Pour diriger la négociation entre les Suisses, pour recueillir leurs opinions, pour dégager un terrain d'entente acceptable pour tous et élaborer les textes constitutionnels, Bonaparte désigne une commission formée de quatre sénateurs français qui aura la fonction de courroie de transmission entre le premier Consul et les députés suisses. Elle comprend deux spécialistes de la Suisse, Barthélemy, l'ancien ambassadeur de Suisse de 1792 à 1797, qui a acquis durant ces années une parfaite connaissance de la réalité politique du Corps helvétique et de ses magistrats. Et Jean-Nicolas Dèmeunier (1751-1814), qui a consacré une trentaine de rubriques traitant des Etats du Corps helvétique dans les quatre volumes "Economie politique et diplomatique"⁶ de l'*Encyclopédie méthodique*. A ces deux premiers sénateurs s'ajoutent le fameux juriste Pierre-Louis Rœderer (1754-1835), et Joseph Fouché (1759-1820), l'ancien ministre de la Police générale.

Tout au long du mois de décembre 1802, la commission reçoit des députés suisses mémoires et projets relatifs à l'organisation des Cantons et du pays. Elle convoque les députés et les réunit en délégations cantonales, qu'elle auditionne séparément. Le matériel institutionnel reçu et celui des auditions lui permettent de rédiger les Constitutions des Cantons. Ce travail se fait en relation étroite et constante avec Bonaparte, comme le prouvent les longues séances que le premier Consul consacre aux affaires suisses en décembre 1802 et janvier 1803.

Pour nous faire une idée de la manière dont Bonaparte agit, examinons ici, plus particulièrement, son travail à propos de l'élaboration des Constitutions des Cantons-villes, les anciens Cantons oligarchiques d'avant 1798.

Dans le projet de Constitution qu'il leur destine, le premier Consul prescrit le rétablissement des différents Conseils, Petit Conseil, Grand Conseil, *etc.* qui existaient avant la révolution mais, désormais, ces organes devront être élus par le peuple de tout le Canton. Cela implique le maintien de l'abolition des privilèges, de même que la reconnaissance de l'égalité politique entre tous les citoyens. Seules des conditions d'âge et de fortune viendront limiter l'électorat et l'éligibilité.

Fort de ses directives, Rœderer établit un projet de constitution qu'il soumet à Bonaparte, le 10 janvier 1803, mais le premier Consul le modifie. Pour quelles raisons Bonaparte remanie-il son projet initial?

Parce que la grande majorité des rapports et projets de Constitutions provenant des Suisses réclame, pour les institutions des Cantons-villes, l'abolition du régime pur de démocratie représentative retenu par le premier Consul.

⁶ "Economie politique et diplomatique..." in *Encyclopédie méthodique*, *op. cit.*

Les représentants de l'ancienne oligarchie urbaine jugent, en effet, que ce régime, fondé uniquement sur la population, a été sous la République helvétique, qui l'avait introduit, calamiteux, puisqu'en réduisant l'influence exercée par la ville le pouvoir a été remis à une majorité d'hommes issus des campagnes, ignorants, incapables et cupides. Si, écrivent-ils, on entend, par l'établissement de nouvelles institutions, promouvoir l'éducation et les lumières, aptitudes bien présentes dans le monde des villes et rares à la campagne, il faudra favoriser la classe moyenne, qui a généralement une attitude modérée, en avantageant l'élément urbain. Cette critique, on la retrouve également dans les rangs du parti unitaire; ne lit-on pas dans les observations provenant de leurs partisans que la meilleure constitution est celle qui confie la gestion de l'Etat à des autorités intègres, éclairées, et que ce résultat ne peut être obtenu par des élections populaires car elles mettent en jeu des intérêts de personnes, de lieux, des passions, des intrigues ayant pour effet d'écarter les hommes de valeur.

Si Bonaparte, à la fin de l'année 1802, était toujours convaincu de la nécessité d'un régime de démocratie représentative, à la suite de longues séances consacrées aux affaires de la Suisse, il prend en compte les observations que les Suisses lui ont fait parvenir et modifie son projet initial. Il décide, malgré une population inégale, de répartir le Canton en cinq districts, ce qui a pour conséquence d'avantager l'ancienne ville souveraine, dont il fixe la représentation à un cinquième. En outre, dans son travail de médiation, Bonaparte reprend des éléments mis en évidence par les exposés que lui ont adressés les Suisses: le grabeau et l'intervention du sort dans les élections.

S'agissant d'abord du grabeau, qui est une procédure d'enquête pouvant aboutir à la révocation de membres des Conseils, il avait été réclamé tant par le parti fédéraliste, qui se référait aux institutions de l'Ancien Régime à Berne et à Zurich, que par les partisans de la République unitaire, qui voyaient en lui un moyen de recours contre l'oppression des autorités cantonales, souhaitant contrebalancer la concentration de leur pouvoir. L'intervention du sort dans les élections, quant à lui, sollicité par certains représentants progressistes, sur l'exemple de ce qui s'opérait dans plusieurs Cantons sous l'Ancien Régime, était, selon eux, le seul moyen de garantir l'égalité politique, de restaurer la paix et de rassurer l'honnête citoyen en ne favorisant ni faction, ni famille et dont le résultat est généralement admis par tous.

C'est sur ces indications que le premier Consul dicte à Roederer un nouveau projet de Constitution pour les Cantons-villes, lequel est soumis ensuite aux députés suisses rassemblés en délégations cantonales, qui acceptent ces nouveaux éléments.

Après des navettes entre les députés suisses, la Commission française et Bonaparte, le projet définitif de Constitution pour chacun des sept Cantons-

villes est arrêté; dès lors, il ne suscitera plus aucune opposition fondamentale. Nous n'entrerons pas dans les détails compliqués du régime politique introduit dans ces Constitutions. Ce qu'il nous a semblé particulièrement intéressant de relever est comment Bonaparte a réussi à réconcilier les Suisses autour de leurs Constitutions, en mettant intelligemment à profit les observations qui lui ont été transmises pour accomplir au mieux sa tâche de médiateur. C'est d'ailleurs de la même façon qu'il procède pour la restauration des Cantons à régime de démocratie directe ainsi que pour la création des nouveaux Cantons.

Le 29 janvier 1803, dix députés suisses, représentant l'ensemble de la députation à Paris, sont convoqués dans le cabinet de travail du Premier Consul, aux Tuileries. Là, d'1 h. de l'après-midi à 8 h. du soir, ils ont toute liberté de débattre avec Bonaparte du projet final de l'Acte de Médiation. Ce projet comporte l'Acte fédéral, rétablissant la structure d'Etat confédéral et organisant cette nouvelle Confédération, ainsi que les dix-neuf Constitutions des Cantons souverains. Au cours de cette réunion, Bonaparte écoute avec attention les objections des Suisses sur son projet d'Acte de Médiation. Tout en tenant compte de certaines d'entre elles, il leur répond avec une pertinence qui révèle sa profonde connaissance des personnes et des circonstances locales, ce qui lui vaut l'admiration incontestable des Suisses. Après avoir soutenu seul l'essentiel des débats, constatant que son projet auquel les Suisses ont participé, ne suscite de leur part aucune objection fondamentale, Bonaparte lève la séance. En sortant de son cabinet de travail, les membres de la commission sénatoriale font observer que jamais Bonaparte n'a accordé une telle attention aux plus importantes des affaires européennes.

Trois semaines sont encore nécessaires pour achever la mise au net du document. Le 19 février 1803, aux Tuileries, Bonaparte procède à la remise solennelle de l'Acte de Médiation.

Cette opération achevée, Bonaparte a atteint ses objectifs: réconcilier les Suisses autour de la solution confédérale, recréant une Suisse faite de Cantons souverains et restaurant ainsi l'ordre à l'intérieur du pays. Bonaparte a désormais son bastion défensif protégeant le flanc Est de la République française. La neutralité de la Confédération, qu'il restaure à son profit, participe pleinement à cette défense, les contingents confédérés en sont à nouveau les garants. Il n'en reste pas moins que la Suisse devient, de fait, un protectorat à ses ordres...

Voilà, brièvement évoqué, comment l'intérêt de Bonaparte, conjugué à la connaissance qu'il a du pays, à sa faculté de prendre en compte les aspirations essentielles des Helvètes, a rejoint l'intérêt de ceux-ci. Après de longues heures de travail, il réussit ce chef d'œuvre politique que représente l'Acte de Médiation, transaction entre l'ancien régime et la révolution, qui prépare

l'avènement de la Suisse moderne. Suivront alors dix années de paix et de tranquillité, au cours desquelles les Confédérés, qui avaient été désunis par la révolution, apprennent à nouveau à vivre ensemble. Quels sont les ingrédients de ce succès? Indéniablement une connaissance et une compréhension de la Suisse et des Suisses acquises, dès 1796, comme nous l'avons vu, lors des événements des Grisons et des bailliages italiens, qu'il améliore encore depuis son accession au pouvoir. A cela s'ajoutent le bon sens de s'entourer de spécialistes de la Suisse et une qualité d'écoute d'autant plus grande, durant la seconde médiation, que la France vit en paix, laissant tout loisir au médiateur de se consacrer à sa mission.

Véronique Mettral*

JAMES FAZY ET LES CONSTITUTIONS DE LA SUISSE : APERÇU¹

« La souveraineté réside dans le peuple, tous les pouvoirs politiques et toutes les fonctions publiques ne sont qu'une délégation de sa suprême souveraineté. »

Article premier de la Constitution genevoise du 24 mai 1847

Introduction

Si certains auteurs ont considéré James Fazy comme le fondateur de la Genève moderne et démocratique, certains autres l'ont présenté comme un véritable dictateur, d'autres encore comme un précurseur ou un idéaliste. Peu d'hommes politiques genevois ont été l'objet d'autant de controverses que James Fazy de son vivant, voire même après sa mort. Il est vrai que ce tribun hors pair, doté d'un caractère bouillonnant, avait l'art d'agacer et d'attirer les foudres de ses opposants.

L'activité de constitutionnaliste de l'homme d'Etat n'est plus à présenter dans le canton de Genève. Son œuvre majeure, la Constitution de 1847, est encore en vigueur aujourd'hui et représente la plus ancienne des 26 constitutions cantonales. Elle est actuellement remise en question, puisque l'assemblée constituante genevoise a terminé en janvier 2011 l'avant-projet de constitution, soumis peu après à une procédure de consultation qui s'est achevée deux mois plus tard, soit le 25 mars 2011².

En revanche, l'activité de constituant fédéral de Fazy, et en particulier son *Projet de Constitution fédérale*, reste davantage méconnue. L'objet du présent article consiste donc en une brève présentation du rôle joué par James Fazy

* Assistante-doctorante à la Faculté de Droit, Université de Genève.

¹ Le présent article fait suite à une conférence donnée lors de la réunion des historiens du droit constitutionnel suisse, le 16 février 2010, à Genève, intitulée « James Fazy et les constitutions de la Suisse ».

² L'avant-projet de constitution du 13 janvier 2011 est consultable sur le site internet de la République et canton de Genève.

dans la révision du Pacte fédéral, au moment où les projets radicaux y relatifs foisonnent, ainsi que dans l'élaboration de la Constitution genevoise de 1847.

La première partie sera consacrée à une esquisse de la jeunesse de James Fazy ainsi que des événements politiques et historiques qui ont forgé ses idées libérales. Dans la deuxième partie, nous analyserons son projet de constitution fédérale de 1833. Enfin, dans une troisième et dernière partie, nous aborderons les révolutions genevoises de 1841 et 1846 qui ont amené le parti radical de James Fazy au pouvoir et qui ont donné lieu à l'élaboration de la Constitution genevoise de 1847.

I. Portrait de James Fazy³

A. *Les origines familiales, la jeunesse et les études de Fazy*

La famille Fazy, originaire du Dauphiné et de confession protestante, vient se réfugier à Genève à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes. Les droits de bourgeoisie sont obtenus en 1735 par le grand-père paternel de James Fazy. Dès son arrivée, la famille Fazy implante l'industrie de toiles peintes, appelées indiennes. A la fin du 18^e siècle, c'est le père de James Fazy qui dirige la fabrique familiale, qui compte environ 1200 ouvriers. C'est une entreprise importante, jouissant de surcroît d'une grande renommée⁴.

Jean-Jacob Fazy, surnommé James dès sa tendre enfance, naît à Genève le 12 mai 1794. Lui et son frère reçoivent l'éducation élémentaire de leur mère, femme cultivée et passionnée de littérature qui transmettra à Fazy le goût des lettres. Puis les enfants sont envoyés en Allemagne pendant quatre ans. Le père s'étant installé près de Paris, les enfants y poursuivent leurs études sous la direction d'un précepteur. Fazy entreprend un apprentissage à Bolbec en Normandie, avant de terminer ses études commerciales à Lyon. Se détournant rapidement de cette voie, il entreprend l'étude de l'anglais et de l'italien ainsi que celles de l'économie politique et de l'organisation politique des Etats. Durant toutes ses années de jeunesse, James Fazy ne cesse de se passionner pour la littérature et la poésie. Il voue une admiration particulière à

³ Ce chapitre est rédigé en grande partie à l'appui des ouvrages *Les Mémoires de James Fazy, homme d'Etat genevois (1794-1878)*, publiées et annotées par François Ruchon. Genève, éditions Celta, 1947, et FAZY, Henri, *James Fazy sa vie et son œuvre*. Genève, Georg, 1887, qui demeurent à ce jour les seuls écrits de référence sur la vie de James Fazy. Il n'existe pas de biographie moderne de James Fazy.

⁴ FAZY, Georges, « Notes sur l'industrie des indiennes à Genève » in *Nos Anciens et leurs œuvres*. Genève, Léon Bovy, 1906, no 4, pp. 109-112.

l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), dont les écrits vont l'inspirer tout au long de sa carrière politique.

B. La carrière de publiciste de Fazy sous la Restauration (1814-1830)

Agé de vingt ans en 1814, il assiste à Paris à l'invasion de la France par les puissances alliées, et participe ardemment aux efforts populaires tendant au retour de Napoléon I^{er} (1769-1821) et à la chute de Louis XVIII (1755-1824). Il délaisse la voie du commerce et ses études de droit fraîchement entamées pour se consacrer aux lettres et au journalisme. Dès 1818, il publie à Paris des articles d'économie politique dans des journaux libéraux ainsi que diverses brochures. Grâce à son ouvrage *L'Homme aux portions*⁵, Fazy se façonne une certaine réputation qui le met en relation avec des hommes politiques libéraux, dont le général La Fayette (1757-1834). Il est affilié au carbonarisme français⁶ et fait partie de la Haute-Vente, comité central de l'association siégeant à Paris. Il est chargé de répandre les idées de l'association dans les départements limitrophes de la Suisse⁷.

De retour à Genève, il fonde en janvier 1826 le *Journal de Genève*, organe de l'opposition libérale. Genève est alors aux mains d'un gouvernement conservateur agissant sous l'égide de la Constitution de 1814⁸. Oscillant entre

⁵ FAZY, James, *L'Homme aux portions ou conversations philosophiques et politiques*. Paris, Delaunay, 1821.

⁶ Le carbonarisme, ou charbonnerie, est une société secrète ayant existé de 1821 à 1823 et issue de la Charbonnerie italienne. Il s'agit de la plus importante organisation de l'opposition à la monarchie restaurée de Louis XVIII et regroupe quantité de personnalités civiles et militaires, comme le général La Fayette. Pour plus de détails sur cette organisation, voir LAMBERT, Pierre-Arnaud, *La Charbonnerie française 1821-1823*. Lyon, Presses univ. de Lyon, 1995.

⁷ FAZY H., James Fazy, *sa vie et son oeuvre*, op. cit., pp. 8-16 ; *Les Mémoires de James Fazy*, op. cit., pp. 21-22 et 26-27

⁸ Fazy se range du côté des opposants à cette Constitution aristocratique de 1814. Celle-ci, selon lui, associée « à la façon dont le pacte fédéral est interprété contre son texte même, devient une assurance mutuelle entre les aristocrates et oligarchies qui se rétablissent dans les cantons, sous l'influence de la réaction générale qui s'accomplit en Europe », *Les Mémoires de James Fazy*, op. cit., p. 22. Cette Constitution est considérée comme rétrograde et aristocratique car, d'une part, elle institue le suffrage censitaire (article 7, Titre I) et, d'autre part, elle accorde au Conseil d'Etat, qui dans les faits est inamovible, de nombreux pouvoirs. Par exemple, à l'échelon législatif, il a l'initiative dans toutes les matières soumises au Conseil représentatif (article 5, Titre III). Il empiète également sur le pouvoir judiciaire étant donné que les Présidents du Tribunal civil (article 1, Titre V) et de la Cour suprême (article 1, Titre VI) doivent être choisis parmi les conseillers d'Etat. Pour plus de détails sur le régime institué par

Genève et Paris, Fazy rédige régulièrement des articles politiques dans des journaux de l'opposition, tels que le *National* et le *Pour et le Contre*, ou littéraires, dans le *Mercure du XIXe siècle*, par exemple⁹. Les rentes allouées par son père lui permettent de financer divers journaux, contrecarrant ainsi les mesures draconiennes prises par le gouvernement français afin de museler la presse. Il participe activement à la Révolution de juillet 1830¹⁰, rejoignant le clan des républicains menés par La Fayette, et rentre définitivement à Genève en 1833.

II. Le projet de Constitution fédérale de 1833

La Révolution de juillet 1830 à Paris souffle un vent de réformes à travers toute l'Europe et encourage le soulèvement des forces libérales. Dans onze cantons suisses, de nouvelles constitutions dites « régénérées » sont adoptées en 1831, avec pour fondement la souveraineté populaire, la séparation des pouvoirs, et les libertés individuelles, notamment¹¹. Parallèlement, la question de la révision du Pacte fédéral de 1815 gagne en importance, opposant libéraux et conservateurs. Les premiers souhaitent avant tout le développement des libertés individuelles, en particulier la liberté d'opinion, la séparation des pouvoirs, l'abolition du cens électoral ainsi que la publicité des débats au Grand Conseil¹². Les seconds, quant à eux, souhaitent tout bonnement le maintien de la structure confédérale de la Suisse. Ne satisfaisant aucun des

cette Constitution, voir FULPIUS, Lucien, *L'organisation des pouvoirs politiques dans les Constitutions de la République et Canton de Genève*. Genève, Georg, 1942, pp. 62-117.

⁹ *Les Mémoires de James Fazy, op. cit.*, pp. 37-39 et 44-46; GRÜNER, Eric, *L'Assemblée fédérale suisse 1848-1920*. Berne, Francke, volume 1, 1966, p. 947.

¹⁰ Pour une étude approfondie des événements de 1830 en France, voir par exemple WARESQUIEL, Emmanuel de, *Histoire de la Restauration 1814-1830*. Paris, Perrin, 2002, pp. 433-374; COURSON, Jean-Louis de, *1830 La Révolution tricolore*. Paris, Julliard, 1965.

¹¹ Pour plus de détails sur l'influence de la révolution de Juillet sur la Suisse, voir BIAUDET, Jean-Charles, *La Suisse et la monarchie de juillet 1830-1838*. Lausanne, F. Roth, 1941 ; KÖLZ, Alfred, *Histoire constitutionnelle de la Suisse moderne. Ses fondements idéologiques et son évolution institutionnelle dans le contexte européen, de la fin de l'Ancien Régime à 1848*. Berne, Stämpfli, 2006, pp. 233-246.

¹² AUBERT, Jean-François, *Traité de droit constitutionnel suisse*. Neuchâtel, Ides et Calendes, 1967, volume 1, pp. 20-21 ; KÖLZ, *Histoire constitutionnelle de la Suisse moderne, op. cit.*, pp. 294-302.

partis en présence, le projet d'Acte fédéral, présenté en décembre 1832 à la Diète fédérale¹³, est repoussé.

Le courant radical apparaît en Suisse au moment de la révision du Pacte fédéral et s'affirme alors comme l'aile gauche du libéralisme, prônant des changements politiques profonds et des moyens incisifs pour les accomplir. Agissant d'abord à l'échelon cantonal, ce mouvement n'affiche pas de programme politique unifié, même si des lignes directrices apparaissent rapidement, comme l'instauration de la souveraineté populaire et d'une politique sociale de l'Etat, l'introduction d'instruments de démocratie directe et la soumission de l'Eglise au pouvoir de l'Etat. Au commencement, les radicaux se regroupent au sein de sociétés estudiantines, telles l'Helvetia ou l'Association nationale suisse¹⁴.

Au début des années 1830, trois politiciens radicaux, à savoir Troxler (1780-1866)¹⁵, Kasthofer (1777-1853)¹⁶ et Fazy, proposent l'adoption du système fédéral, tel qu'il existe aux Etats-Unis, doté d'un parlement bicaméral¹⁷. Certes ce modèle obtiendra les faveurs des constituants de 1848, mais dans les années 1830, les trois auteurs ont peu d'influence et leurs projets restent dans un premier temps lettre morte.

La première partie du *Projet de Constitution fédérale*¹⁸ de Fazy, soit les dix premières pages, figure dans le *Journal de Genève* du 15 septembre 1831,

¹³ *Acte fédéral de la Confédération suisse projeté par la commission de révision nommée par la Diète le 17 juillet 1832*. Genève, Gruaz, 1832.

¹⁴ JOST, Hans Ulrich, « Le courant radical » in *Les origines de la démocratie directe en Suisse*. Bâle, Helbing & Lichtenhahn, pp. 119-128 ; KÖLZ, *Histoire constitutionnelle de la Suisse moderne*, op. cit., pp. 302-317 ; TANNER, Albert, « Das Recht auf Revolution » in *Im Zeichen der Revolution*. Zurich, Chronos, 1997, pp. 113-137.

¹⁵ Ignaz Paul Vital Troxler, médecin, philosophe et politicien lucernois, il prend une large part dans la révision de la Constitution fédérale. Dans son ouvrage *Die eine und wahre Eidgenossenschaft im Gegensatz zur Centralherrschaft und Kantonsthümelei so wie zum neuen Zwitterbunde beider ; nebst einem Verfassungsentwurf (De la Confédération une et authentique, contre le centralisme, le « cantonalisme » et leur nouvelle hybridation. Avec un projet de Constitution)* publié en 1833, il soutient l'idée que la Constitution américaine est l'exemple à suivre. Il est en outre l'auteur de 76 ouvrages de médecine, de pédagogie, de philosophie, de théologie, d'histoire et de politique.

¹⁶ Karl Albrecht Kasthofer, forestier et homme politique bernois, il est élu membre de la Constituante bernoise en 1831, puis député au Grand Conseil bernois de 1831 à 1837 et conseiller d'Etat de 1837 à 1843. Dans son ouvrage *Das schweizerische Bundesbüchli (Le petit livre de la Confédération suisse)* publié en 1833, il propose un modèle d'organisation fédérale qui diffère peu de celui de Troxler.

¹⁷ Pour plus de détails sur les projets de ces auteurs, voir KÖLZ, *Histoire constitutionnelle de la Suisse moderne*, op. cit., pp. 425-432.

¹⁸ FAZY, James, *Projet de Constitution fédérale*. Genève, E. Pelletier, 32 p.

sous la forme d'un article intitulé « *Révision du Pacte fédéral* »¹⁹. Fazy y critique le régime du Pacte fédéral et annonce son projet pour la Suisse : « *il faut, aussi rapidement que l'on a accompli les réformes politiques dans plusieurs cantons, créer pour la Suisse un centre de délibération et d'action, qui exprime franchement la véritable opinion du peuple, qui donne à la fédération la conscience de ce qu'elle est en réalité ; en un mot, il nous faut créer un entendement national, par lequel on puisse apercevoir avec promptitude l'approche des dangers* »²⁰. Le reste de la brochure, contenant le projet de Constitution proprement dit, a manifestement paru en 1833, comme le soutient Fazy dans son *Cours de législation constitutionnelle*²¹, mais cela demeure incertain.

On peut s'interroger sur les raisons qui expliquent que Fazy ait soutenu le modèle du système fédéral des Etats-Unis. En 1821, sa rencontre avec le général La Fayette s'avère, à ce propos, tout à fait décisive. Ce dernier l'instruit au sujet des institutions américaines et lui vante les mérites de la double représentation du peuple et des Etats²². Ainsi, depuis le début des années 1820, Fazy se persuade que le modèle américain est celui qui conviendrait le mieux à la Suisse et qui permettrait d'établir une Confédération forte, de manière à combler les lacunes de la Diète fédérale.

Quels sont les points principaux que Fazy expose dans son *Projet de Constitution fédérale* ?

Fazy propose avant tout l'adoption du modèle du système fédéral des Etats-Unis de façon à ce que les intérêts cantonaux et nationaux soient équitablement représentés. Il prévoit l'établissement d'un bicamérisme parfait avec, d'une part, le *Sénat*, ou Chambre haute, composé de 44 membres, c'est-à-dire deux par cantons et élus par les législatifs cantonaux (article 12 Projet). Les sénateurs peuvent recevoir des instructions impératives de leurs cantons.

¹⁹ Supplément au *Journal de Genève*, 15 septembre 1831, pp. 5-6 ; *Les Mémoires de James Fazy*, op. cit., p.60.

²⁰ FAZY J., *Projet de Constitution fédérale*, op. cit., p. 2.

²¹ FAZY, James, *De l'intelligence collective des sociétés: cours de législation constitutionnelle*. Genève, V. Blanchard, 1873, p. 406. William Emmanuel Rappard date cette brochure de 1835, voir RAPPARD, William Emmanuel, « James Fazy et les origines de la Constitution de 1848 » in *Le Journal de Genève*. Genève, 1948, p. 1. Alfred Kölz et Henri Fazy datent tous deux cette brochure de 1837, voir KÖLZ, *Histoire constitutionnelle de la Suisse moderne*, op. cit., p. 429 ; FAZY H., *James Fazy, sa vie et son œuvre*, op. cit., p. 234, François Ruchon de 1834, voir *Les Mémoires de James Fazy*, op. cit., p. 239.

²² FAZY H., *James Fazy, sa vie et son œuvre*, op. cit., pp. 17-18 ; *Les Mémoires de James Fazy*, op. cit., p. 28. Le département des manuscrits de la Bibliothèque de Genève possède une partie de la correspondance entre les deux hommes, qui témoigne de leur amitié et de leurs intérêts politiques communs.

D'autre part, les députés à la *Chambre des représentants* sont élus au suffrage direct par le peuple suisse, en fonction du nombre d'habitants de leur canton, à raison d'un député pour 25 000 habitants (article 13 Projet). Les députés à la Chambre des représentants votent d'après leur conviction individuelle (article 14 Projet).

Les deux chambres se renouvellent chaque année ; leurs séances sont publiques (article 15 Projet). Elles se réunissent deux fois par an ; les sénateurs reçoivent une indemnité de la part des cantons et les représentants de la part de la Confédération (article 16 Projet). Le Sénat et la Chambre des représentants exercent des compétences identiques, à l'exception de l'élection du Landammann, pour laquelle seule la Chambre des représentants est compétente (article 10 Projet). L'initiative législative appartient aux deux chambres (article 18 Projet).

En outre, le *Projet de Constitution fédérale* précise que la législation fédérale s'exerce seulement sur des objets d'intérêt fédéral, à savoir la garantie des droits individuels (article 19 Projet), la liberté des échanges entre cantons et avec l'étranger, la propriété intellectuelle, le système monétaire et le service de poste fédéraux, la responsabilité des agents fédéraux, l'organisation militaire fédérale, les impôts fédéraux (article 20 Projet), l'établissement de routes fédérales, les rapports généraux avec l'étranger, la guerre et la paix (article 21 Projet).

Fazy prévoit, conformément à son souhait maintes fois réitéré, l'institution d'un gouvernement central fort. Il propose à cet effet que le pouvoir exécutif soit aux mains d'un seul citoyen, en la personne du Landammann, nommé par la Chambre des représentants pour une année (article 10 Projet). Le Landammann est le chef suprême de l'armée fédérale ; il nomme aux emplois civils et militaires fédéraux, il communique avec les puissances étrangères, reçoit les ambassadeurs et suit les négociations qui lui sont ordonnées par le pouvoir législatif concernant les rapports avec l'étranger. Il prend en outre les mesures d'urgence pour la défense de la Confédération et le maintien de la paix intérieure. Chaque année il ouvre la première session des corps représentatifs en exposant les principes généraux de la politique fédérale (article 9 Projet). Le Landammann nomme trois ministres, qui sont responsables des trois départements de l'administration fédérale, à savoir : celui de la guerre, celui des finances et de l'intérieur et celui des affaires étrangères ; le Landammann peut démettre ces ministres à son gré (article 11 Projet).

Par ailleurs, le projet de Fazy garantit expressément de nombreux droits individuels, dont l'égalité des citoyens, la liberté individuelle, la liberté d'opinion, la liberté de la presse, la liberté de religion, la liberté de commerce et d'industrie (article 2 Projet). Ce point rompt radicalement avec le Pacte fédéral de 1815 ainsi qu'avec le projet d'Acte fédéral de 1832 qui ne contien-

nent qu'une disposition lacunaire sur les droits politiques et les libertés des individus²³. Le projet de Fazy institue également la séparation des pouvoirs (article 8 Projet). Une des conditions à la garantie des constitutions cantonales par la Confédération tient dans la séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire (article 2 Projet).

Le tribunal fédéral se compose de 22 juges, soit un par canton, institués pour dix ans (article 23 Projet). Il est compétent pour trancher des litiges relatifs à des violations de lois constitutionnelles cantonales ou fédérales et il siège deux fois par an (articles 22 et 25 Projet).

On voit que le projet de Fazy est annonciateur des changements institutionnels qui s'opéreront en 1848. Fazy sera nommé député à la Diète fédérale le 10 avril 1848²⁴ en remplacement du député genevois Louis Rilliet-Constant (1794-1856), soit deux mois avant le débat final sur l'adoption de la Constitution fédérale. Par réalisme politique, James Fazy tend à soutenir le modèle fédéral qui constitue un compromis inévitable pour la Suisse. Selon lui, les cantons se caractérisent par une grande diversité. Ils doivent dès lors préserver une partie de leur souveraineté et ce, afin de garantir le maintien de l'indépendance commune: « *Dans notre projet de constitution fédérale, nous avons donc cru devoir consacrer le principe de deux chambres, parce qu'en effet nous reconnaissons qu'il existe en Suisse deux principes également vivaces, également indestructibles et qui ne peuvent vivre que de transactions entre eux, l'intérêt cantonal et l'intérêt national* »²⁵.

²³ RAPPARD, William Emmanuel, *La Constitution fédérale de la Suisse : 1848-1948. Ses origines, son élaboration, son évolution*. Neuchâtel, La Baconnière, 1948, pp. 36-38. FAVRE, Antoine, « L'évolution des droits individuels de la Constitution » in *Actes de la Société suisse des juristes*. Bâle, Helbing & Lichtenhahn, 1936, p. 305a.

²⁴ *Mémorial des séances du Grand Conseil*. Genève, 1848, p. 1271. Dans le *Journal de Genève* du 18 avril 1848 se trouve le rapport de la séance de la Diète du 15 avril 1848, où il est écrit : « *Les nouveaux députés d'Appenzell-Extérieur et de Genève sont assermentés* ».

²⁵ FAZY J., *Projet de Constitution fédérale*, op. cit., p. 21.

III. La Constitution genevoise de 1847, l'œuvre de James Fazy

A. La Révolution de 1841 et la Constitution genevoise de 1842²⁶

Bien que restée en vigueur seulement cinq années, la Constitution genevoise de 1842 mérite un examen sommaire car elle représente le fondement principal de la Constitution de 1847, rédigée par James Fazy.

En 1841, Genève vit toujours sous l'égide de la Constitution genevoise de 1814²⁷. Fazy s'oppose au régime Rigaud²⁸, régime qu'il qualifie lui-même de « juste-milieu », ayant pour but de libéraliser petit à petit les institutions. Selon lui, les réformes sont trop timides et laissent espérer des concessions qui ne viennent en réalité jamais. C'est pourquoi il fonde *L'Europe centrale* en décembre 1833, quotidien radical qui fusionne en 1834 avec le *Journal de Genève* et paraît jusqu'en 1836. A travers ce périodique, il entreprend une campagne à l'encontre du gouvernement et énonce les réformes qu'il souhaite entreprendre, à commencer par le rétablissement du suffrage universel et de la souveraineté populaire et l'introduction de la séparation exacte des pouvoirs²⁹. Inspiré des constitutions cantonales régénérées, Fazy souhaite aligner Genève dans cette perspective et offrir au canton des institutions démocratiques.

²⁶ Le texte de la Constitution de 1842 se trouve dans le *Recueil authentique des lois et actes du gouvernement de la République et Canton de Genève*. Genève, Chancellerie d'Etat, 1842, pp. 69-97, ainsi que dans la récente publication METTRAL, Véronique, FLEURY, Patrick, *Histoire de Genève par les textes, des origines à nos jours*. Genève, Slatkine, 2011, pp. 214-229.

²⁷ Voir *infra* note 8.

²⁸ Jean-Jacques Rigaud (1786-1854), homme politique genevois, membre du parti aristocratique. Il dirige la politique à Genève dès 1825 et est élu dix fois syndic de 1825 à 1843. Les « Réformes Rigaud », également regroupées sous le terme de politique « du Progrès graduel », portent notamment sur le régime électoral (1831-1832), sur le statut du Conseil d'Etat (1831) et sur la publicité des délibérations parlementaires (1833). RUCHON, François, MARTIN, Paul-Edmond, « Le régime de la Restauration 1814-1841 » in *Histoire de Genève de 1798 à 1931*. Genève, Jullien, 1956, p. 83.

²⁹ « Le peuple, toujours souverain, exerce par lui-même sa souveraineté quand il donne à des hommes de son choix le mandat de le représenter dans tous ses droits, hors le droit électoral. Les conseils l'exercent ensuite en son nom ; mais elle ne leur appartient jamais. Notre principe est simple : nous soutenons que nul ne peut être gouverné ni imposé que de son aveu. Voilà le fondement de la souveraineté populaire. Qu'ensuite le peuple ne puisse se gouverner, s'administrer et se faire les lois, d'accord ; mais il élit les magistrats, des législateurs et des juges, et le droit électoral doit n'être pas un privilège ; car alors le corps représentatif ne représentant pas la généralité, le système qui prend son nom n'est qu'un mensonge politique », *Journal de Genève*, numéro du 30 janvier 1834, p. 1.

L'Association du Trois Mars, fondée en mars 1841, regroupe libéraux et radicaux genevois offusqués par l'ajournement de la réforme municipale. En effet, la question de l'administration des communes va devenir le nœud de la guerre de la politique genevoise tout au long de l'année 1841³⁰. Fazy rejoint de suite les rangs de l'Association du Trois Mars, et se trouve à la tête de la minorité radicale. Les revendications principales du Trois Mars consistent notamment dans l'établissement du suffrage universel, dans la séparation des pouvoirs et, bien-sûr, dans la réforme de l'élection du conseil municipal³¹.

L'association va être à l'origine de la révolution du 22 novembre 1841, qui aboutit à la proclamation d'une constituante. Fazy est l'un des acteurs principaux de cette révolution et affirme alors son rôle de chef incontesté du parti radical, qu'il gardera jusqu'en 1861. Il est nommé membre de la constituante ainsi que de la commission chargée d'élaborer le projet de Constitution³². Celle-ci est adoptée en juin 1842 et représente un gigantesque pas vers la démocratie puisqu'elle instaure la démocratie représentative, le suffrage universel ainsi que la séparation des pouvoirs³³. Elle marque ainsi une nette rupture avec le régime instauré en 1814.

³⁰ Rappelons que selon la Constitution de 1814, l'administration de la Ville de Genève se confond avec celle du canton. La chambre des comptes, composée d'un syndic, de trois conseillers d'Etat et de trois députés au Conseil représentatif, fonctionne comme Conseil municipal de la Ville. Ce système a pour conséquence fâcheuse de ne donner à la Ville aucune autonomie, puisque le Conseil municipal n'est en réalité qu'un simple organe administratif. Voir FULPIUS, Lucien, *Les Origines de l'Administration Municipale de la Ville de Genève au XIXe siècle*. Genève, Ed. de la revue mensuelle, 1938, pp. 5-6 ; RUCHON, François, *La Révolution du 22 novembre 1841 et l'autonomie municipale de la ville de Genève*. Genève, Villard, 1942, pp. 8-9.

³¹ L'Association informe le peuple sur l'intérêt des réformes à travers son journal titré *Intérêts genevois*, paraissant tout au long de l'année 1841. Voir FULPIUS, *Les Origines de l'Administration Municipale*, op. cit., p. 25 ; HILER, David, LESCAZE, Bernard, *Révolution inachevée, révolution oubliée 1842. Les promesses de la Genève moderne*. Genève, Suzanne Hurter, 1992, pp. 174-175.

³² En mars 1842, lors des débats au sein de l'Assemblée constituante, Fazy présente un contre-rapport, vif réquisitoire à l'encontre du projet de majorité, qui contient notamment les trois revendications suivantes : l'élaboration d'une déclaration nette et précise des droits individuels, dont la liberté religieuse, une définition claire de la souveraineté du peuple et l'élection direct des conseillers d'Etat par le peuple. Le contre-rapport se trouve consigné dans le *Mémorial de l'Assemblée constituante genevoise*. Genève, Bonnant, 1842, pp. 847ss. A ce propos, voir également FAZY H., *James Fazy, sa vie et son œuvre*, op. cit., pp. 143-144 ; *Les Mémoires de James Fazy*, op. cit., p. 93 ; RAPPARD, William Emmanuel, *L'avènement de la démocratie moderne à Genève (1814-1847)*. Genève, A. Jullien, 1942, pp. 322-331.

³³ Pour une étude complète des institutions résultant de cette Constitution, voir FULPIUS, *L'organisation des pouvoirs politiques*, op. cit., pp. 125ss. Pour plus de détails sur le contexte général de l'élaboration de cette Constitution, voir également FAZY, Henri, *Les Constitutions de la République de Genève*. Genève, Georg, 1890, pp. 248-261 ;

B. *La révolution d'octobre 1846 et la Constitution de mai 1847*³⁴

Malgré l'adoption de cette Constitution démocratique, de nombreux anciens membres du gouvernement sont réélus et cela mène à un régime de démocratie bourgeoise et conservatrice jusqu'en 1846. Ce sont les affaires fédérales liées au Sonderbund qui vont radicaliser la position des libéraux progressistes. En effet, le 3 octobre 1846, les autorités genevoises refusent d'apporter leur voix à la Diète fédérale permettant la dissolution du Sonderbund. Dès lors, on assiste à Genève à des manifestations populaires et aux affrontements meurtriers du 7 octobre³⁵. Le peuple genevois se soulève sous l'impulsion des dirigeants radicaux et de James Fazy en particulier, dont le nom reste indissociablement lié à ces événements.

Cette guerre civile mène à la démission du Conseil d'Etat et à la dissolution du Grand Conseil. Un nouveau Grand Conseil doté du pouvoir constituant est élu, composé d'une majorité de radicaux. Fazy est également élu président du gouvernement provisoire. En janvier 1847, Fazy présente le rapport de la Commission, qu'il a rédigé en grande partie et qui reprend les idées qu'il n'a cessé de défendre depuis 1842³⁶. Le projet de constitution qui sera adopté par le peuple quelques mois plus tard peut être considéré comme son oeuvre.

Quels sont les traits caractéristiques de cette Constitution?

Cette Constitution reprend en grande partie celle de 1842³⁷, mais elle en est la version améliorée et complétée dans un sens démocratique et libéral. Le

RAPPARD, *L'avènement de la démocratie moderne à Genève*, op. cit., pp. 305-322; RUCHON, François, MARTIN, Paul-Edmond, « La Constitution de 1842 et la démocratie conservatrice 1842-1846 » in *Histoire de Genève de 1798 à 1931*. Genève, Jullien, 1956, pp. 101-105.

³⁴ Le texte de la Constitution genevoise de 1847 se trouve dans le *Recueil authentique des lois et actes du gouvernement de la République et Canton de Genève*, op. cit., pp. 100-143, ainsi que dans METTRAL, FLEURY, *Histoire de Genève par les textes, des origines à nos jours*, op. cit., pp. 234-254.

³⁵ RUCHON, MARTIN, « La Constitution de 1842 et la démocratie conservatrice 1842-1846 », op. cit., pp. 115-118 ; RAPPARD, *L'avènement de la démocratie moderne à Genève*, op. cit., pp. 333-389.

³⁶ Le *Rapport sur le projet de Constitution* figure dans le *Mémorial des séances du Grand Conseil législatif et constituant*. Genève, P.-A. Bonnant, 1846-1847, p. 355-421.

³⁷ La lecture de ces deux Constitutions dévoile un certain parallélisme au niveau de la forme. Sur les 158 articles que comporte la Constitution de 1847, on dénombre 58 articles entièrement nouveaux, 51 parfaitement identiques à la précédente, et 49 qui, sans être totalement identiques sur le fond, reprennent la même formulation. L'intitulé et l'ordre des Titres est quasiment similaire. La Constitution de 1847 innove néanmoins avec l'introduction du Titre II «*Déclaration des droits individuels* » et du Titre

rétablissement du Conseil général apparaît comme la grande innovation de la Constitution. Le Conseil général est le nom que portait l'assemblée des citoyens et bourgeois sous l'ancien Régime, qui possédait le pouvoir législatif et le droit d'initiative, ainsi que la compétence d'élire le gouvernement et les magistrats³⁸. Il constitue l'organe que Rousseau glorifie dans ses *Lettres de la Montagne*³⁹. Fazy souhaite faire revivre cette institution et lui attribuer la compétence d'élire le Grand Conseil et le Conseil d'Etat. Bien entendu, contrairement à la période de l'Ancien Régime, il ne s'agit pas d'un Conseil général délibérant, mais plutôt du corps électoral : « *Ce n'est point un Conseil général délibérant, comme le peuple d'Athènes, sur la place publique, c'est une réunion électorale beaucoup plus qu'autre chose* »⁴⁰, comme le confirme l'article 25 de la Constitution. La grande innovation réside dans le fait que désormais, à l'instar des cantons connaissant la *Landsgemeinde*, les membres du Conseil d'Etat sont élus directement par le peuple⁴¹, par opposition aux autres gouvernements cantonaux qui, à la même époque, sont toujours élus par leur parlement.

Dans son contre-projet de 1842, Fazy proposait une définition claire de la souveraineté du peuple. C'est désormais chose faite au vu de l'énoncé de l'article premier: « *La souveraineté populaire réside dans le peuple; tous les pouvoirs politiques et toutes les fonctions publiques ne sont qu'une délégation de sa suprême autorité* »⁴². Selon Fazy, « *il ne faut pas que, par une fausse interprétation d'une phrase, des corps particuliers puissent se croire autorisés à se considérer, non comme les délégués du peuple, mais comme ses remplaçants* »⁴³.

Par ailleurs, cette Constitution présente une déclaration des droits individuels plus détaillée et plus complète que celle de 1842. Elle forme un titre distinct de la Constitution et inclut notamment la suppression de la censure et

V « *Du Conseil général* ». Sur le fond, les plus grandes divergences que l'on peut observer sont celles qui concernent l'organisation du pouvoir exécutif et celle de l'Eglise nationale protestante.

³⁸ ROTH-LOCHNER, Barbara, *De la banche à l'étude, le notariat genevois sous l'Ancien Régime*. Genève, Société d'histoire et d'archéologie de Genève, 1997, p. 531.

³⁹ ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Lettres écrites de la Montagne*. Lausanne, L'Age d'Homme, 2007, p. 200.

⁴⁰ *Rapport sur le projet de Constitution, op. cit.*, p. 368.

⁴¹ Pour une étude sur le mode d'élection du Conseil d'Etat genevois, voir HOTTELIER, Michel, « Une curiosité historique : le mode d'élection du Conseil d'Etat genevois » in *Commentationes Historiae Helveticae*, volume IV. Berne, Stämpfli, 2009, pp. 91-103.

⁴² L'article 1 alinéa 2 de la Constitution de 1842 était formulé en ces termes : « *La souveraineté réside dans le peuple ; il l'exerce dans les formes établies par la Constitution* ».

⁴³ *Rapport sur le projet de Constitution, op. cit.*, p. 361.

des mesures fiscales à l'encontre de la liberté de la presse, ainsi que la liberté de culte : « *La liberté des cultes est garantie. Chacun d'eux a droit à une égale protection de la part de l'Etat* »⁴⁴. Pour d'autres droits, comme la liberté individuelle et l'inviolabilité du domicile, le rapport explique qu'ils seront précisés dans des lois constitutionnelles, soumises à la sanction du peuple⁴⁵. L'idée que l'Etat doit garantir ces droits aux citoyens est une des idées maîtresses du rapport. Fazy estime qu'une déclaration des droits individuels est « *le contrat entre l'homme pris à part et la société (...). Ce devrait donc être en réalité l'objet le plus sacré dans toute constitution* »⁴⁶. Afin d'appuyer son propos, il donne comme référence les Etats qui possèdent de telles déclarations, comme la France et les Etats-Unis⁴⁷.

Le rapport sur le projet de Constitution prévoit que la part des bénéficiaires des droits politiques augmente. En premier lieu, les personnes tributaires de l'assistance publique se voient accorder ces droits. Ainsi, la majorité parlementaire a décidé d'abolir cette exception qui figurait dans la Constitution de 1842. En deuxième lieu, pour couper court à la politique de naturalisation restrictive exercée par le parti conservateur, la majorité décide d'étendre la citoyenneté genevoise à certains groupes de la population, Confédérés, étrangers, apatrides, qui en étaient jusque là privés (article 19).

Sans l'avouer, ces différentes mesures, certes en accord avec sa philosophie politique, ont pour objectif d'augmenter l'électorat du parti radical aux dépens de l'opposition conservatrice, puisque ces nouveaux électeurs sont pour la plupart issus de la petite bourgeoisie⁴⁸. Dans le rapport, Fazy tente d'expliquer cet accroissement des mesures démocratiques, de manière plus ou moins convaincante : « *Peut-on considérer comme des étrangers ceux qui sont nés à Genève, d'un père déjà né dans notre canton, et qui ont ainsi successivement obtenu des permis de domicile, satisfait aux charges du pays, participé à notre éducation, et qui sont imprégnés de nos mœurs. Et celui qui est né parmi nous et ne peut revendiquer aucune autre patrie, n'est-il pas réellement chez lui dans notre sein ? (...) Notre ville est la capitale naturelle de la vallée du Léman ; le va-et-vient qu'on y remarque est une condition forcée de notre bien-être. Le temps du développement local de notre prospéri-*

⁴⁴ Art. 10 al. 1 de la Constitution.

⁴⁵ *Rapport sur le projet de Constitution, op. cit.*, p. 363.

⁴⁶ Ibid.

⁴⁷ Sur la conception des droits individuels chez Fazy et l'importance qu'il attribue aux déclarations des droits, voir notre article « Les droits individuels dans la pensée politique de James Fazy, radical genevois », à paraître dans les actes du colloque consacré au radicalisme à Genève au XIX^e siècle, tenu à l'Institut National Genevois le 6 novembre 2010.

⁴⁸ KÖLZ, *Histoire constitutionnelle de la Suisse moderne, op. cit.*, pp. 582-583 ; RAP-PARD, *L'avènement de la démocratie moderne à Genève, op. cit.*, p. 411.

té est arrivé. Il nous faut, comme toute autre capitale, accueillir tout ce qui veut et sait vivre chez nous »⁴⁹. En outre, l'élection des députés au Grand Conseil se déroule au scrutin de liste et à la majorité relative des suffrages, pourvu que celle-ci ne soit pas inférieure au tiers des votants (article 37 Cst). Les membres sont élus dans trois grandes circonscriptions⁵⁰, ce qui avantage le parti radical.

Une autre caractéristique de ce projet est la diminution du nombre de députés au Grand Conseil, qui passe de 176 à moins de 100, et le nombre de conseiller d'Etat passe de 13 à 7. L'institution du syndicat est quant à elle supprimée. Fazy propose une durée de mandat de trois ans pour chacun de ces deux corps et ce chiffre est ramené à deux par la majorité au cours des débats.

La Constitution est finalement adoptée en 1847 et est encore en vigueur aujourd'hui. Elle marque d'une pierre blanche l'avènement de la Genève moderne et démocratique, et achève ainsi le processus de démocratisation entamé par la première Constitution de 1842. Bien que souvent considérée à juste titre comme le prolongement de cette dernière, elle scelle néanmoins de grands principes, tels que l'élection directe de l'exécutif par le peuple et la garantie de la liberté religieuse.

Conclusion

Dans le canton de Genève, la Constitution de 1847 marque le début d'une période de grands bouleversements. Dès l'arrivée au pouvoir des radicaux en 1846 va se dérouler toute une série de réformes et de projets novateurs pour le canton, que ce soit sur les plans urbain, politique, culturel ou institutionnel. James Fazy dirige par exemple en 1849 le projet qui vise à doter Genève d'un hôpital public et celui de démolir les fortifications qui entourent la ville. En 1852, il crée l'Institut national genevois, chargé d'encourager les créations de l'intelligence dans les domaines des lettres, des beaux-arts, des sciences et de l'industrie.

Sur le plan fédéral, le projet de Fazy reste remarquable au vu de l'époque à laquelle il a été conçu. Peu d'auteurs avaient osé avancer l'idée du fédéralisme à l'américaine dès le début des années 1830. Finalement leur projet, dont le compromis sied parfaitement à un pays mixte comme la Suisse, a obtenu gain de cause devant les constituants de 1848. Fazy, au même titre que

⁴⁹ *Rapport sur le projet de Constitution, op. cit.*, p. 365.

⁵⁰ Les trois circonscriptions sont les mêmes que pour l'élection du Grand Conseil constituant du 23 octobre 1846, à savoir une pour la Ville de Genève, une pour la rive gauche du lac et du Rhône et une autre pour la rive droite du lac et du Rhône.

d'autres radicaux, a vu juste en anticipant ce principe, qui reste bien entendu l'avancée constitutionnelle majeure du XIXe siècle.

Malgré l'apport exceptionnel de Fazy pour le canton de Genève et pour la Suisse, il reste un personnage tout à fait controversé. Il sera la victime de la coalition anti-radical et sera écarté du pouvoir en 1853 pour deux ans ; il le sera définitivement en 1861. A partir de l'âge de 67 ans, il va vivre une vieillesse difficile. Ruiné, il ne vit que de modestes revenus que lui rapportent des cours qu'il dispense à la faculté de droit⁵¹. Il meurt dans la misère en 1878, à l'âge de 84 ans, laissant derrière lui un héritage démocratique considérable, ayant contribué à l'écriture d'une des plus belles pages de l'histoire de Genève.

⁵¹ Voir à ce propos HOTTELIER, Michel, METTRAL, Véronique, « James Fazy, du révolutionnaire au professeur » in FAZY, James, *De l'intelligence collective des sociétés. Cours de législation constitutionnelle*, édité par Michel HOTTELIER. Genève, Schulthess, 2010.

DIE GESCHICHTE DER SCHWEIZERISCHEN KONFERENZ FÜR SOZIALHILFE

1. Einleitung

Die Sozialhilfe war seit jeher und ist auch noch heute ein kantonales Leistungsfeld. Entsprechend vielfältig zeigen sich die Umsetzungslösungen in den Kantonen. Trotz der grossen Unterschiede haben sich dennoch und vor allem bei den Leistungen gemeinsame Standards herausgebildet. Diese befinden sich allerdings nicht dort, wo eine juristisch geschulte Person sie suchen würde. Es gibt in der Schweiz nämlich kein Rahmengesetz. Herausgeber solcher Standards ist ein privatrechtlicher Verein namens Schweizerische Konferenz für Sozialhilfe, kurz SKOS genannt. Deren Richtlinien für die Ausgestaltung und Bemessung der Sozialhilfe werden in der Fachliteratur sowie in der Praxis als die wichtigsten Standards im Sozialhilferecht zitiert und verwendet.

Für das Verständnis dieses Rechtsgebietes lohnt es sich, die Vergangenheit der SKOS näher zu beleuchten.

2. Die Auswirkungen des Heimatprinzips

Der Ausbau der Eisenbahn und des Strassennetzes, überregionaler Handel und die Industrialisierung führten zu einer völlig neuen Verteilung der rasch wachsenden Bevölkerung zu Beginn des 20. Jahrhunderts.¹ Diese Umschichtung der Bevölkerung führte letztlich dazu, dass um 1900 die Mehrheit der Bürger und Bürgerinnen nicht mehr in ihrer Heimatgemeinde lebte.² Ebenso war der Anteil an Einwohner und Einwohnerinnen ausländischer Staatsange-

* Dr. iur. Leiterin Abteilung Sozialleistungen und Existenzsicherung, Amt für soziale Sicherheit, Departement des Innern Kanton Solothurn.

¹ HUONKER THOMAS, Diagnose: „moralisch defekt“, Kastration, Sterilisation und Rasenhygiene im Dienst der Schweizer Sozialpolitik und Psychiatrie 1890-1970, Zürich 2003, S. 25.

² Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der III. Schweizerischen Armenpflegerkonferenz, in: Der Armenpfleger, 2/1907, S. 23; APPENZELLER GOTTHOLD, Das Solothurnische Armenwesen, vom 16. Jahrhundert bis zur Gegenwart, Solothurn 1944, S. 227.

hörigkeit kräftig gewachsen.³ Mit dieser Entwicklung kaum Schritt gehalten hatten die Strukturen der staatlichen Fürsorge. Bis auf wenige Ausnahmen⁴ galt damals inner- wie auch interkantonal das Heimatprinzip. So hatten sich Bedürftige an ihre Heimatgemeinde zu wenden. Viele sahen sich dadurch mit einer unmöglichen Situation konfrontiert. Für das Erlangen einer meist nur unzureichenden und nicht garantierten Unterstützung, die zudem oft in Naturalien und nicht etwa in Geld geleistet wurde,⁵ hätten Betroffene eine Reise in eine mitunter völlig unbekannte Ortschaft auf sich nehmen müssen. Nicht selten bot die Heimatgemeinde den Gesuchstellern dann auch nur die Unterbringung im örtlichen Armenhaus an, was in der Regel eine abschreckende Wirkung hatte.⁶ Besonders aussichtslos war die herrschende Zuständigkeitsordnung für Heimatlose und für Personen ausländischer Staatsangehörigkeit.⁷

³ In der Eidgenössischen Volkszählung vom 1. Dezember 1900 wurde ein Ausländeranteil von 11,6% ermittelt, Botschaft des Bundesrates betreffend die Revision des Art. 44 der Bundesverfassung vom 9. November 1920 (Massnahmen gegen die Überfremdung), BBl 1920 V 1 ff. (6). 1888 waren es noch 7,9% gewesen, Botschaft des Bundesrates über die Revision des Bundesgesetzes betreffend die Erteilung des Schweizerbürgerrechts und den Verzicht auf dasselbe vom 20. März 1901, BBl 1901 II, 458 ff. (460). Im Jahre 1910 wiesen vor allem Grenzkantone hohe Quoten an Bevölkerung mit anderer Staatsangehörigkeit auf: Genf 40,4%, Basel-Stadt 37,6%, Tessin 28,2%, Botschaft des Bundesrates betreffend die Revision des Art. 44 der Bundesverfassung vom 9. November 1920 (Massnahmen gegen die Überfremdung), BBl 1920 V, 1 ff. (5).

⁴ Das bernische Armengesetz von 1857 enthielt bspw. bereits den Grundsatz der Örtlichkeit der Armenpflege, LUDI NIKLAUS, Die Armengesetzgebung des Kantons Bern im 19. Jahrhundert, Vom Armengesetz von 1847 zum Armen- und Niederlassungsgesetz von 1897, Diss. Bern 1975, S. 182 f.

⁵ SCHMID CARL ALFRED, Das gesetzliche Armenwesen in der Schweiz, das Armenwesen des Bundes, sämtlicher Kantone und der schweizerischen Grossstädte, Zürich 1914, S. 89.

⁶ SCHMID, Das gesetzliche Armenwesen in der Schweiz, S. 91, (FN 5).

⁷ Ein nicht sesshaftes Leben war für viele Menschen bereits im vorindustriellen Europa Realität. Kriege und ökonomische Krisen trieben noch mehr Personen in ein nomadenhaftes Dasein und machten viele zu Bettlern. Diese Bevölkerungsgruppe war geächtet und unbeliebt. Betteljagden wurden wiederholt staatlich angeordnet und systematisch betrieben. Zu Beginn des 19. Jahrhunderts wurden Heimatlose oft zum Erwerb des Ortsbürgerrechts gezwungen, was viele Gemeinden in finanzielle Not trieb, da sie diese daraufhin zu unterstützen hatten, DUBLER ANNE-MARIE, Armut, Unterschichten und Randgruppen, in: Holenstein André et al. (Hrsg.), Berns goldene Zeit, das 18. Jahrhundert neu entdeckt, Bern 2008, S. 179 ff., S. 179. Der Heimatrechtsstatus war prinzipiell mit der Ansässigkeit in einer Gemeinde verknüpft und konnte bei langer Abwesenheit verloren gehen, wovon auch Wanderarbeiter betroffen waren, MEYER CLO, „Unkraut der Landstrasse“, Industriegesellschaft und Nichtsesshaftigkeit, am Beispiel der Wandersippen und der schweizerischen Politik an den Bündner Jenischen, Disentis 1988, S. 113. Allerdings war auch die Heimatlosenerklärung, bspw. infolge Religionswechsel oder wegen eines Strafurteils, in der ersten Hälfte des

Der konjunkturell-zyklische Verlauf der Wirtschaft mit hektischem Wachstum, auf welches Krisenzeiten folgten, führte zu neuen Formen von Armut. Industrielle Ballungsgebiete zogen Leute aus den umliegenden Kantonen und Ländern an. Diese entflohen oft ländlicher Not und landeten dabei im städtischen Elend.⁸ So ist es nicht weiter erstaunlich, dass sich in Städten wie Zürich neben der „bürgerlichen Armenpflege“ ein weit verästeltes und schlecht überschaubares System einer „freiwilligen Armenpflege“ herausbildete. Im Jahre 1912 wurden 1'836 Institutionen gezählt, die neben den staatlichen Behörden zur Unterstützung Armer beitrugen.⁹ Finanziert wurden diese Organisationen aus Mitgliederbeiträgen, Legaten, Geschenken und Sammlungen; einige erhielten sogar staatliche Subventionen oder Beiträge aus Kirchensteuern.¹⁰ Neben der Vergabe eigener Mittel, die jedoch meist nur für eine Krisenintervention ausreichten, kontaktierten die „freiwilligen Einwohnerarmenpflegen“ nicht selten zusätzlich die Heimatgemeinde, um diese zur Zahlung einer angemessenen Unterstützung zu bewegen.¹¹ Dennoch konnten die Defizite des Heimatprinzips nicht auf befriedigende Weise gelöst werden. Der Systemwechsel vom Heimat- zum Wohnortsprinzip innerhalb der kantonalen Gesetzgebungen und die Schaffung einer gesamtschweizerischen Ordnung des Armenrechts wurden deshalb in Fachkreisen mehr und mehr thematisiert.¹² Besonders drei Personen sahen sich motiviert, die Vereinheitlichung des schweizerischen Armenwesens voranzutreiben. Bei diesen drei Personen handelte es sich um die Gründer der heutigen Schweizerischen Konferenz für Sozialhilfe (SKOS).

19. Jahrhunderts möglich und häufig, APPENZELLER, S. 164, (FN 2). Das gegenseitige Abschieben, insbesondere von verarmten Heimatlosen, von Kanton zu Kanton ebenso wie dasjenige von einem mitteleuropäischen Staat zum anderen oder gar in Kolonien war bis ins 19. Jahrhundert hinein angesichts möglicher finanzieller Konsequenzen, aber auch wegen gesellschaftlicher Vorbehalte gegenüber dieser Lebensweise, verbreitet. Dieser Umgang mit der Problematik geriet aber auch mehr und mehr in die Kritik. In der Schweiz wurde das Problem in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts dann zuerst durch Konkordate und später durch Gesetze verstärkt angegangen, MEYER, S. 111 ff.

⁸ Zum Ganzen HUONKER, S. 25 f., (FN 1).

⁹ WILD ALBERT, Das organisierte freiwillige Armenwesen in der Schweiz, Zürich 1914, S. 276 f.

¹⁰ WILD, Das organisierte freiwillige Armenwesen in der Schweiz, S. 25, (FN 9).

¹¹ WILD, Das organisierte freiwillige Armenwesen in der Schweiz, S. 6, (FN 9).

¹² APPENZELLER, S. 236, (FN 2); SCHMID CARL ALFRED, Das Bundesarmenwesen, in: Der Armenpfleger 5/1904, S. 35 f.; SCHMID, das gesetzliche Armenwesen in der Schweiz, S. VIII, (FN 5).

3. Die Gründer

Pfarrer Albert Wild und die beiden promovierten Juristen Carl Alfred Schmid und Arnold Bosshardt brachten im Oktober 1903 die erste Ausgabe der Zeitschrift „Der Armenpfleger“ heraus,¹³ und 1905 riefen sie eine „Eidgenössische Armenpflegerkonferenz“ ins Leben.¹⁴ Von den Gründern traten Carl Alfred Schmid und Albert Wild stets in den Vordergrund. Arnold Bosshardt war demgegenüber nur wenige Jahre für die Konferenz und dessen publizistisches Organ aktiv tätig.¹⁵ Carl Alfred Schmid und Albert Wild waren Persönlichkeiten, die sich nicht nur in der von ihnen gegründeten Organisation stark engagierten, sondern sich auch im zürcherischen Sozialwesen auskannten. Carl Alfred Schmid arbeitete bereits während der ersten Jahre des Bestehens der Armenpflegerkonferenz als erster Sekretär für die freiwillige Einwohnerarmenpflege der Stadt Zürich.¹⁶ Er hatte sich im Rahmen dieser Arbeit insbesondere auf bedürftige Personen ausländischer Staatszugehörigkeit spezialisiert. Der Begriff „Überfremdung“, der später vor allem in fremdenfeindlichen und rassistischen Diskursen Popularität genoss,¹⁷ wurde 1900 durch das Erscheinen von Schmid's Broschüre „Unsere Fremden-Frage“ lanciert.¹⁸

¹³ Vorläufer der heutigen Zeitschrift für Sozialhilfe (ZeSo).

¹⁴ WILD ALBERT, Eine deutsch-schweizerische Armenpflegerkonferenz, in: Der Armenpfleger 8/1905, S. 57 f.; Die erste Konferenz wurde am 17. Mai 1905 in Brugg durchgeführt, SASSNICK SPOHN FRAUKE/AREGGER OTHMAR/HOHN MICHAEL/MONNIN DANIEL/SCHMID WALTER, Von der Armenpflege zur Sozialhilfe, Ein Jahrhundert SKOS & ZeSo, ein Lesebuch, Bern 2005, S. 8; Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der I. deutsch-schweizerischen Konferenz von Vertretern von bürgerlichen und privaten Armenpflegern, in: Der Armenpfleger, 9/1905, S. 65 ff. und 10/1905, S. 81 ff.

¹⁵ Er präsierte zwar die „ständige Kommission“ (geschäftsleitendes Organ) der Armenpflegerkonferenz und hat auch massgeblichen Einfluss darauf gehabt, dass die Zeitschrift als Beilage zum „Schweizerischen Zentralblatt für Staats- und Gemeindeverwaltung“ beim Verlag Orell Füssli AG zu günstigen Konditionen erscheinen konnte, dennoch war er bereits vier Jahre nach der ersten Konferenz nicht mehr dabei, Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der V. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: Der Armenpfleger, 10/1910, S. 75; WILD ALBERT, Zum Redaktionswechsel, in: Der Armenpfleger, 9/1947, S. 65.

¹⁶ SCHMID unterzeichnete bei seinen Aufsätzen zu dieser Zeit jeweils mit dem Titel I. Sekretär der freiwilligen und Einwohnerarmenpflege der Stadt Zürich. So z. B. SCHMID CARL ALFRED, Zur Interpretation des Art. 45 Abs. 3 und 5 der schweizerischen Bundesverfassung, in: Der Armenpfleger 6/1906, S. 41.

¹⁷ Der Begriff wurde aber durchaus auch in Botschaften des Bundesrates aus der Zeit unmittelbar nach dem Ersten Weltkrieg verwendet, so z. B. Botschaft des Bundesrates betreffend die Revision des Art. 44 der Bundesverfassung vom 9. November 1920 (Massnahmen gegen die Überfremdung), BBl 1920 V 1 ff. (1, 2, 3, 8, 12 usw.).

¹⁸ GILOMEN HANS-JÖRG/GUËX SÉBASTIEN/STUDER BRIGITTE (Hrsg.), Von der Barmherzigkeit zur Sozialversicherung: Umbrüche und Kontinuität vom Spätmittelalter bis zum 20. Jahrhundert, Zürich 2002, S. 277.

Schmids Interessenausrichtung machte sich auch in der Schweizerischen Armenpflegerkonferenz bemerkbar. Die Thematik der „Ausländerfürsorge“ wurde gerade in den Jahren vor und während des Ersten Weltkrieges bei den jeweiligen Konferenzen und im „Armenpfleger“ häufig durch ihn aufgegriffen. Sehr beliebt war dabei die Idee der Zwangseinbürgerung, die so genannte „Zwangsnaturalisation“ von Personen ausländischer Staatsangehörigkeit, um sie wie Schweizer Bürger in die Pflicht nehmen zu können.¹⁹ Später trat Carl Alfred Schmid der Neuen Helvetischen Gesellschaft bei und gewann in der Zwischenkriegszeit sogar auf Bundesebene Einfluss mittels bevölkerungspolitischer Expertisen.²⁰ Er bemühte sich zudem um eine Akademisierung der Bereiche Armenrecht und Armenpflege. Sein Unterfangen scheiterte jedoch, denn die staatswissenschaftliche Fakultät der Universität Zürich ermöglichte ihm keine Habilitation in den genannten Gebieten und wies ebenso sein Gesuch um eine *venia legendi* in den Fächern Armenpflege, Armenrecht und soziale Wohlfahrtseinrichtungen ab.²¹ Erfolgreicher war er mit seinem Ziel, die Zusammenarbeit zwischen den Kantonen zu verbessern und damit die Nachteile des Heimatprinzips abzuschwächen. Am 9. Januar 1920 setzte der Bundesrat das erste interkantonale Konkordat betreffend die wohnörtliche Armenunterstützung in Kraft.²² Dass dieser wichtige Schritt hin zum Wohnortsprinzip möglich wurde, dazu hat er wesentlich beigetragen. Carl Alfred Schmid demissionierte 1922, also fast 19 Jahre nach dem Erscheinen der ersten Ausgabe des Armenpflegers.²³

Für die Armenpflegerkonferenz am längsten tätig geblieben ist Pfarrer Albert Wild. Seine Aktivitäten für die Organisation gab er erst im Alter von 77 Jahren auf.²⁴ Bereits seine Lehrzeit absolvierte er in einer Armenpflegeinstitution in der Stadt Zürich. Später wurde er Pfarrer in der zürcheroberrländischen Gemeinde Mönchaltorf und war dort auch für die Armenfürsorge tätig.²⁵ Nicht nur im Rahmen seiner Arbeit als Redaktor der Zeitschrift „Der Armenpfleger“ und als Aktuar der Armenpflegerkonferenz fiel er durch eine rege Publikationstätigkeit auf. Neben gemeinsamen Arbeiten zusammen mit

¹⁹ Als Beispiel unter vielen die festgehaltene Polemik von SCHMID CARL ALFRED, in: Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der V. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: Der Armenpfleger 10/1910, S. 76 ff.

²⁰ GILOMEN/GUEX/STUDER, S. 277, (FN 18).

²¹ GILOMEN/GUEX/STUDER, S. 273, (FN 18).

²² BBl 1920 I 40.

²³ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der XV. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: Der Armenpfleger 11/1922, S. 121 f.

²⁴ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der XL. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: Der Armenpfleger 06/1947, S. 41 f.

²⁵ Zum Lebenslauf, Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der XL. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: Der Armenpfleger 06/1947, S. 42 f.

Carl Alfred Schmid²⁶ verfasste er einige umfangreiche Werke, von denen die erste Ausgabe des Handbuchs der Sozialen Arbeit in der Schweiz wohl eines der wichtigsten sein dürfte.²⁷ Sein Engagement in der Schweizerischen Gemeinnützigen Gesellschaft, in der er als Zentralsekretär tätig war, und in einzelnen Kommissionen, u.a. in der Stiftungskommission der Pro Juventute,²⁸ nutzte er ebenfalls für weitere Veröffentlichungen.²⁹ Seine Arbeiten weisen ihn als wichtigen Promotor der Sozialen Arbeit in der Schweiz zur damaligen Zeit aus.

4. Das Konkordat über die wohnörtliche Unterstützung

Die Schweizerische Armenpflegerkonferenz, deren Geschäftsleitung durch die sogenannte ständige Kommission wahrgenommen wurde, berief 1908 eine erste Versammlung ein, zu der alle Vorsteher der kantonalen Armendepartemente eingeladen wurden.³⁰ Die Frage nach einem interkantonalen Konkordat über die wohnörtliche Unterstützung wurde dabei umgehend aufgeworfen. Die ständige Kommission verfasste daraufhin einen Bericht zur Problematik und einen Konkordatsentwurf zuhanden der Konferenz.³¹ Einige Zeit später wurde ein bereinigter Konkordatstext an das Eidgenössische Departement des Innern überwiesen, damit dieses eine interkantonale Regierungskonferenz zur Vernehmlassung der Konkordatsfrage durchführen wür-

²⁶ z. B. WILD ALBERT/SCHMID CARL ALFRED, Vademecum für Armenpfleger, Zürich 1902.

²⁷ Weitere Werke sind WILD ALBERT, Zivil- und Armenrechtliche Jugendfürsorge, Ein Handbuch für Vormundschafts-, Armen- und Staatsbehörden, Anstaltsvorsteher, Pflegeeltern, Jugendfürsorger und Jugendfürsorgerinnen, Zürich 1918; WILD ALBERT, Bericht über die gewerbliche Kinderarbeit in der Schweiz, Basel 1908; WILD ALBERT, Ein Gang durch die Wohlfahrtspflege der Schweiz, Zürich 1934.

²⁸ HUONKER THOMAS, Fahrendes Volk – verfolgt und verfeimt, Zürich 1990, S. 71; WILD ALBERT, Geschichte der Schweizerischen Gemeinnützigen Gesellschaft, Nachtrag 1911 bis 1930, Zürich 1931, S. 68 und S. 102.

²⁹ WILD ALBERT, Soziale Fürsorge in der Schweiz, Zürich 1919; WILD ALBERT, Die Mitwirkung der Frauen in der Fürsorge der Schweiz, Zürich 1923; WILD ALBERT, Soziale Arbeit der Schweizerfrau, Zürich 1928; WILD ALBERT, Geschichte der Schweizerischen Gemeinnützigen Gesellschaft, (FN 28).

³⁰ Schweizerische Armendirektorenkonferenz, Protokoll der I. Schweizerischen Armendirektoren-Konferenz, in: Der Armenpfleger 9/1908, S. 93 ff. und 10/1908, S. 109 ff.

³¹ Schweizerische Armendirektorenkonferenz, Protokoll der II. Schweizerischen Armendirektoren-Konferenz, in: Der Armenpfleger 7/1909, S. 73 ff.; Schweizerische Armendirektorenkonferenz, Protokoll der IV. Schweizerischen Armendirektoren-Konferenz, in: Der Armenpfleger 9/1911, S. 72 ff. und 10/1911, S. 77 ff.

de.³² Dieser erste Versuch war jedoch nicht erfolgreich. Der Bundesrat lud wohl die Kantonsregierungen ein, zu einem möglichen Beitritt Stellung zu nehmen, verhandlungsbereit zeigten sich aber lediglich 12 Kantone, während 13 Kantone sich vor allem wegen finanzieller Bedenken klar gegen ein Konkordat aussprachen. Damit war die Frage für den Bundesrat nicht mehr von Bedeutung.³³

Mit Ausbruch des Ersten Weltkrieges im Sommer 1914 änderte sich die Situation jedoch grundlegend. Die Fälle von Bedürftigkeit nahmen rasch zu und die Nachteile des Heimatprinzips wurden offensichtlich. Zwar war der Bundesrat nicht gewillt, im Rahmen seiner Notverordnungskompetenz die Wohn- und Aufenthaltsgemeinden zu einer Kriegsnotunterstützung zu verpflichten, er zeigte sich aber interessiert daran, eine freiwillige Vereinbarung zwischen den Kantonen zu fördern. Entsprechend arbeitete die ständige Kommission der Armenpflegerkonferenz erneut einen Entwurf für ein Konkordat mit Geltung für die Dauer des Krieges aus.³⁴ Nachdem neun Kantone der „Vereinbarung betreffend die wohnörtliche allgemeine Notunterstützung während der Dauer des europäischen Krieges“ beigetreten waren, wurde diese auf den 1. März 1915 in Kraft gesetzt.³⁵ Die Regelung zeigte sich als derart erfolgreich, dass man eine Überführung in eine auch über den Krieg hinaus geltende reguläre Vereinbarung ernsthaft in Betracht zog. Diese sollte die Zeit bis zur bundesrechtlichen Regelung der Armenpflege überbrücken.³⁶ Die Kriegsnotvereinbarung konnte dann im Frühjahr 1920 tatsächlich von einem regulären Konkordat abgelöst werden.³⁷ Damit war ein erster Schritt hin zum Wohnortsprinzip getan.

³² Schweizerische Armendirektorenkonferenz, Protokoll der VII. Schweizerischen Armendirektoren-Konferenz, in: *Der Armenpfleger* 5/1913, S. 67.

³³ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der VIII. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: *Der Armenpfleger* 3/1913, S. 20 f.

³⁴ Schweizerische Armendirektorenkonferenz, Protokoll der VI. Schweizerischen Armendirektoren-Konferenz, in: *Der Armenpfleger* 4/1915, S. 25 ff.

³⁵ APPENZELLER, S. 238, (FN 2).

³⁶ *Der Armenpfleger*, 7/1916, S. 49 ff.

³⁷ Konferenz der Armendirektoren derjenigen Stände, welche den Beitritt zu dem Konkordat betreffend wohnörtliche Unterstützung erklärt haben, Protokoll der Konferenz vom 11. Februar 1920, in: *Der Armenpfleger*, 7/1920, S. 58.

5. Eugenik

Der Begriff „eugenics“³⁸ wurde 1865 durch Francis Galton geprägt.³⁹ Ziel der Eugenik war die Verbesserung der menschlichen Rasse, entweder durch Förderung des gewünschten Nachwuchses (sog. positive Eugenik) oder durch Verhinderung unerwünschten Nachwuchses (sog. negative Eugenik).⁴⁰ Die Verfechter der Eugenik bezogen sich dabei auf sozialdarwinistische Ideen, erachteten den „natürlichen“ Evolutionsprozess aber als zu langsam.⁴¹ Anfangs des 20. Jahrhunderts haben die Ideen der Eugenik viele sozialpolitische Ansätze beeinflusst, wobei sich die Schweiz mit Medizinern wie August Forel, Eugen Bleuler und Ernst Rüdin in zweifelhafter Weise besonders hervor tat.⁴² Ein breites Interesse an der Thematik fand sich neben Medizinern auch bei Personen, die sich in der Armenpflege und Institutionen der sozialen Sicherheit betätigten. Die Auffassung, dass Armut erbliche Anlagen haben könnte, musste hier auf Interesse stossen. Insbesondere wenn dabei der Schluss gezogen wird, das Betreiben von Erbhygiene könne ein Mittel für die Beseitigung von Armutsursachen sein.⁴³ Entsprechend dieser Entwicklung griff auch die Armenpflegerkonferenz die Debatte in ihren Veranstaltungen auf. So widmete sie ihre 32. Konferenz im Jahre 1939 der Thematik „die Verhütung erbkranken Nachwuchses“.⁴⁴ Der referierende Mediziner⁴⁵ postu-

³⁸ Der Begriff stammt aus dem Altgriechischen und leitet sich ab aus eu = gut und genos = Geschlecht.

³⁹ KÜCHENHOFF BERNHARD, Der Psychiater August Forel und seine Stellung zur Eugenik, in: Leist Anton (Hrsg.), August Forel – Eugenik und Erinnerungskultur, Zürich 2006, S. 19 ff., S. 28.

⁴⁰ a. a. O.

⁴¹ CARIGIET ERWIN/MÄDER UELI/BONVIN JEAN-MICHEL (Hrsg.), Wörterbuch der Sozialpolitik, Zürich 2003, S. 89. Die Anhänger des Sozialdarwinismus deuten Charles Darwins Evolutionstheorie um und übertragen – im Unterschied zu ihm – seine Konzeption auf die menschliche Gesellschaft, wobei gesellschaftliche und kulturelle Prozesse umgedeutet werden. Die biologische Ungleichheit als Variationen innerhalb einer Art wird dabei tendenziös übersetzt in den ungleichen Wert des Lebens, KÜCHENHOFF, S. 27, (FN 39).

⁴² CARIGIET/MÄDER/BONVIN, S. 89, (FN 41).

⁴³ Aufgabe der Gesellschaft solle nach Auffassung von Rassenhygienikern wie August Forel sein, glückliche, brauchbare, gesunde und sehr arbeitsame Menschen zu erzeugen, WOTRENG WILLI, Hirnriss, Wie die Irrenärzte August Forel und Eugen Bleuler das Menschengeschlecht retten wollten, Zürich 1999, S. 148. Solche Menschen müssten nach dieser Logik auch nicht von der Sozialhilfe unterstützt werden.

⁴⁴ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, ständige Kommission, Einladung zur XXXII. Schweizerischen Armenpflegerkonferenz, in: Der Armenpfleger, 5/1939, S. 33.

⁴⁵ Es handelte sich dabei um Dr. med. Friedrich Braun, Direktor und Chefarzt der Schweizerischen Anstalt für Epileptische, Zürich.

lierte dabei ganz selbstverständlich, dass von Ehen zwischen Juden und Ariern abzuraten sei⁴⁶ und das Fehlen der natürlichen Auslese mittels Eheverboten⁴⁷ und Sterilisation⁴⁸ ersetzt werden soll. Trotz der Tatsache, dass die Förderung eines „gesunden Volkskörpers“ auch innerhalb der Schweiz auf Zustimmung stiess, regte sich dann doch vor allem gegen die Sterilisation Widerstand.⁴⁹ Auch an der genannten Konferenz wurden Gegenstimmen laut, die kritisierten, dass nur Referenten zur Sprache gekommen waren, welche Eugenik und Sterilisation im Grundsatz befürworteten.⁵⁰ Der Einwand wurde gewürdigt und im Armenpfleger erschien daraufhin ein Artikel, in dem die Ansichten der gegnerischen Seite vertreten wurden.⁵¹ In der Jahresversammlung 1941 griff die Leitung der Konferenz die Idee eines „gesunden Volkes“ noch einmal im Zusammenhang mit dem Familienschutz auf. In der Meinungsäusserung des geladenen Referenten – welcher die Mehrzahl der Teilnehmenden zustimmten – das bürgerliche Familienideal müsse unbedingt gefördert und hochgehalten werden, zeigte sich eine Vermischung mit den Ideen der Eugenik. Es herrschte nicht nur Einigung darüber, dass Frauen von der Erwerbsarbeit ferngehalten, die weibliche Jugend hauswirtschaftlich erüchtigt und die männliche Jugend zu Familienoberhäuptern geformt werden sollten, sondern auch darüber, dass es die Eheschliessung von Geistesschwachen oder Personen mit Erbkrankheiten zu verhindern galt. Die Sterilisation als ultima ratio blieb dabei als „Lösung“ im Spiel.⁵²

Es kann der Vorgängerorganisation der SKOS wohl nicht einfach vorgeworfen werden, sie hätte die Idee der Eugenik oder gar deren demagogischen Auswüchse gezielt fördern wollen. Ihr Hauptinteresse lag eher darin, eine in den Reihen ihrer Mitglieder aktuelle Diskussion aufzunehmen. Aus heutiger Sicht befremdlich wirkt dennoch, dass das Gespenst um die Verhinderung „erbkranken Nachwuchses“ auch nach Kriegsende nicht verschwand.⁵³ Gera-

⁴⁶ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der XXXII. Schweizerischen Armenpflegerkonferenz, in: Der Armenpfleger, 7/1939, S. 50 ff.

⁴⁷ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der XXXII. Schweizerischen Armenpflegerkonferenz, in: Der Armenpfleger, 7/1939, S. 52 f.

⁴⁸ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der XXXII. Schweizerischen Armenpflegerkonferenz, in: Der Armenpfleger, 7/1939, S. 53 ff.

⁴⁹ Widerstand leisteten insbesondere auch Wissenschaftler, WOTTRENG, S. 232, (FN 43), vor allem aber liberale und katholische Kreise, CARIGIET/MÄDER/BONVIN, S. 90, (FN 41).

⁵⁰ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der XXXII. Schweizerischen Armenpflegerkonferenz, in: Der Armenpfleger, 8/1939, S. 64 f.

⁵¹ REINERT P., Gegen die Sterilisation, in: Der Armenpfleger 9/1939, S. 67 ff.

⁵² Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der XXVI. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: Der Armenpfleger, 12/1941, S. 89 ff.

⁵³ Eugenik und Rassenhygiene hatten nach 1945 als eigständige Wissenschaftsrichtung keine Lobby mehr, dennoch erwachte in den sechziger Jahren ein neues Interesse an

de im Arbeitsprogramm der Schweizerischen Armenpflegerkonferenz, welches an der Versammlung vom 10. Mai 1949 genehmigt wurde, hielt es sich hartnäckig⁵⁴ und tauchte auch in einem Themenkatalog für Konferenzen und Fortbildungskurse von 1950 nochmals an prominenter Stelle auf.⁵⁵ Vor diesem Hintergrund leider passend der Beitrag im Armenpfleger vom neuen Redaktor der Zeitschrift und Nachfolger von Albert Wild,⁵⁶ Dr. Alfred Zihlmann, Sekretär der Allgemeinen Armenpflege Basel, in demselben Jahr:

*“Mit Genugtuung nimmt der Armenpfleger Kenntnis von der Tätigkeit des unter Aufsicht der Stiftung Pro Juventute stehenden Hilfswerks für Kinder der Landstrasse. Eine reichlich fliessende Quelle der Armut und Asozialität wird hier gefasst, indem der Verwahrlosung anheimfallende und schwer gefährdete Kinder den Eltern weggenommen und in ein günstigeres Milieu versetzt werden.”*⁵⁷

6. Die Jahre nach dem Zweiten Weltkrieg

In den Nachkriegsjahren war mit der Weiterentwicklung der Sozialversicherungen der Glaube in der Bevölkerung gewachsen, die Armenfürsorge sei überholt und die Fürsorgeorgane könnten deswegen bei der Lösung von sozi-

Rassenfragen, wobei es zur Bildung von wissenschaftlichen Gesellschaften und Zeitschriften kam, KÜHL STEFAN, Die soziale Konstruktion von Wissenschaftlichkeit und Unwissenschaftlichkeit in der internationalen eugenischen Bewegung, in: Kaupen-Haas/Saller Christian (Hrsg.), Wissenschaftlicher Rassismus, Analysen einer Kontinuität in der Human- und Naturwissenschaften, Frankfurt/New York, 1999, S. 111 ff., S. 118.

⁵⁴ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Arbeitsprogramm 1949, in: Der Armenpfleger 11/1949, S. 85 ff.

⁵⁵ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der 43. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: Der Armenpfleger, 9/1950, S. 69.

⁵⁶ SASSNICK SPOHN/AREGGER/HOHN/MONNIN/SCHMID, S. 20, (FN 14).

⁵⁷ ZIHLMANN ALFRED, Die Kinder des fahrenden Volkes, in: Der Armenpfleger 2/1950, S. 15. Anzumerken bleibt, dass der Kampf gegen „das Übel der Vagantität“ eine seit langem beliebte und eifrig bearbeitete Thematik unter den Fürsorgern der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts war. Als Beispiele beachte JÖRGER JOSEF, Die Vagantenfrage, in: Der Armenpfleger 2/1925, S. 17 ff., 3/1925, S. 25 ff., 4/1925, S. 33 ff.; SIEGFRIED ALFRED, Vagantität und Jugendfürsorge, in: Der Armenpfleger 2/1929, S. 17 ff. ALFRED SIEGFRIED war Leiter des Hilfswerks für die Kinder der Landstrasse. JOSEF JÖRGER war Psychiater und Verfasser der einschlägigen, gegen jenische Familien gerichteten Abhandlung „Die Familie Zero“. Die Wahl des Codenamens Zero, unter welchem eine Anzahl jenischer Familien zusammengefasst wurde, zeigt klar die Bestrebung JOSEF JÖRGERS, diese Gesellschaftsgruppe nullifizieren zu wollen, JÖRGER JOSEF, Die Familie Zero, in: Archiv für Rassen- und Gesellschafts-Biologie, einschliesslich Rassen- und Gesellschafts-Hygiene. Bd. 2 (1905), S. 494 ff.

alen Fragen übergangen werden.⁵⁸ Diese Entwicklung hing mit dem Umstand zusammen, dass die Anzahl der Fürsorgefälle trotz der Kriegswirren seit Mitte der 1930er Jahre eine sinkende Tendenz aufwies. Die soziale Sicherheit in der Schweiz hatte bei Ausbruch des 2. Weltkrieges eine wesentlich stärkere Struktur als am Vorabend des 1. Weltkrieges. Zum einen waren die Löhne reell und damit der Lebensstandard gestiegen, was sich in Zeiten starker Inflation wie eine stille Reserve auswirkte. Zum anderen hatte der Ausbau der Sozialversicherungsinstitutionen Fortschritte gemacht und damit die Armenfürsorge mehr und mehr entlastet.⁵⁹ Weiter war der Bund in der Lage gewesen, bspw. mit der damaligen Lohn- bzw. Verdienstersatzordnung, die Verarmung in den Kriegsjahren spürbar abzuschwächen. Mit Einführung der AHV nahm die Anzahl Fürsorgefälle noch einmal ab und die gute Wirtschaftslage in der nur wenig kriegsversehrten Schweiz während der späten 1940er Jahre wirkte zusätzlich stabilisierend.⁶⁰ Mit dem Rückgang der Fallzahlen ging die Tatsache einher, dass diejenigen Personen, die sich nun noch an die Fürsorge wandten, vermehrt solche mit komplexen Problemlagen waren. Auf diese Entwicklung musste angemessen reagiert werden. Es fällt denn auf, dass die Schweizerische Armenpflegerkonferenz in den Nachkriegsjahren ihre Arbeit stärker strukturierte und sich auch als Dienstleisterin für ihre Mitglieder zu positionieren begann. Sie gab sich 1949 erstmals ein Arbeitsprogramm für die nächsten Jahre,⁶¹ und die Bemühungen auf dem Gebiet der Ausbildung wurden verstärkt, indem die Weiterbildungskurse nun regelmässig alle zwei Jahre zu aktuellen Themen durchgeführt wurden.⁶² Darüber hinaus erschienen Publikationen und Handbücher, und in der Zeitschrift „Der Armenpfleger“ wurden relevante Entscheide aus den Kantonen veröffentlicht.⁶³ Die Strategie schien die richtige zu sein, denn gegen Ende der 1950er Jahre waren die Besucherzahlen bei den Jahresversammlungen auf 600 bis 700 Teilnehmende angestiegen,⁶⁴ beinahe alle Kantone waren in der ständi-

⁵⁸ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der 41. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: Der Armenpfleger, 12/1948, S. 90; Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der 42. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: Der Armenpfleger, 9/1949, S. 65 f.

⁵⁹ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der XXXV. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: Der Armenpfleger, 6/1942, S. 43 ff., 7/1942, S. 49 ff., 8/1942, S. 57 ff.

⁶⁰ KIENER MAX, Armenwesen und Armenfürsorge, in: Der Armenpfleger 1/1961, S. 1 ff.

⁶¹ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Arbeitsprogramm der Schweiz. Armenpflegerkonferenz, in: Der Armenpfleger 11/1949, S. 85 ff.

⁶² ZIHLMANN ALFRED; Einführungs- und Fortbildungskurse der Schweizerischen Armenpflegerkonferenz, in: Der Armenpfleger 9/1956, S. 77 ff.

⁶³ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der XL. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: Der Armenpfleger, 6/1947, S. 42.

⁶⁴ An der Armenpflegerkonferenz im Jahre 1956 waren noch rund 600 Behördenvertreter anwesend, Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der 49. Schweizeri-

gen Kommission vertreten, und beim Verleger Orell Füssli sollte über eine Modernisierung des „Armenpflegers“ verhandelt werden.⁶⁵ Bei der Teilnahme an der Hyspa (Ausstellung über Hygiene und Sport in Bern) im Jahre 1961 gab man sich selbstbewusst und kommunizierte die künftige Aufgabe der Fürsorge: Dort wirken, wo die Sozialversicherungen versagen. Dies mit der Methode der Einzelfürsorge.⁶⁶

7. Von der Armenpflege zur Fürsorge

Im Zeitraum der 1960er und 1970er Jahre lassen sich bei der Schweizerischen Armenpflegerkonferenz noch deutlichere Modernisierungstendenzen ausmachen. Was sich schon nach dem Zweiten Weltkrieg abzuzeichnen begann, wurde mit Einführung der Invalidenversicherung⁶⁷ und wenige Jahre später mit derjenigen der Ergänzungsleistungen⁶⁸ sowie durch die positiven Einwirkungen der Hochkonjunktur offensichtlich: Die Bedeutung der damaligen Sozialhilfe hatte abgenommen, ihre Existenzberechtigung wurde vereinzelt sogar infrage gestellt.⁶⁹ Die Exponenten der Armenpflegerkonferenz vertraten jedoch weiterhin die Meinung, dass die Sozialversicherungen nie alle Bedürfnisse zu decken vermögen und es demnach immer Hilfesuchende gäbe, die eine individuelle Fürsorge benötigen würden. Die Fürsorge sei nicht obsolet geworden, lediglich die Aufgaben hätten sich verändert.⁷⁰ Anpassungsbedarf

schen Armenpfleger-Konferenz, in: *Der Armenpfleger*, 5/1957, S. 35. An der Armenpflegerkonferenz im Jahre 1960 stellten sich über 700 Behördenvertreter ein, Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der 53. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: *Der Armenpfleger*, 10/1960, S. 73.

⁶⁵ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der 51. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: *Der Armenpfleger*, 5/1959, S. 36.

⁶⁶ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der 53. Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz, in: *Der Armenpfleger*, 10/1960, S. 76.

⁶⁷ Bundesgesetz über die Invalidenversicherung vom 19. Juni 1959, SR. 831.20, in Kraft getreten am 15. Oktober 1959 bzw. 1. Januar 1960, AS 1959 827, durch Bundesratsbeschluss vom 28. September 1959, AS 1959 853.

⁶⁸ Bundesgesetz über die Ergänzungsleistungen zur Alters-, Hinterlassenen- und Invalidenversicherung vom 19. März 1965, SR 831.30. Dieses trat auf den 1. Januar 1966 in Kraft, BINSWANGER PETER, *Geschichte der AHV, Schweizerische Alters- und Hinterlassenenversicherung*, Zürich 1986, S. 204.

⁶⁹ ZIEGLER AUGUST, *Aufgabe und Haltung des Sozialfürsorgers gegenüber dem Hilfsbedürftigen*, in: *Der Armenpfleger*, 10/1964, S. 147.

⁷⁰ HESS-HÄBERLI MAX, *Die Entwicklungstendenzen der sozialen Arbeit*, in: ZÖF 11/1967, S. 164 f.; KROPFLIN ALFRED, *Die heutigen Anforderungen an die öffentliche Fürsorge*, in: ZÖF 12/1967, S. 179 f.; DERSELBE, *Die heutigen und zukünftigen Aufgaben der öffentlichen Fürsorge*, in: ZÖF 2/1968, S. 19 f.; STEBLER OTTO, *Fürsorgerische Probleme und die Bürgergemeinden*, in: ZÖF 10/1968, S. 150 ff.

gab es aber auch in anderer Hinsicht: Es sollte vor allem etwas gegen das schlechte Image getan werden, das der Fürsorge anhaftete. Entsprechend wurde in der Jahresversammlung von 1965 angekündigt, dass ein neuer Name für die Armenpflegerkonferenz gesucht werden solle. Das Wort „arm“ sollte aus der Institutionsbezeichnung wegen der negativen Besetzung verschwinden.⁷¹ An der nächsten Konferenz war der neue Name bereits bekannt und man nannte sich künftig „Schweizerische Konferenz für öffentliche Fürsorge“, kurz SKÖF. Auch „Der Armenpfleger“ erhielt eine neue Bezeichnung und erschien bald darauf unter dem Titel „Zeitschrift für öffentliche Fürsorge“.⁷²

1973 zeichnete sich ab, dass ein lang ersehntes Ziel der SKÖF endlich Wirklichkeit werden könnte. Auf Bundesebene zeigten sich erste Bestrebungen, die Art. 45 und 48 der Bundesverfassung zu revidieren und den Inhalt des Konkordates über die wohnörtliche Unterstützung in ein Bundesgesetz zu übertragen.⁷³ Damit rückte die feste Verankerung des Wohnsitzprinzips in greifbare Nähe. Am 7. Dezember 1975 nahmen dann Volk und Stände die revidierten Artikeln 45 und 48 der Bundesverfassung auch an.⁷⁴ So galten zukünftig die volle Niederlassungsfreiheit, der Wechsel zum Wohnortsprinzip und das Bestehen einer Kompetenz zum Erlass eines Zuständigkeitsgesetzes. Das Gesetz trat am 1. Januar 1979 in Kraft.⁷⁵

8. Neue Armut

Die SKÖF begann das neue Jahrzehnt mit ihrem 75-Jahr-Jubiläum. Die Feier wurde für die Interessierten mit einem Fortbildungskurs verbunden.⁷⁶ Ihre Positionierung als Fachverband hatte die SKÖF inzwischen weitgehend umgesetzt. Der Erfolg war jedoch damit verbunden, dass die Erwartungen der Mitglieder an die angebotenen Dienstleitungen mehr und mehr stiegen. Der Vorstand musste deshalb die Konferenzstruktur ernsthaft überdenken, um die gewachsene Arbeitsfülle bewältigen zu können.⁷⁷ So wurde die im Milizsystem arbeitende Vereinsspitze mit einem professionell und hauptamtlich ge-

⁷¹ Schweizerische Armenpflegerkonferenz, Protokoll der 58. Schweizerischen Armenpflegerkonferenz, in: Der Armenpfleger 8/1965, S. 123.

⁷² Der Armenpfleger, 12/1966, S. 181.

⁷³ SKÖF, Tätigkeitsbericht des Präsidenten zuhanden der Jahreskonferenz 1973, in: ZÖF 4/1973, S. 54.

⁷⁴ Bericht des Bundesrates an die Bundesversammlung über die Ergebnisse der Volksabstimmung vom 7. Dezember 1975, BBl 1976 I 374 ff. (374).

⁷⁵ AS 1978 22.

⁷⁶ SKÖF, Tätigkeitsbericht 1980/1981, in: ZÖF 4/1981, S. 51.

⁷⁷ a. a. O., S. 55.

führten Sekretariat ergänzt. Peter Tschümperlin konnte 1987 seine Arbeit als erster vollzeitlicher Geschäftsführer und Sekretariatsleiter aufnehmen.⁷⁸ Eine Professionalisierung des Verbandes dürfte sich aber auch mit Blick auf die Öffentlichkeitsarbeit aufgedrängt haben. Gerade in der ersten Hälfte der 1980er Jahre gelangte – insbesondere unter dem Eindruck der Rezession – die Thematik „Armut und Sozialstaat“ wieder vermehrt in den Fokus des öffentlichen Interesses. Es traten Zweifel daran auf, ob der Sozialstaat im damals bestehenden Umfang überhaupt finanzierbar sei.⁷⁹

Eine über die Fachwelt hinausgehende Aufmerksamkeit erregte die SKÖF mit der Jahresversammlung 1986. Der Vortrag des geladenen Referenten Dr. Antonin Wagner, damaliger Direktor der Schule für soziale Arbeit, Zürich, über „Soziale Minderheiten in der Schweiz – Ursachen, Folgen, Lösungsansätze“ lancierte die Diskussion um neue Formen der Armut⁸⁰ und stiess damit auf mediales und auch politisches Interesse.⁸¹ Das Schlagwort „Neue Armut“, welches eigentlich aus Deutschland stammt und dort für den materiellen sowie sozialen Abstieg ganzer Bevölkerungsgruppen aufgrund zäher Langzeitarbeitslosigkeit steht,⁸² machte nun auch in der Schweiz, jedoch mit erweitertem Sinn, die Runde.⁸³ Zur gleichen Zeit hatten verschiede-

⁷⁸ ZÖF, 9/1986, S. 130 ff.

⁷⁹ Zur damaligen Diskussion beachte Organisation for Economic Cooperation and Development (OECD), *Social Expenditure 1960-1990, Problems of growth and control*, Paris 1985, S. 62 f.; zur Einschätzung hinsichtlich der Sozialstaatlichkeit und deren Zukunft in der Schweiz beachte TSCHUDI HANS PETER, *Die Sozialverfassung der Schweiz (Sozialstaat)*, Bern/Zürich 1986, S. 89 ff.

⁸⁰ WAGNER ANTONIN, *Menschen am Rande der Gesellschaft*, in: ZÖF, 6/1986, S. 83 ff.

⁸¹ Die Thematik wurde nicht nur von den Medien aufgegriffen, sondern auch von der nationalrätlichen Kommission für soziale Sicherheit, ZÖF Nr. 3/1987, S. 39.

⁸² Vgl. SCHÄFERS BERNHARD, *Zum öffentlichen Stellenwert von Armut im sozialen Wandel der Bundesrepublik Deutschland*, in: Leibfried Stephan/Voges Wolfgang (Hrsg.), *Armut im modernen Wohlfahrtsstaat*, Opladen 1992, S. 104 f., S. 116 f.; HAUSER RICHARD/NEUMANN UDO, *Armut in der Bundesrepublik Deutschland, die sozialwissenschaftliche Thematisierung nach dem Zweiten Weltkrieg*, in: Leibfried Stephan/Voges Wolfgang (Hrsg.), *Armut im modernen Wohlfahrtsstaat*, Opladen 1992, S. 237 f., S. 241 f.

⁸³ In der zweiten Hälfte der 1980er Jahre erfolgte entsprechend auch eine Anzahl politischer Vorstösse: Postulat 86.979 der Kommission für soziale Sicherheit des Nationalrates, *Neue Armut*, Amtl. Bull. der Bundesversammlung 1987, S. 519; Postulat 87.480 von PINI MASSIMO, *Armut in der Schweiz, Hilfs- und Präventionsplan*, Amtl. Bull. der Bundesversammlung 1987, S. 1458 f.; Postulat 88.446 der Sozialdemokratischen Fraktion, *Armut in der Schweiz, kein Nachweis im Amtl. Bull.*; Postulat 90.926 der Freisinnig-demokratischen Fraktion, *Armut in der Schweiz, Nationaler Aktionsplan, Konferenz zu Präventions- und Unterstützungsmassnahmen*, Amtl. Bull. der Bundesversammlung 1991, S. 1344 f.; Postulat 92.3148 von BERNARD COMBY, *Massnahmen gegen die „Neue Armut“*, Amtl. Bull. der Bundesversammlung 1992, S. 1212 f.

denste Kantone angefangen, Armutsstudien durchzuführen, und auch universitäre Einrichtungen sowie Hilfswerke begannen mit Forschungsprojekten und Fallstudien.⁸⁴ Daneben, dass die SKÖF sich anerbote, die laufenden Untersuchungen beratend und kommentierend zu begleiten – immerhin wurden ihre Richtlinien darin auch als Armutsgrenze verwendet⁸⁵ – bemühte sie sich um eine Einbindung in das Nationale Forschungsprogramm 29 des Nationalfonds.⁸⁶ Mit zwei Projektvorschlägen hatte sie Erfolg, wobei einer davon die Errichtung einer gesamtschweizerischen Sozialhilfestatistik war,⁸⁷ was in einer Pilotstudie des BSV eine erste Umsetzung gefunden hat.⁸⁸

9. SpARBEMÜHUNGEN

Zu Beginn der 1990er Jahre gingen die Armutsdiskussion sowie die Forschungsbemühungen weiter. Bereits waren erste wichtige Studien erschienen.⁸⁹ Als die wesentlichsten Kritikpunkte an den Institutionen der Sozialhilfe wurden dabei vor allem der mangelhafte Rechtsanspruch auf staatliche Existenzsicherung, die uneinheitliche Sozialhilfepraxis und die Schwachstellen in Organisation und Strukturen benannt.⁹⁰ Die Umstände liessen eine alte Idee an die Oberfläche gelangen, die mit Einführung des Zuständigkeitsgesetzes etwas in Vergessenheit geraten war: Die Schaffung eines Rahmengesetzes auf Bundesebene für den Bereich Sozialhilfe. Der Geschäftsführer der SKÖF, Peter Tschümperlin, brachte diese Forderung vor der Nationalrätlichen Kommission für soziale Sicherheit und Gesundheit vor, ergänzte den Reformvorschlag jedoch noch mit der Forderung, dass neue Personenkategorien wie Alleinerziehende und Langzeitarbeitslose in das System der Ergänzungs-

⁸⁴ Eine Übersicht findet sich in FÜGLISTALER PETER/HOHL MARCELA, Armut und Einkommensschwäche im Kanton St. Gallen, Bern 1992, S. 5.

⁸⁵ BUHMANN BRIGITTE, Wohlstand und Armut in der Schweiz, eine empirische Analyse für 1982, Diss. Basel 1988, S. 174.

⁸⁶ Am 9. Juni 1987 hatte der Bundesrat beschlossen, den Nationalfonds mit dem Nationalen Forschungsprogramm 29 zu beauftragen. Unter dem NFP 29 „Wandel der Lebensformen und Soziale Sicherheit“ entstanden 28 Einzelstudien, Database des Nationalfonds, <www.projectdb.snf.ch/WebForms/Frameset.aspx> (besucht am: 6. März 2011).

⁸⁷ ZÖF 10/1989, S. 154 f.

⁸⁸ SKÖF, Jahresbericht 1989, in: ZÖF, Nr. 4/1990, S. 54; RÜST HANS PETER, Projekt Sozialhilfestatistik, Schlussbericht/Nationales Forschungsprogramm 29, Bern 1994.

⁸⁹ 1987 ENDERLE GEORGES, Sicherung des Existenzminimums im nationalen und internationalen Kontext, eine wirtschaftsethische Studie, Bern 1987; 1988 BUHMANN, (FN 85); 1988 MÄDER ANNE/NEFF URSULA, Vom Bittgang zum Recht, zur Garantie des sozialen Existenzminimums in der schweizerischen Fürsorge, Bern 1988.

⁹⁰ TSCHÜMPERLIN PETER, Recht, Politik und Praxis, in: ZÖF 11/1989, S. 162 ff.

leistungen aufgenommen werden sollten.⁹¹ Neue Ideen waren denn tatsächlich auch gefragt. Bereits zu Beginn der 1990er Jahre zeigten sich nämlich erste Anzeichen einer rückläufigen Konjunktur. Im Verlaufe der Jahre 1993 und 1994 erreichte die Schweiz erstmals Arbeitslosenraten in bis dahin unbekannter Höhe. In der zähen Rezession während der 1990er Jahre stieg sie auf über 4,5 Prozent. Die Schweiz war damit nicht mehr eine Ausnahme im Vergleich mit anderen Industrieländern und hatte nun auch mit Sockel- und Langzeitarbeitslosigkeit zu kämpfen.⁹² Ein Rahmengesetz ist bis heute nicht erlassen worden und auch die Ausweitung der Ergänzungsleistungen auf neue Personenkategorien lässt noch auf sich warten.⁹³ Stattdessen wurden die Institutionen der Sozialhilfe Mitte der 1990er Jahre Gegenstand von Sparübungen, denn auch die einzelnen Haushalte der Kantone waren durch die Rezession in Schieflage geraten. Für die SKÖF war aber klar, dass es auch unter erschwerten Bedingungen möglich sein müsse, das doppelte Mandat der Existenzsicherung und der sozialen Integration erfolgreich wahrzunehmen.⁹⁴ Neue Handlungsstrategien und Arbeitsinstrumente waren also gefragt. 1994 brachte die SKÖF den „Grundriss des Sozialhilferechts“ von Felix Wolfers heraus⁹⁵ und die Zeitschrift für öffentliche Fürsorge erhielt eine neue Aufmachung, um noch besser als Nachschlagewerk in der Praxis dienen zu können.⁹⁶ Zudem wurden auf breiter Ebene neue Interventionsmodelle in der Sozialhilfearbeit, wie bspw. die Idee des Soziallohnes, lanciert.⁹⁷ Mitte der 1990er Jahre wurde

⁹¹ TSCHÜMPERLIN PETER, Die Sozialhilfe stösst an Grenzen, die Armutsbekämpfung verlangt nach einem stärkeren Engagement des Bundes, in: ZÖF 7/1992, S. 98 ff.

⁹² BLATTNER NIKLAUS, Arbeitslosigkeit: Tatbestände, Erklärungen, Lösungsansätze, in: Buser Walter/Blattner Niklaus/Nordmann Jean-Luc/Lambelet Jean-Christian/Schmid Hans/Couchepin Pascal/Morisoli Sergio/Lichtsteiner Rene A./Meier Margrit/Flückiger Yves/Hug Daniel/D'Epinay Christian Lalive, Arbeitslosigkeit in der Schweiz, Bilanz und Perspektiven, Lenzburg 1995, S. 9 ff., S. 9 f.

⁹³ Der parlamentarischen Initiative 00.436 von JACQUELINE FEHR, Ergänzungsleistungen für Familien, Tessiner Modell, wurde am 21. März 2001 im Nationalrat erstmals Folge geleistet, Amtl. Bull. NR 2001, S. 319. Am 12. Juni 2009 wurde die Behandlungsfrist zwecks Ausarbeitung eines Projektes um weitere zwei Jahre verlängert, Amtl. Bull. NR 2009, S. 1277.

⁹⁴ TSCHÜMPERLIN PETER, Zu dieser Ausgabe..., in: ZÖF 10/1994, S. 145.

⁹⁵ ALFIREV-BIERI CHARLOTTE, Ein juristischer Ratgeber für die Praxis, Wolfers „Grundriss des Sozialhilferechts“ schliesst Lücke, in: ZÖF 4/1994, S. 49. Der Grundriss von WOLFFERS stellt auch heute noch ein Grundlagenwerk im Sozialhilferecht dar.

⁹⁶ ZÖF 1/1994, S. 1.

⁹⁷ Zur Idee von Arbeitsverträgen zwischen Sozialhilfe und Klienten TSCHÜMPERLIN PETER, Sozialhilfe im Spannungsfeld von Arbeit, Arbeitslosigkeit und Existenzsicherung, in: ZÖF 8/1993, S. 118 ff. Zur Lancierung dieser Idee ALFIREV-BIERI CHARLOTTE, Ruth Dreifuss warnt vor sozialer Erosion, in: ZÖF 7/1994, S. 98 f. Zu möglichen Ideen für die damalige Gegenwart und Visionen für die Zukunft der Sozialhilfe FERONI ANDREA MAURO/TSCHÜMPERLIN PETER, Sozialhilfe am Scheideweg, Ideologien der Vergangenheit, Ideen zur Gegenwart, Ideale für die Zukunft, in: ZÖF 10/1994,

dann letztlich auch der Name geändert. Aus der Schweizerischen Konferenz für öffentliche Fürsorge wurde die Schweizerische Konferenz für Sozialhilfe, kurz SKOS.⁹⁸ Danach wurde erneut eine Gesamtrevision der Richtlinien für die Bemessung der materiellen Unterstützung an die Hand genommen.⁹⁹ Nach Jahren völliger politischer Unauffälligkeit waren die Richtlinien nämlich ins Blickfeld der ums Sparen bemühten Exekutivorgane geraten.¹⁰⁰ Es galt also, den bestehenden Konsens nicht zu gefährden und das Hilfsmittel so zu konzipieren, dass es sich trotz finanziellen Drucks in der Praxis weiterhin durchzusetzen vermochte. Das Ergebnis der Revisionsarbeiten konnte im Dezember 1997 der Fachwelt vorgestellt werden.¹⁰¹ Die Anstrengungen hatten sich gelohnt, denn es gab nicht nur eine grosse Nachfrage nach den neuen Richtlinien,¹⁰² sondern sie fanden bis auf wenige Ausnahmen eine gute Akzeptanz und entsprechende Umsetzung in den Kantonen.¹⁰³

10. Leistungssenkung und Missbrauchsdebatte

Zu Beginn des neuen Jahrtausends rückten bei der SKOS vor allem zwei Themen in den Mittelpunkt. Zum einen befasste man sich neben der beruf-

S. 146 ff.; Zu neuen Interventionsmodellen TSCHÜMPERLIN PETER, Hat die klassische Fürsorge ausgedient?, Neue Interventionsmodelle in Diskussion, in: ZÖF 1/1995, S. 1 ff.

⁹⁸ ALFIREV-BIERI CHARLOTTE, Gemeinsam stärker werden zugunsten der Schwachen, in: ZÖF 7/1996, S. 106. Auf Januar 1997 erfolgte auch die Namensänderung der Zeitschrift für öffentliche Fürsorge in Zeitschrift für Sozialhilfe.

⁹⁹ ALFIREV-BIERI CHARLOTTE, Keine Erhöhung der Unterhaltsbeiträge auf 1996, Gesamtrevision der SKÖF-Richtlinien wird vorbereitet, in: ZÖF 1/1996, S. 7.

¹⁰⁰ Zum Willen, den gesamtschweizerischen Konsens bezüglich der Richtlinien trotz finanzieller Engpässe erhalten zu wollen, ALFIREV-BIERI CHARLOTTE, Die Richtlinien der SKÖF 1994, Nur geringe Anpassungen – den Konsens erhalten!, in: ZÖF 1/1994, S. 9. Zum Kostendruck und den möglichen Auswirkungen auf die Richtlinien FERRO NI ANDREA MAURO, Kommentar, Sozialhilfe – Caritas oder Justizia?, in: ZÖF 12/1994, S. 185 und HOHN MICHAEL/TSCHÜMPERLIN PETER, Die SKÖF-Richtlinien – Grundlagen, Bedeutung und Anwendung, in: ZÖF 12/1994, S. 186. Beachtenswert insbesondere der Entscheid des Regierungsrats des Kantons Aargau, ab Januar 1995 die Bemessung der Sozialhilfeleistung nicht mehr mithilfe der SKÖF-Richtlinien vorzunehmen, sondern die Vorschriften über die Berechnung des betriebsrechtlichen Existenzminimums anzuwenden, dazu Vorstand der SKÖF, Folgenschwerer Entscheid der Aargauer Regierung: Fragwürdiges Fürsorgeverständnis, in: ZÖF 12/1994, S. 197 ff.

¹⁰¹ ALFIREV-BIERI CHARLOTTE, Richtlinien und Integrationsprogramme, in: ZeSo 12/1997, S. 180.

¹⁰² ZeSo 2/1998, S. 21.

¹⁰³ ALFIREV-BIERI CHARLOTTE, Die Richtlinien sind gut eingeführt – die Arbeit geht weiter, in: ZeSo 5/1998, S. 69.

lichen vermehrt auch mit der sozialen Integration von Hilfesuchenden¹⁰⁴ – insbesondere von jungen Erwachsenen¹⁰⁵ – und damit verknüpft wurden Verbesserungen in der Zusammenarbeit und Bewältigung von Schnittstellen zwischen Sozialhilfe und Sozialversicherungen diskutiert.¹⁰⁶ Letztere Thematik hatte zu diesem Zeitpunkt vor allem auch unter dem Schlagwort „Interinstitutionelle Zusammenarbeit, IIZ“ Konjunktur.¹⁰⁷ Darüber hinaus rückte die

¹⁰⁴ Insbesondere war das Thema „soziale Integration“ Tagungsthema bei der SKOS, dies sowohl im Rahmen einer Weiterbildungsveranstaltung wie auch im Rahmen der jährlichen Mitgliederversammlung, Schweizerische Konferenz für Sozialhilfe, Dazugehören in einer pluralistischen Gesellschaft, Tagung von Caritas Schweiz und SKOS zur Sozialen Integration, in: ZeSo 1/2001, S. 15; ALFIREV-BIERI CHARLOTTE, SKOS-Tagung zum schwierigen Thema „Zugang zur Sozialhilfe und Bekämpfung sozialer Ausgrenzung, in: ZeSo 7/2001, S. 99. Darüber hinaus befasste man sich auch mit Rechtsfragen, inwieweit bei der Teilnahme an Integrationsprogrammen auf das Arbeitsvertragsrecht abzustellen ist, STADLER PETER, Fürsorgeleistungen sind kein Lohn, Rechtsfragen bei Massnahmen zur sozialen und beruflichen Integration, in: ZeSo 2/2002, S. 26. Es wurden aber auch Integrationsmodelle einzelner Städte vorgestellt, BÜHLMANN MICHELLE, Gegenseitigkeit und finanzielle Anreize, das Chancenmodell der Stadt Zürich, in: ZeSo, 7/2002, S. 108 ff.

¹⁰⁵ BRÜCKNER-MORO LEO, Integration junger Erwachsener – Investition in die Zukunft, in: ZeSo 9/2002, S. 129 ff.; SCHMID WALTER, Einsichten und Aussichten, Schlussfolgerungen und Positionen der SKOS zur Integration von Jugendlichen und jungen Erwachsenen, in: ZeSo 9/2002, S. 141.

¹⁰⁶ Von Seiten der SKOS wurde insbesondere die fehlende Vernetzung mit den Sozialversicherungen gerügt sowie die Tendenz der Versicherungsinstitute, die Sozialhilfe als Auffangbecken zu missbrauchen, ALFIREV-BIERI CHARLOTTE, SKOS bedauert fehlende Vernetzung mit Sozialhilfe und IV, Vernehmlassung zur Revision der Arbeitslosenversicherung, in: ZeSo, 1/2001, S. 8 ff.; ALFIREV-BIERI CHARLOTTE, Lösen Kassen Probleme zu Lasten der Sozialhilfe?, in: ZeSo, 3/2001, S. 33.

¹⁰⁷ Die Kommission für Wirtschaft und Abgaben des Nationalrates hatte bereits im Jahre 2000 festgestellt, dass die Zusammenarbeit zwischen Arbeitslosenversicherung, Invalidenversicherung und Sozialhilfe optimiert werden müsse, um damit insbesondere eine berufliche und soziale Ausgrenzung bestimmter Personengruppen zu vermeiden, Postulat WAK-NR 99.3003, Amtl. Bull. NR 1999, S. 1172. Im Rahmen eines Symposiums durch die Interdepartementale Arbeitsgruppe Komplementärarbeitsmarkt wurde hernach die Einrichtung einer zentralen Anlaufstelle für Hilfesuchende, dies unabhängig davon, ob die Arbeitslosenversicherung, Invalidenversicherung oder die Sozialhilfe zuständig ist, gefordert, Interdepartementale Arbeitsgruppe Komplementärarbeitsmarkt, Kompendium, Symposium alle an die Arbeit, Bern 2001, S. 30. In Fachkreisen erwartete man im Rahmen der angestrebten interinstitutionellen Zusammenarbeit nicht einfach nur die Herstellung eines effizienten Schnittstellenmanagements, sondern die Zusammenarbeit sollte vor allem auf den drei verbindenden Ebenen Vermeidung von Armut, Erhalt der gesellschaftlichen Partizipation und der Prävention funktionieren, um die Perspektive betroffener Menschen zu verbessern, KNÖPFEL CARLO, Interinstitutionelle Zusammenarbeit in der Sozialpolitik, in: Soziale Sicherheit CHSS 4/2002, S. 201 f. Die SKOS griff die Thematik wie gewohnt auch im Rahmen einer

Problematik der „working poor“, vor allem infolge einer Auswertung des Bundesamtes für Statistik,¹⁰⁸ erneut ins Zentrum,¹⁰⁹ und gleichzeitig wurde ein lang gefordertes Projekt endlich durch den Bund an die Hand genommen: die Schweizerische Sozialhilfestatistik.¹¹⁰

Die SKOS bemühte sich in dieser Zeit erneut um die Erarbeitung von Grundlagenmaterialien. Im 2003 wurde die durch die SKOS in Auftrag gegebene Studie „Existenzsicherung im Föderalismus der Schweiz“ veröffentlicht.¹¹¹ Gleichzeitig begann sich damals das politische Umfeld zu verändern, was letztlich zu Leistungsabbau führte. 2003 trat eine wesentliche Änderung in der Unterstützung von Personen aus dem Asylbereich ein. Mit der Einführung des Bundesgesetzes über das Entlastungsprogramm 2003 gelangte u.a. Art. 44a in das Asylgesetz vom 26. Juni 1998. Artikel 44a AsylG bewirkte, dass Personen mit einem rechtskräftigen Nichteintretensentscheid auf ihr Asylgesuch fortan nicht mehr dem Asylgesetz, sondern dem damals noch geltenden Bundesgesetz vom 26. März 1931 über Aufenthalt und Niederlassung der Ausländer (ANAG) unterstellt wurden. Dadurch erfolgte auch ein Ausschluss aus dem regulären Sozialhilfesystem. Den Betroffenen verblieb regelmässig nur ein Anspruch auf Unterstützung im Rahmen von Art. 12 BV.¹¹² Im März 2003 hatte das Bundesgericht zudem erstmals die Einstellung von Sozialhilfe in zwei Urteilen gutgeheissen.¹¹³ Die Urteile, als Berner-Decorateur-Fälle bekannt geworden, wurden in der Zeitschrift der SKOS kritisch kommentiert.¹¹⁴ Diese Verschärfungen dürften mit dem Spardruck in der Sozialhilfe zusammenhängen, der zu dieser Zeit in der SKOS vermehrt

Tagung auf, RICHTER ALEXANDER, Interinstitutionelle Zusammenarbeit: Chancen und Grenzen, Gut besuchte SKOS-Tagung in Freiburg, in: ZeSo 4/2002, S. 49 ff.

¹⁰⁸ ALFIREV-BIERI CHARLOTTE, Eine halbe Million Menschen leben in Working-Poor-Haushalten, in: ZeSo 5/2001, S. 65 ff.

¹⁰⁹ ALFIREV-BIERI CHARLOTTE, Basler Sozialhilfegesetz deutlich angenommen, in: ZeSo, 4/2001, S. 55. Zu dringendem Handeln in der Problematik „working-poor“ forderte Alt-Bundesrätin Ruth Dreifuss auch an der SKOS-Mitgliederversammlung 2001 auf, MARTIN GERLIND, Sozialpolitik im Wechsel von Rezession und Hochkonjunktur, in: ZeSo 6/2001, S. 87.

¹¹⁰ ALFIREV-BIERI CHARLOTTE, Der lange Weg zu verlässlichen Daten zur Sozialhilfe, in: ZeSo: 8/2001, S. 113 ff.

¹¹¹ KNÖPFEL CARLO, Existenzsicherung im Föderalismus der Schweiz, Zusammenfassung der aktuellen SKOS-Untersuchung, in: ZeSo 1/2/2003, S. 2.

¹¹² Botschaft des Bundesrates zum Bundesgesetz über das Entlastungsprogramm 2003 für den Bundeshaushalt (EP 03) vom 2. Juli 2003, BBl 2003 5615 ff. (5757).

¹¹³ Urteile des Bundesgericht vom 4. März 2003, 2P.147/2002 sowie 2P.148/2002.

¹¹⁴ STADLER PETER, Einstellung von Sozialhilfeleistung ist zulässig, in: ZeSo 6/2003, S. 83 f.; AMSTUTZ KATHRIN, Einstellung von Sozialhilfeleistungen bei Ablehnung zumutbarer Arbeit, in: ZeSo 7/8/2003, S. 97 f.

diskutiert und in ihren Tagungsaktivitäten aufgegriffen wurde.¹¹⁵ Das herrschende Klima zeigte sich aber nicht nur für die Leistungsbezüger selbst als bedrohlich, sondern es wurden auch die SKOS-Richtlinien als Instrument infrage gestellt.¹¹⁶ Die SKOS musste sich plötzlich u.a. Vorwürfe gefallen lassen, sie sei ein wenig mutiger Insider-Club, die Richtlinien seien vor allem hinsichtlich des Sanktionierungssystems zu kompliziert ausgestaltet und es fehle ein Bonus-Malus-System.¹¹⁷ Ein Blick auf die im Jahre 2005 herausgegebenen revidierten Richtlinien zeigt, dass diese Vorwürfe von den Verantwortlichen durchaus ernst genommen wurden.¹¹⁸ Immerhin war die Revision mit einer Senkung des Grundbedarfs verbunden gewesen. Die Revision dürfte aber der richtige Schritt gewesen sein. Bis auf einige wenige Ausnahmen kamen die revidierten Richtlinien gemäss einer Umfrage der SKOS auf Januar 2006 in fast allen Kantonen zur Anwendung¹¹⁹ und wurden auch bei der Erhebung der Schweizerischen Sozialhilfestatistik berücksichtigt.¹²⁰

Die Bemühungen der SKOS, der Sozialhilfe eine bessere Legitimation zu verschaffen, führten trotzdem nicht durchgehend zum Erfolg. Eine Studie über die mediale Berichterstattung bei Sozialhilfethemen zeigte immerhin, dass die Sozialhilfe in den Printmedien keinen guten Ruf hatte.¹²¹ Problematisch erwies sich jedoch nicht nur das immer noch schlechte Image, sondern vor allem die steigenden Fallzahlen und Ausgaben.¹²² Diese liessen die Dis-

¹¹⁵ An der Kongresshaustagung im November 2003 wurden angesichts roter Zahlen und leerer Staatskassen bspw. Visionen für die Sozialhilfe gesucht, FASCHON CHRISTIANE, Open Space Tagung in Zürich, in: ZeSo 12/2003, S. 154.

¹¹⁶ Im Rahmen von Vorstössen in den Parlamenten der Kantone Bern und Zürich wurde damals eine Bevorzugung von Hilfesuchenden, die sich aktiv um eine Situationsverbesserung bemühten, gefordert bzw. ein gänzliches Lossagen von den SKOS-Richtlinien mit verstärktem Ausbau der Sanktionen, SCHMID WALTER, Kantonale Vorstössen zu den SKOS-Richtlinien, in: ZeSo 5/2003, S. 66.

¹¹⁷ FASCHON CHRISTIANE, Viele Fragen und noch mehr Antworten, in: ZeSo 12/2003, S. 161.

¹¹⁸ Zudem beschäftigte sich der SKOS-Vorstand in einer Retraite im Jahr 2004 intensiv damit, mit welchen Entwicklungen die Sozialhilfe und die SKOS künftig konfrontiert würden, wobei festgestellt wurde, dass die Sozialhilfe mehr und mehr unter Legitimationsdruck geraten würde, SCHMID WALTER, Trends und Tendenzen, in: ZeSo, 5/2004, S. 73.

¹¹⁹ TECKLENBURG UELI, Anwendung der neuen SKOS-Richtlinien, in: ZeSo 1/2006, S. 17.

¹²⁰ PRIESTER TOM, Schweizerische Sozialhilfestatistik, wie die neuen SKOS-Richtlinien als Daten erfasst werden, in: ZeSo 2/2005, S. 28 f.

¹²¹ MEYER RENÉ A., Wie die Printmedien über Sozialhilfe berichten, in: ZeSo 4/2005, S. 28 ff.

¹²² Ganz generell war die Arbeitslosenquote in den Jahren 2002, 2003 und 2004 gestiegen, ebenso zeigte sich in derselben Zeit eine Zunahme der Langzeitarbeitslosen in der Schweiz. Als logische Folge davon stieg ab 2003 und 2004 die Anzahl Aussteue-

kussion über den Sozialhilfemissbrauch regelrecht aufblühen.¹²³ Die Gemeinde Emmen hatte sich im Mai 2004 entschlossen, eine Stelle für einen Sozialinspektor zu schaffen.¹²⁴ Damit erhielt die Missbrauchsdebatte eine neue Dimension und fand sich letztlich dann im Frühling 2006 fast täglich in der Presse.¹²⁵ Entgegen der sonst herrschenden Schnelllebigkeit in der heutigen Medienlandschaft brach die Diskussion um Missbrauch und Kritik an der Sozialhilfe interessanterweise auch lange nicht ab. Die mediale Kampagne, meist aufgehängt an einzelnen skandalösen Fällen, erreichte anfangs 2008 noch einmal einen Höhepunkt, was letztlich zum Rücktritt der Sozialvorsteherin der Stadt Zürich führte.¹²⁶ Damit musste sich die SKOS vermehrt mit der Frage beschäftigen, wie viel die Sozialhilfe noch an Glaubwürdigkeit

rungen aus der Arbeitslosenversicherung markant an, KAUFMANN SONJA, Die soziale Lage in der Schweiz in Zahlen, in: Caritas (Hrsg.), Sozialalmanach 2006, Schwerpunkt: Psychische Invalidisierung, Luzern 2006, S. 221 ff.

¹²³ Der Anstieg der Fallzahlen und damit eine Erhöhung der Ausgabe von Steuergeldern erscheint hierbei der einzige Auslöser einer intensiveren und medial verstärkten Diskussion zu sein. Es wurde jedenfalls in diesem Zeitraum keine signifikante Zunahme an Missbrauchstatbeständen in der Sozialhilfe festgestellt, zumal empirische Daten fehlten, KÄPPELI REGINA/MUFF SABINE, Sozialhilfemissbrauch: Antworten der Sozialarbeit, Bern 2007, S. 5. Der Missbrauch von Sozialhilfeleistungen ist nämlich keinesfalls ein neue Phänomen. Seit es solche Sozialleistungen gibt, gibt es Missbrauch und es wird darüber gesprochen, MARTENS RUDOLF, Vermuteter Sozialmissbrauch und gefühlte Kostenexplosion beim Arbeitslosengeld II, in: Soziale Sicherheit (Deutscher Gewerkschaftsbund) 11/2005, S. 357. Unterschiedlich ist wohl, wie die Diskussion geführt und in der Öffentlichkeit wahrgenommen wird. Eine Untersuchung zur Missbrauchsdebatte in Deutschland kommt jedenfalls zum Schluss, dass das Bild des Missbrauchs keine reale Entsprechung habe, sondern realitätsfremd konstruiert sei. Dabei werde die Verbreitung des Missbrauchsvorwurfs als eigentliches sozialstaatskritisches Muster in der Interessenvermittlung und für die Stimmungsmache in den Medien verwendet, WOGAWA DIANE, Missbrauch im Sozialstaat, Eine Analyse des Missbrauchsarguments im politischen Diskurs, Wiesbaden 2000, S. 160 ff. Darüber hinaus erscheint bei solchen Diskussionen interessant, dass dabei eigentlich immer nur die Leistungsempfängenden sowie die politisch und operativ Tätigen stets im Zusammenhang mit der Leistungsgewährung unter Beschuss geraten. Keine Beachtung erlangt dabei behördliches und/oder operatives Fehlverhalten bei illegitimer Leistungsverweigerung oder -einschränkung, MARTENS, S. 357. Passend dazu auch der Umstand, dass Steuerhinterziehung viel weniger ein Thema in den Medien darstellt, KÄPPELI/MUFF, S. 7.

¹²⁴ Gemeinde Emmen, Protokoll der Sitzung des Einwohnergemeinderats vom 11. Mai 2004, S. 43 ff. <http://www.emmen.ch/de/gemeinde_politik/einwohnerrat/Protokoll/proto346.pdf> (besucht am: 3. April 2011).

¹²⁵ KÄPPELI/MUFF, S. 4, (FN 123) mit einer Übersicht über die Entwicklung der Thematik in den Medien auf S. 5.

¹²⁶ BACHMANN MONIKA, Monika Stocker, abtretende Sozialvorsteherin der Stadt Zürich, in: ZeSo, 2/2008, S. 17 f.

genoss.¹²⁷ Für den Präsidenten Walter Schmid war dabei klar, dass Mängel und Missbräuche nicht verschwiegen werden dürften, es aber auch Gegenwehr gegen eine Demontage der Sozialhilfe und ein Diskreditieren des Sozialstaates geben müsse.¹²⁸

Die steigenden Fallzahlen und Ausgaben, die zunehmende Komplexität und die Missbrauchsdebatte hatten jedoch auch Gutes. Immerhin kann heute festgestellt werden, dass mittlerweile fast alle Gemeinden über 5'000 Einwohner über ein gemeindeeigenes Sozialamt, regelmässig ausgestattet mit einem Sozialdienst, verfügen. Zudem verpflichten immer mehr Sozialhilfegesetze die Gemeinden, ein Sozialamt zu führen (so z.B. die Gesetze der Kantone Luzern,¹²⁹ Aargau,¹³⁰ Uri¹³¹ und Obwalden¹³²) oder sich zu regionalisieren (so z.B. die Gesetze der Kantone Freiburg¹³³ und Solothurn^{134, 135}). Es scheint gerade der steigende Druck auf die Sozialhilfe in der damaligen Zeit gewesen zu sein, der dazu führte, vermehrt über Professionalisierung und Regionalisierung der Sozialdienste nachzudenken.¹³⁶ Die SKOS hat diesen Trend aufgenommen und angefangen, ihre Interessenten über Regionalisierungsprojekte und Erfahrungen in den Kantonen zu dokumentieren.¹³⁷ Dabei hat sie auch

¹²⁷ BACHMANN MONIKA, Wie steht es um ihr Vertrauen?, in: ZeSo 1/2008, S. 1.

¹²⁸ SCHMID WALTER, Vertrauen oder Vertrauensverlust?, in: ZeSo 1/2008, S. 25.

¹²⁹ § 16 Abs. 1 SHG Kanton Luzern, bestehend seit der Änderung vom 19. März 2007 und in Kraft seit 1. Januar 2008.

¹³⁰ § 43 Abs. 1 SPG Kanton Aargau, Gesetz vom 6. März 2001.

¹³¹ Art. 9 Abs 2 SHG Kanton Uri, bestehend seit der Änderung vom 25. November 2007 und in Kraft seit 1. Januar 2008

¹³² Art. 10 Abs. 1 SHG Kanton Uri.

¹³³ Art. 18 Abs 1^{bis} SHG Kanton Freiburg.

¹³⁴ § 27 des Sozialgesetzes Kanton Solothurn vom 31. Januar 2007.

¹³⁵ RÜEGG CHRISTOPH, Organisation, Träger, Zuständigkeiten, Finanzierung, in: Häfeli Christoph (Hrsg.), Das Schweizerische Sozialhilferecht, Rechtsgrundlagen und Rechtsprechung, Luzern 2008, S. 332.

¹³⁶ So auch die Meinung der im 2006 amtierenden Präsidentin der SODK, Kathrin Hilber, BACHMANN MONIKA, Kathrin Hilber, Präsidentin SODK, in: ZeSo 1/2006, S. 9. Reformen in Organisation und Struktur zur Steigerung der Leistungsfähigkeit, damit dem steigenden Druck im Sozialhilfebereich Stand gehalten werden kann, sind in verschiedenen Kantonen immer wieder Thema und die Reformen werden auch angegangen. Der steigende Druck erhöht gleichzeitig die Anforderungen an Sozialarbeitende, entsprechend sind Profil und Ausbildung des Fachpersonals eine ebenso wichtige Komponente, um dem gesetzten Ziel gerecht werden zu können, ANDERMATT CHRISTINA/GMÜNDER BARBARA, Zentral – Regional – Dezentral, Organisationsstrukturen und Aufgabenteilung in der Sozialhilfe, Diplomarbeit Luzern 2006, S. 25.

¹³⁷ BÜTLER LIESCH DANIELA, Regionalisierung im Kanton Bern, in: ZeSo 1/2006, S. 4; FERRONI ANDREA MAURO, Regionalisierung im Kanton Graubünden, in: ZeSo 1/2006, S. 8; LEY PETER, Regionalisierung im Kanton Basel-Landschaft, in: ZeSo 1/2006, S. 10; PIOTET GEORGES, Regionalisierung im Kanton Waadt, in: ZeSo 1/2006, S. 12; HÄNZI CLAUDIA, Der Startschuss zur Regionalisierung ist gefallen, in: ZeSo 1/2008,

die nötige Organisationsentwicklung thematisiert,¹³⁸ letztlich an einer Tagung.¹³⁹ Darüber hinaus blieb die SKOS trotz der Turbulenzen in der Bereitstellung von Grundlagen weiterhin aktiv. So lancierte sie eine Studie,¹⁴⁰ zur Frage, welche Auswirkungen die Sozialhilfe in den 26 Kantonshauptorten im Zusammenspiel mit dem kantonalen Abgabe- und Transfersystem auf das frei verfügbare Einkommen hat.¹⁴¹ Die Studie erschien im November 2007¹⁴² und zog Folgestudien in einzelnen Kantonen nach sich.¹⁴³ Darüber hinaus führte die SKOS zusammen mit der Hochschule Luzern von 2005 bis 2008 ein vom Schweizerischen Nationalfonds unterstütztes Projekt zur systematischen Aufarbeitung der gesetzlichen Grundlagen und Rechtsprechung zum Sozialhilferecht in der Schweiz durch.¹⁴⁴ 2008 entschied sie sich dafür, das Schweizer Teilprojekt eines internationalen Forschungsprojekts zu den unterschiedlichen Organisationsformen in der Sozialhilfe in acht europäischen Ländern zu begleiten.¹⁴⁵

11. Zusammenfassende Würdigung

Die vorangegangenen Ausführungen lassen ohne weiteres den Schluss zu, dass die SKOS die Sozialhilfelandchaft der Schweiz nachhaltig geprägt hat. Als Fachorganisation geniesst sie unbestritten Ansehen und darf von sich sagen, dass sie dieses Leistungsfeld nach wie vor beeinflusst. Die Rechtswis-

S. 20; STREMLow JÜRGEN, der eine Regionalisierung aus fachlicher Sicht begrüsst, Wie die Behörden organisiert sind – ein Überblick, in: ZeSo 2/2008, S. 5.

¹³⁸ Schwerpunktthema der ZeSo 4/2006 war die Organisationsentwicklung in der Sozialhilfe, wobei die verantwortliche Redaktorin festhielt, dass das Thema mit jeder Schlagzeile zu steigenden Fallzahlen und explodierenden Kosten an Brisanz gewinne, BACHMANN MONIKA, Wollsocken und Krawatten, in: ZeSo 4/2006, S. 3.

¹³⁹ BACHMANN MONIKA, SKOS-Tagung zur Organisationsentwicklung, in: ZeSo 1/2007, S. 19.

¹⁴⁰ KNUFFER CAROLINE benennt die SKOS als Herausgeberin der Studie bzw. schreibt ihr die Untersuchung zu, Sozialhilfe, Steuern und Einkommen in der Schweiz, in: ZeSo 4/2007, S. 18.

¹⁴¹ KNUFFER CAROLINE/PFISTER NATALIE/BIERI OLIVER, Sozialhilfe, Steuern und Einkommen in der Schweiz, Bern 2007, S. 11.

¹⁴² KNUFFER/PFISTER/BIERI, Bern 10. November 2007, (FN 141).

¹⁴³ So die Kantone Genf und Waadt, ZeSo 1/2008 sowie der Kanton Solothurn, Regierungsratsbeschluss vom 15. Januar 2008, 2008/46, S. 3 f.

¹⁴⁴ HÄFELI CHRISTOPH, Endlich liegt eine systematische Sammlung vor, in: ZeSo 4/2008, S. 34. Das Projekt führte auch zu der Publikation von HÄFELI CHRISTOPH (Hrsg.), Das Schweizerische Sozialhilferecht – Rechtsgrundlagen und Rechtsprechung, die im Herbst 2008 erschien, ZeSo 4/2008, S. 35.

¹⁴⁵ BIERI ANNEGRET/STROHMEIER RAHEL/SMITH NAVARRO, Die Schweizerische Sozialhilfe im internationalen Vergleich, in: ZeSo 3/2008, S. 33.

senschaft hat nach Aufnahme des Grundrechts auf Hilfe in Notlagen in die Bundesverfassung sicherlich einiges dazu getan, den Inhalt einer gerade noch menschenwürdigen Existenz zu umreissen.¹⁴⁶ Die obigen Erläuterungen zeigen aber, dass in Fragen der Ausgestaltung der öffentlichen Sozialhilfe, die regelmässig über dem Leistungsniveau von Art. 12 BV liegt, in Fragen der Zuständigkeit oder bei der Entwicklung bzw. Bekanntmachung von neuen Lösungsansätzen in der Sozialhilfe fast ausschliesslich die SKOS die wichtigsten Arbeitsgrundlagen lanciert hat.

Es ist jedoch gerade ihr wichtigstes Produkt die Richtlinien für die Ausgestaltung und Bemessung der Sozialhilfe, das in rechtsstaatlicher sowie in sozialpolitischer Hinsicht Fragen aufwirft. Dass Branchenverbände Regeln sowie die Standards für den aktuellen state of the art bestimmen, ist an sich nichts Aussergewöhnliches. Ebenso dass diese Normen durchaus Bedeutung im Recht bzw. in der Rechtsprechung erhalten können.¹⁴⁷ Solange es sich dabei vor allem um Standesregeln technischer Natur handelt, für deren Definition Fachwissen und Konsens unter Spezialisten notwendig ist, gibt es dagegen nichts einzuwenden. Aber wie steht es, wenn der zu erringende Konsens mehr politischer Natur ist und die zu regelnde Materie keine der exakten Wissenschaften enthält? Bei der Definition eines Existenzminimums geht es ja letztlich um die Kernfrage, welchen Lebensstandard gemessen an der Gesamtbevölkerung man bedürftigen Personen im Rahmen staatlicher Hilfe zugestehen will. Diese Frage lässt sich eigentlich nur auf politischem Weg beantworten.¹⁴⁸ Die Arbeit der SKOS geht zudem über die Definition eines Existenzminimums hinaus. Ihre Geschichte zeigt, dass sie sich mit allen Problemlagen der Armut und möglichen Bewältigungsstrategien dafür auseinander gesetzt oder selbst solche dafür entwickelt hat. Damit erscheint die Frage

¹⁴⁶ Insbesondere AMSTUTZ KATHRIN, Das Grundrecht auf Existenzsicherung, Bedeutung und inhaltliche Ausgestaltung des Art. 12 in der neuen Bundesverfassung, Diss. Bern 2002.

¹⁴⁷ Beispiele aus anderen Bereichen sind bspw. die SIA-Normen, also die Standards des Schweizerischen Ingenieurs- und Architektenvereins. Beispielhaft ist auch der Umstand, dass die Schweizerische Akademie der Medizinischen Wissenschaften (SAMW) seit Ende der 1960er Jahre Standesregeln in allen wichtigen Bereichen der Transplantationsmedizin erlassen hat, Botschaft zum Bundesgesetz über die Transplantation von Organen, Geweben und Zellen vom 12. September 2001, BBL 2002 29 (61). Diese Regeln hatten trotz geringer rechtlicher Verbindlichkeit grosse Bedeutung, da sie den Konsens der Fachspezialisten und -spezialistinnen darstellten und so bspw. auch im Rahmen kantonaler Gesetzgebungen hinsichtlich Transplantation direkt auf diese verwiesen wurden, Botschaft zum Bundesgesetz über die Transplantation von Organen, Geweben und Zellen vom 12. September 2001, BBL 2002 29 (67). Heute besteht mit dem Transplantationsgesetz des Bundes, SR 810.21, eine vereinheitlichte und verbindliche Rechtsgrundlage.

¹⁴⁸ Auch BUHMANN, S. 26, (FN 85), bezeichnet die Richtlinien der SKOS als eine politische Äquivalenzskala.

gerechtfertigt, weshalb der Gesetzgeber sich hier derart passiv verhält und einem privaten Branchenverband das Feld mehrheitlich überlässt.

Besonders deutlich fällt dieser Umstand dort auf, wo in gesetzlichen Grundlagen einzelner Kantone nicht die Anwendung einer bestimmten Richtlinienversion verbindlich erklärt wird, sondern ganz generell die Richtlinien der SKOS. Damit besteht die Gefahr, dass die in der Gewaltenteilung vorgesehene Kontrolle gerade im Sozialhilferecht nicht genügend spielt. Diese wäre jedoch notwendig, insbesondere in einem Bereich, in denen elementare Grundrechte wie die Menschenwürde derart direkt berührt sind und die Lebenslage einzelner Personen so unmittelbar beeinflusst wird. Es ist nachvollziehbar, dass Fachleute die politische Diskussion nicht durchwegs schätzen, denn ihre fachlich entworfenen Lösungsansätze überleben diesen Prozess nicht immer. Dem müssen jedoch zwei Dinge entgegengehalten werden: Die Geschichte der SKOS zeigt zum einen, dass auch Fachpersonen, die in einem dem Menschen zugewandten Beruf tätig sind, möglicherweise mit gut gemeinter Absicht, Vollstrecker demagogischer Gesellschaftsströmungen werden können. Zum anderen zeigt die ganze, nicht abreissende Missbrauchsdebatte in den letzten Jahren, dass das Bedürfnis in der Bevölkerung gewachsen ist, über die Sozialhilfe eine breite Diskussion zu führen. Bei allen Gefahren, der ein solcher, mitunter unangenehm polemisch geführter, Diskurs in sich trägt, ist er doch auch eine Chance, die Sozialhilfe durch diesen Prozess besser zu legitimieren und ein tieferes Bewusstsein für ihre Notwendigkeit in der Gesellschaft zu erzeugen. Die SKOS ist dabei ganz besonders gefordert, Licht ins Dunkle zu bringen.

MISCELLANEA

*Giovanni Busino**

Notes sur les origines du concept de bureaucratie

Les sources philosophico-littéraires

Le mot bureaucratie est composé par le mot latin *burra* (étoffe grossière de laine brune) et le verbe grec κρατέω (être fort, puissant, dominer, exercer le pouvoir). Dès 1316 il est utilisé pour indiquer le « tapis sur lequel on fait des comptes », d'où, par extension, dérivent les acceptions: « la table elle-même où l'on fait les comptes » (1361) et « le lieu où l'on fait les comptes » (1495). Peu à peu le mot commença à désigner soit un organisme rendant un service d'intérêt général au public, soit un établissement ou service chargé de concevoir, de préparer, d'administrer ou de contrôler un plan, une mission, une activité, soit enfin l'ensemble des professionnels en charge de tâches spécifiques d'organisation et de contrôle. Par métonymie le mot indique aussi le lieu où ces personnes s'acquittent de leur mandat. Dès le XVIII^e siècle le mot commença également à désigner le pouvoir des bureaux ainsi que l'influence abusive, excessive et routinière de l'administration, des fonctionnaires ou des employés de bureau sur la vie des hommes et des entreprises. Par extension, à la même époque bureaucratie signifia l'ensemble des fonctionnaires d'une administration, plus tard appelés également bureaucrates, et l'adjectif bureaucratique ce qui relève d'une administration toute puissante. Le verbe « bureaucratiser » et le substantif « bureaucratisation » exprimaient à la fois la soumission à une bureaucratie et la transformation en bureaucratie.

L'acception du mot dérive de la croissance des organisations administratives dans les sociétés modernes, en bref des nouvelles formes prises par le pouvoir.

Le baron de Grimm attribue, en 1764, le mot à l'économiste Vincent de Gournay (1712-1759). Selon lui il faisait des bureaux une quatrième ou cinquième forme de gouvernement sous le titre de « bureaucratie ». Et plus tard le même Grimm écrit: « Le véritable esprit des lois en France est cette bureaucratie dont feu M. de Gournay se plaignait tant ». Le physiocrate Vincent

* Membre étranger de l'*Accademia nazionale dei Lincei* et professeur honoraire de l'Université de Lausanne

de Gournay avait observé, en effet, l'extraordinaire croissance du corps des fonctionnaires à l'époque de la monarchie absolue. Il avait constaté que cette croissance donnait aux fonctionnaires des propriétés et des attributs nouveaux, mais surtout des pouvoirs assez étendus en tous les domaines de la vie sociale. Désormais à côté de la forme de gouvernement aristocratique, de celle monarchique et de celle démocratique, il faut en placer, d'après de Gournay, une nouvelle: la bureaucratique. Cette nouvelle forme de gouvernement se caractérise par le fait que le pouvoir y est exercé par des fonctionnaires, élus ou choisis ou mandatés pour des tâches précises d'organisation ou de contrôle en raison de leurs compétences plus ou moins spécifiques. Le pouvoir bureaucratique est une méthode de gouvernement, dont la finalité serait, donc, de gouverner pour gouverner et d'en perpétuer la possibilité.

Dès lors les critiques et les jugements sévères sur la bureaucratie ont fleuri en houppes. La littérature en a été une caisse de résonance spectaculaire. Elle a appréhendé le phénomène bureaucratique presque en même temps que la physocratie. Chez les écrivains romantiques, on peut trouver une véritable phénoménologie de la condition bureaucratique. Par ailleurs, beaucoup de ces écrivains étaient eux-mêmes des bureaucrates. Il suffit de citer, en vrac, à titre d'exemples, G.E.Lessing (1729-1781), E.C.von Kleist (1715-1759), Friedrich Novalis (1772-1801), ou encore Zacharias Werner (1768-1823). Le texte littéraire le plus important et significatif sur la bureaucratie reste *L'Hémorroïdaire d'Etat* de l'écrivain et dessinateur bavarois Franz Pocci, lequel publia, entre 1844 et 1856, dans les « Fliegende Blätter », une véritable typologie des bureaucrates, conçus comme l'antithèse vivante de l'homme romantique, de sa sensibilité, de son expression individualiste allant jusqu'à l'épanchement sentimental, au goût de l'exotisme. Le portrait de Mayer, « Substitut Royal de l'assistant du fonctionnaire attaché à la Chancellerie du Tribunal de l'Etat », ce portrait reste d'une vérité sociologique poignante. L'étude des symboles du pouvoir bureaucratique depuis Pocci, n'est pas arrivée à faire beaucoup mieux. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire une seule phrase: « Le bureau de l'employé avec les dossiers d'où se dégage le bonheur des hommes; l'encrier dans la profondeur duquel on trouve la sagesse pour le gouvernement de l'Etat; la tabatière aiguisant et revigorant l'esprit, excitant et réveillant le cerveau et le dégageant de tous les doutes ». Les portraits tracés par Pocci demeurent si véridiques qu'ils ont donné lieu à des authentiques stéréotypes, qu'on retrouve tout au long de la deuxième moitié du XIXe et de la première moitié du XXe siècle. Cependant les sommets on l'atteigne avec Honoré de Balzac (1799-1850), lorsqu'il publie, en 1836, *Les employés*. Véritable analyse sociologique du comportement bureaucratico-administratif, ce roman constitue aussi, sans aucun doute, la première grande enquête de la psychologie des bureaucrates à l'époque de la Restauration. Monsieur Rabourdin « était bien résolu de se faire jour dans l'administration en y prati-

quant une forte trouée. Il voulu y produire une de ces révolutions qui placent un homme à la tête d'une partie quelconque de la société; mais incapable de la bouleverser à son profit, il roulait des pensées utiles et rêvait un triomphe obtenu par des nobles moyens. Cette idée à la fois ambitieuse et généreuse, il est peu d'employés qui ne l'aient conçue; mais chez les employés comme chez les artistes, il y a beaucoup plus d'avortements que d'enfantements, ce qui revient au mot de Buffon "le génie, c'est la patience" ».

Balzac décrit la psychologie de l'employé-bureaucrate avec une finesse exceptionnelle. Le climat des administrations est reconstitué de façon admirable, comme on peut le constater dans le passage suivant: « Or, tels qu'ils sont constitués, les bureaux, sur les neuf heures que leurs employés doivent à l'Etat, en perdent quatre en conversation, comme on va le voir, en narrés, en disputes et, surtout, en intrigues. Aussi faut-il avoir hanté les bureaux pour reconnaître à quel point la vie rapetissée y ressemble à celle des collèges; mais partout où les hommes vivent collectivement, cette similitude est frappante: au régiment, dans les tribunaux, vous retrouvez le collège plus ou moins agrandi. Tous ces employés, réunis pendant leurs séances de huit heures dans les bureaux y voyaient une espèce de classe où il y avait des devoirs à faire, où les chefs remplaçaient les préfets d'études, où les gratifications étaient comme des prix de bonne conduite donnés à des protégés, où l'on se moquait les uns des autres, où l'on se haïssait et où existait néanmoins une sorte de camaraderie, mais déjà plus froide que celle du régiment, qui elle-même est moins forte que celle des collèges. A mesure que l'homme s'avance dans la vie, l'égoïsme se développe et relâche les liens secondaires en affection. Enfin, les bureaux n'est-ce pas le monde en petit, avec ses bizarreries, ses amitiés, ses haines, son envie et sa cupidité, son mouvement de marché, quand même!, ces frivoles discours qui font tant de plaies et son espionnage incessant ? ».

A cette phénoménologie Nicolas Gogol (1809-1852) ajoute des traits supplémentaires: la corruption, la peur, la tristesse, éléments que nous trouvons même aujourd'hui dans la sociologie des bureaucraties des pays du Tiers-Monde et des institutions totalitaires. Gogol nous a donné dans *L'Inspecteur général* et dans *Le Manteau* des éléments intéressants pour l'histoire et la sociologie de la bureaucratie. Dans *L'Inspecteur général* Gogol écrit à peu près ceci: le gouverneur réunit chez lui les principaux fonctionnaires d'une ville de province. Il est fort ému d'une nouvelle qui vient de tomber sur son bureau. Un inspecteur général envoyé de Saint-Petersbourg va arriver, d'un moment à l'autre, pour examiner la conduite des employés du gouvernement. Les fonctionnaires volent à droite et à gauche. Le gouverneur, dont les méfaits sont énormes, demande à ses employés de faire en sorte que l'inspecteur ne trouve pas des situations trop graves. A partir de cela, les scènes se succèdent avec un réalisme et une précision que ni C. Northcote

Parkinson ni ses imitateurs n'arriveront à imiter. Dans *Le Manteau*, le drame d'un « fonctionnaire qu'on ne peut guère qualifier de remarquable », aux « joues marquées de rides » et au « teint qu'on a l'habitude d'appeler hémorroïdal », est décrit d'une manière saisissante. Il y a là, très certainement, le commencement de la transfiguration littéraire du bureaucrate: Anton Tchekhov, Luigi Pirandello, Franz Werfel, Joseph Roth contribuent à changer la réalité en symboles, à faire de la bureaucratie la charpente de notre monde moderne.

Mais c'est Franz Kafka celui qui a fait de la bureaucratie le symbole même de la condition humaine, de l'absurdité de l'existence dans les sociétés d'aujourd'hui. La mise en évidence des différentes pièces de la machine bureaucratique et la description de la psychologie du bureaucrate petit-bourgeois mettent bien en clair la terrible solitude de l'homme contemporain et l'impossibilité de saisir à présent le sens de la vie, si toutefois celle-ci en a aujourd'hui. Chez Kafka, la bureaucratie devient le signe même de l'impossibilité de communiquer entre les hommes. Dans *Le procès* un employé de banque est amené devant un tribunal. On ne sait pas pourquoi il est là. On ne sait pas non plus ce que veut l'autorité judiciaire. Son existence même est insaisissable et incompréhensible. Kafka décrit la vie banale et triviale de tous les jours, dominée par des appareils dont les finalités et les significations sont inexistantes et insaisissables, en tout cas incompréhensibles. Aussi dans *Le Château* et dans son *Journal intime* Kafka décrit la vie banale et triviale de tous les jours, vie dominée par des appareils dont les finalités et les significations sont inexistantes et insaisissables, en tout cas incompréhensibles. Les thèmes de la bureaucratisation des mondes, de la banalité de la vie, de l'impossibilité de communiquer, du conflit entre l'homme et la société, sont ainsi reposés avec une grande finesse et une sensibilité d'artiste.

Les approches des sciences humaines

Ces mêmes thèmes, la sociologie les reprendra à sa manière. William H. White fait de *L'homme de l'organisation* (1956) un homme-reflet assez différent de l'homme de chair. Refoulant le moi personnel pour mieux l'extirper, *l'organisation man* s'est donné une nouvelle morale: « Le groupe est source de toute puissance créatrice; l'appartenance au groupe est l'ultime besoin de l'individu; la science est le seul moyen de parvenir à cette appartenance ». Le scientisme prétend supprimer tout conflit et développer les qualités de chacun dans une harmonie collective. Le caractère de l'homme organisé est façonné par l'administration, par l'organisation. L'homme d'aujourd'hui est à tel point intégré au corps social qu'il a perdu sa propre personnalité. Il vit en

devant constamment s'adapter au milieu fonctionnel de la vie économico-sociale. La dynamique du groupe facilite la coopération entre individus conçue sous le rapport de l'efficacité. La psychologie est là pour assurer les nouveaux conformismes. La frontière entre l'adaptation nécessaire au travail commun et la servitude volontaire est de plus en plus inexistante. L'intégration totale à la vie des grandes organisations bureaucratiques est assurée par tous les moyens. Whyte n'hésite pas à écrire: « C'est ainsi qu'ils contribuent à mal vivre, hésitants et inquiets, emprisonnés, empoisonnés par l'amitié ». Le psycho-sociologue et psychiatre Jacob L. Moreno dans ses *Fondements de la sociométrie* dit à peu près la même chose: « [...] la vie sociale a tendance à attribuer un rôle défini à chaque personne de telle sorte que ce rôle l'emporte sur tout autre et accapare son activité. Il en résulte souvent pour l'individu des sentiments d'anxiété, de peur, d'infériorité, de ressentiment; son état de tension s'accroît et influe sur la vie du groupe ». En d'autres paroles, la nature individuelle est irréductible à l'environnement social. Mais dans une société purement fonctionnelle, le danger d'écrasement de la nature individuelle par les bureaucraties, demeure inéliminable. Pour cette raison l'homme contemporain est toujours en état d'auto frustration, ou voué au divertissement dont parle Blaise Pascal. La super socialisation indispensable au fonctionnement bureaucratique tarit les dispositions naturelles de l'homme; elles sont « étouffées dans un éternel sommeil », comme disait déjà I. Kant dans la IV^e proposition de l'*Idée d'une histoire universelle*. Mais comment concilier, dans nos sociétés, l'inconciliable: « L'homme a un penchant à s'associer [...] mais il manifeste aussi une grande propension à se détacher » ? Les recherches historiques et sociologiques sur la bureaucratie sont toutes traversées par ce paradoxe : la bureaucratie en tant que nécessité sociale et la bureaucratie en tant qu'indigence existentielle, en tant que réponse à un besoin en tant que limitation et contrainte. Au fil des années deux grandes tendances d'études se sont peu à peu dégagées: la première, celle que pour des raisons de simplicité, non pourrait dénommer la tendance non-marxiste, a essayé d'expliquer la nature profonde du pouvoir bureaucratique, de saisir les raisons de l'avènement du phénomène bureaucratique, de mettre en évidence la correspondance inéluctable entre l'organisation et la constitution d'une oligarchie à l'intérieur des appareils administratifs les plus divers. Une frange de cette tendance, grâce surtout à Max Weber et ses successeurs, a essayé de mettre en lumière les relations existantes entre la bureaucratie et la politique, d'attirer l'attention sur le caractère à la fois inexorable et foncièrement rationnel de l'appareil bureaucratique. Dès lors bureaucratie et bureaucratisation vont de pair et leur développement constitue le prix à payer à la modernisation. La deuxième tendance est celle marxiste. Ici, la bureaucratie n'est que l'instrument de domination d'une classe. Marx dénonce les impuissances des administrateurs dans les sociétés bourgeoises et exprime la conviction que la bureaucratie disparaîtra lorsque le prolétariat aura réalisé la suppression de

l'Etat de classe. Mais déjà pour F. Engels le problème était plus compliqué que Marx ne le croyait. Son analyse de la foi superstitieuse dans l'Etat, des modalités par lesquelles la bureaucratie arrive à se constituer en tant que corps bien au dessus de la société et de l'Etat lui-même, montre la grande complexité du problème.

Les successeurs de Marx et d'Engels, au fur et à mesure que les organisations ouvrières grossissaient et arrivaient à améliorer les conditions matérielles et spirituelles des travailleurs, ces successeurs ont dû se poser la question fondamentale: le bureaucraties sont-elles absolument nécessaires ? Si la réponse est positive, comment alors pourrions-nous échapper aux maux bureaucratiques, aux excès de la bureaucratie, à sa dégénérescence?

Ces deux approches ont suscité un certain nombre de problème, mais aucune n'est arrivée à nous en fournir des solutions satisfaisantes. Au fil des années les acquis de ces deux approches se sont recomposés en une seule construction théorique, désormais largement dominante chez les analystes contemporains.

Bureaucratie forme de gouvernement? Bureaucratie forme particulière ?

Ce nouveau schéma explicatif naît lorsque le foisonnement des études sur le parlementarisme remet en évidence le rôle des élites politiques et des élites sociales pour le gouvernement des sociétés. Les études établissent que la classe des gouvernants est composée de multiples couches: au sommet il y a le chef qui tient les rênes de l'Etat, au centre ceux qui monopolisent les fonctions de direction et occupent « à tour de rôle les charges les plus importantes » tandis qu'en bas se trouvent « toutes les capacités directrices du pays ». La bureaucratie constitue cette dernière couche. Ses membres « doivent nécessairement être imprégnés des idées, des sentiments, des passions et de la conception de la vie des couches sociales qui viennent après eux car ces couches sociales sont en contact continu et immédiat avec eux et sans leur aide, ils ne pourraient gouverner ». En d'autres termes, la bureaucratie est constituée essentiellement par les membres de la classe moyenne. « Il va de soi – écrit Mosca – que, quoique une bureaucratie puisse être légalement ouverte à toutes les classes sociales, en fait, elle est toujours recrutée dans la classe moyenne [...] parce que les personnes nées dans cette classe trouveront plus facilement le moyen de se procurer l'instruction nécessaire, parce que dans l'atmosphère familiale ils acquièrent la notion pratique des mœurs les plus adaptées pour entrer dans la carrière et pour faire carrière, sans compter qu'ils peuvent obtenir conseils et protection du père, des parents, ou d'amis hauts placés ». Au bout de quelques temps une telle pratique produit des effets

pervers: les personnes préposées au recrutement finissent par choisir exclusivement les plus proches. Dès lors le manque d'imagination, la peur de l'inconnu, les craintes des nouveautés, l'hostilité aveugle à l'évolution et aux innovations, la routine deviennent des pratiques privilégiées. Alors il devient impossible de corriger les fautes et les erreurs, de ramener à la bonne mesure les décisions excessives. Cela est le trait le plus caractéristique de l'esprit bureaucratique.

Mosca insiste lourdement sur l'importance de la bureaucratie pour dominer et pour gouverner, sur sa nécessité pour assurer les relais entre les gouvernants-dominants et les gouvernés-dominés. Cependant il ne nous dit rien de précis sur la composition de la bureaucratie. Englobe-t-elle tous ceux qui perçoivent des appointements de l'Etat (par exemple, les enseignants, les chercheurs ou les pasteurs et les curés)? Est-ce que la spécialisation technique, la centralisation, le fait d'avoir une rétribution fixe et un emploi régulier suffisent à caractériser la bureaucratie? Peut-on réduire la bureaucratie à la seule administration publique? Ces questions, en vérité, n'intéressent guère Mosca. Son souci principal reste l'exercice du pouvoir et la problématique de l'exécution des décisions. Dans cette optique la bureaucratie demeure essentielle. En effet, pour Mosca le pouvoir est essentiellement *décision* et la prise et l'exécution d'une décision est une affaire d'organisation, essence même de la bureaucratie.

Un ami et collègue de Mosca, Robert Michels, professeur d'économie politique à l'Université de Bâle et puis de droit des corporations à celle de Pérouse, va approfondir ce thème de l'organisation source de la bureaucratie. Pourquoi la bureaucratie a-t-elle, dans les Etats modernes, la place importante qu'elle occupe à l'intérieur de la classe dominante? Est-ce la voie que les classes moyennes devaient nécessairement emprunter afin d'échapper aux incertitudes de la vie, au déclassement social, à la perte des privilèges? Michels ne sous-estime point l'importance de l'administration publique pour la survivance des classes moyennes, et pourtant elle ne lui paraît ni nécessaire ni suffisante pour expliquer l'ampleur et la pesée du phénomène. Pour lui la cause primordiale est l'organisation, la façon dont il faut coordonner les activités et les tâches en vue d'obtenir certains résultats. Or le fait organisation préside inéluctablement à la naissance et à la croissance de la bureaucratie, et plus généralement à la formation de structures de pouvoir oligarchiques dans les organisations modernes. L'organisation engendre toujours une oligarchie et celle-ci ne peut fonctionner sans le concours d'une bureaucratie. Même les partis politiques ayant comme vocation de détruire toute forme d'inégalité, en sont affectés. « Il faut donc conclure à l'immanence des caractéristiques oligarchiques dans toute organisation humaine de type formel ». Pour Michels il faut rechercher la genèse de ce phénomène dans la division du travail et dans la nécessité que les décisions soient prises de façon rapide et

précise. A cette fin il faut confier les tâches des processus décisionnels à un personnel spécialisé, lequel en peu de temps fait de la stabilité de son emploi et de ses compétences juridictionnelles son but fondamental. Les décisions à élaborer deviennent alors subalternes à la finalité primaire consistant à garantir son propre travail et ses propres privilèges. Se donnant des buts et des intérêts propres, la bureaucratie devient une fin en soi. En d'autres termes, quand une organisation dépasse un certain seuil et une certaine taille, il faut recourir à des fonctionnaires stables et rétribués. Ils vont s'occuper du fonctionnement du système organisateur. Ensuite ces mêmes fonctionnaires pour contrôler leur propre activité et celle de leurs collègues, doivent créer une organisation dedans l'organisation, en bref ils doivent mettre en place une hiérarchie et construire un organigramme. Et c'est à partir de ce moment que la bureaucratie n'est plus un moyen en vue de la réalisation de certaines fins, mais plutôt une fin en soi. La loi d'airain de l'oligarchie synthétiserait les corrélations observables entre les éléments constitutifs du phénomène.

La révolution wébérienne

Le premier à élaborer une théorie de la bureaucratie susceptible de fondre en un ensemble cohérent des aspects et des caractéristiques diverses, est assurément Max Weber (1864-1920), dont Michels a été l'ami et le collaborateur pendant plusieurs années. Les travaux de Michels et de Mosca sont parmi les sources de Weber, à côté des écrits allemands de droit administratif et des études de Gustav Schmoller (1838-1917) et de Karl Menger (1840-1921), sans oublier toutefois les écrits de Karl Marx (1818-1883). Ces diverses sources permettent à Weber d'élaborer une construction analytique appelée bureaucratie rationnelle, fondée sur un constat ambivalent: l'administration est rationalisation des processus sociaux, sa croissance est inéluctable, mais la diffusion massive des appareils administratifs constitue un danger pour la liberté et la démocratie. Les étapes de la construction de Weber on peut les résumer en partant du § 12 du premier chapitre d'*Economie et Société*, là où il dit qu'une relation sociale pour être telle doit être réglementée vers l'extérieur. « Le maintien de l'ordre est garanti par le comportement de personnes déterminées, instituées spécialement pour en assurer l'exécution, sous l'aspect d'un dirigeant ou éventuellement d'une direction administrative qui, le cas échéant, a normalement en même temps un pouvoir représentatif ». Il faut donc, pour avoir une organisation, c'est-à-dire une structure administrative, un leader et un personnel administratif. « La détention du pouvoir directorial ou la participation à l'activité de la direction administratives... peuvent être (a) acquis par appropriation ou bien (b) alloués en permanence, temporairement ou pour des cas particuliers à des personnes qui sont sélectionnées par

les règlements en vigueur dans le groupement, ou d'après des critères déterminés ou des formes déterminées ». Cela revient à affirmer que tout comportement humain est orienté par des normes, que les normes orientant de manière explicite les actions humaines donnent une finalité à l'organisation, au leader et aux fonctionnaires. Dès lors, normes, leader, fonctionnaires sont les éléments constitutifs de la structure administrative, donc de l'organisation. Ce sont ces trois éléments nous permettant de dire si un comportement est administratif ou pas. Les normes étant à la base d'une organisation, Weber les dénomme règlement administratif, en entendant par là « toutes les règles qui valent pour le comportement de la direction administrative aussi bien que, suivant une expression devenue courante, pour celui des 'membres envers le groupement'. En d'autres termes, celles qui valent pour les buts dont les règlements cherchent à assurer la poursuite grâce à une activité instituée positivement de la direction administrative et de ses membres que les règlement prescrivent *méthodiquement* ». Le personnel administratif a un rapport double par rapport à ces normes. Son comportement est réglé par ces normes, mais en même temps il a la tâche de veiller à ce que tous les membres de l'organisation s'y conforment. Par ailleurs, le règlement administratif fixe qui doit commander et qui doit exécuter les ordres. Cela revient à rappeler que les notions d'administration et d'autorité sont intimement liées. En effet, comme Weber le dit clairement dans : « Toute entreprise de domination qui réclame une continuité administrative exige d'une part que l'activité des sujets s'oriente en fonction de l'obéissance due aux maîtres qui prétendent être les détenteurs de la force légitime et d'autre part que, moyennant cette obéissance, elle puisse disposer des biens matériels qui sont, le cas échéant, nécessaires pour appliquer la force physique. En d'autres termes, elle a besoin d'une part d'un état-major administratif et d'autre part de moyens matériels de gestion ». Dans l'organisation, chaque membre est en position de donner ou de recevoir des ordres. A partir de cette constatation est élaborée la célèbre distinction entre la puissance et la domination. On peut lire au § 16 du premier chapitre d'*Economie et Société*: « *Puissance* signifie toute chance de faire triompher au sein d'une relation sociale sa propre volonté, même contre des résistances, peu importe sur quoi repose cette chance. *Domination* signifie la chance de trouver des personnes déterminables prêtes à obéir à un ordre de contenu déterminé; nous appelons *discipline* la chance de rencontrer chez une multitude déterminable d'individus une obéissance prompte, automatique et schématique, en vertu d'une disposition acquise [...]. Le fait de la domination est seulement lié à la présence actuelle d'un *individu* qui commande avec succès à d'autres, mais il n'est absolument pas lié à l'existence d'une direction administrative ni à celle d'un groupement. Par contre, bien sûr – du moins dans les cas normaux – à l'une des deux. Dans la mesure où les membres d'un groupement sont comme tels soumis à des relations de domination

en vertu des règlements en vigueur, nous parlerons d'un *groupement de domination* ».

En d'autres paroles, le concept de puissance est amorphe, car un homme peut trouver très souvent dans la nécessité de faire triompher sa volonté dans des situations données. Par contre, celui de domination est plus précis et plus utile pour la structuration des groupes sociaux: « il ne peut que signifier la chance pour un ordre de rencontrer une docilité ». Ou comme Weber nous dit plus précisément dans le chap. III consacré aux types de domination: « Nous entendons par "domination" la chance, pour des ordres spécifiques (ou pour tous les autres), de trouver obéissance de la part d'un groupe déterminé d'individus ». Il ne s'agit cependant pas de n'importe quelle chance d'exercer 'puissance' et 'influence' sur d'autres individus. En ce sens, la domination (l'autorité) peut reposer, dans un cas particulier, sur les motifs les plus divers de docilité: de la morne habitude aux pures considérations rationnelles en finalité. Tout véritable rapport de domination comporte un minimum de volonté d'obéir, par conséquent un intérêt, extérieur ou intérieur, à obéir.

Max Weber ne sous-évalue guère le rôle des oligarchies dans les organisations, cependant il pense que du point de vue sociologique il est plus méritoire de mettre en lumière les raisons favorisant l'avènement de l'oligarchie. Une de ces raisons lui semble la légitimité d'une domination. C'est la croyance en cette légitimité, par exemple, à faire « que l'action de celui qui obéit se déroule, en substance, comme s'il avait fait du contenu de l'ordre la maxime de sa conduite et cela simplement de par le rapport formel d'obéissance, sans considérer la valeur ou non valeur de l'ordre ». Trois sont les types de domination. Le *traditionnel* repose « sur la croyance quotidienne en la sainteté des traditions valables de tout temps et en la légitimité de ceux qui sont appelés à exercer l'autorité par ces moyens (domination traditionnelle) »; le *charismatique* repose « sur la soumission extraordinaire au caractère sacré, à la vertu héroïque ou à la valeur exemplaire d'une personne, ou encore [sur des] ordres révélés ou émis par celle-ci (domination charismatique) »; enfin le *rationnel* fondé « sur la croyance en la légalité des règlements arrêtés et du droit de donner des directives qu'ont ceux qui sont appelés à exercer la domination par ces moyens (domination légale) ».

Dans les sociétés de la modernité, c'est le type rationnel à prévaloir. Le fonctionnaire, en effet, obéit à l'ordre impersonnel, objectif, légalement arrêté par les supérieurs, « en vertu de la légalité formelle de ses règlements ». La légitimité d'une organisation repose ou sur la tradition, ou sur le charisme ou sur la rationalité.

Dans chaque type il est possible d'identifier le *leadership*, la caractéristique du personnel administratif et d'autres propriétés grâce auxquels il est

alors possible de spécifier les rapports entre l'ordre administratif, la domination et sa légitimité.

Les trois types de domination (légale, traditionnelle, charismatique), donnent lieu à des types d'obéissance différents. Max Weber dit: « Dans le cas de la domination statutaire, on obéit à l'ordre impersonnel, objectif, légalement arrêté, et aux supérieurs qu'il désigne, en vertu de la légalité formelle de ses règlements et dans leur étendue. Dans le cas de la domination traditionnelle, on obéit à la personne du détenteur du pouvoir désigné par la tradition et assujetti (dans ses attributions) à celle-ci, en vertu du respect qui lui est dû dans l'étendue de la coutume. Dans le cas de la domination charismatique, on obéit au chef en tant que tel, chef qualité charismatique ment en vertu de la confiance personnelle en sa révélation, son héroïsme ou sa valeur exemplaire, et dans l'étendue de la validité de la croyance en son charisme ».

La domination légale est aussi une domination rationnelle. Elle est orientée, en effet, vers la rationalité en finalité ou vers la rationalité en valeurs (ou les deux); elle est fondée sur le droit, c'est-à-dire sur des règles abstraites décidées intentionnellement; en elle le détenteur légal du type du pouvoir, le supérieur, lorsque il statue, et partant lorsqu'il ordonne, obéit pour sa part à l'ordre impersonnel par lequel il oriente ses dispositions.

Les catégories fondamentales de la domination rationnelles sont: une activité de fonction publique continue et liée à des règles, au sein d'une organisation; une compétence, c'est-à-dire une aptitude reconnue légalement de faire tel ou tel acte dans des conditions déterminées; une hiérarchie administrative, c'est-à-dire l'organisation d'autorités précises de contrôle et de surveillance pour toute autorité constituée; l'existence de règles techniques et de normes fixant les modalités d'agir, de décider et de juger dans certaines matières et dans certaines conditions; la séparation totale de la direction administrative des moyens d'administration. Le fonctionnaire n'a pas la possession des moyens qu'il utilise; l'absence totale d'appropriation du poste par le titulaire. Le poste n'est pas au fonctionnaire, malgré son droit à la sécurité de l'emploi et à l'indépendance dans l'exercice de ses fonctions; la forme et la substance d'une décision, des actes et des activités, doivent être conformes aux dispositions et aux règlements de toutes sortes, et prises dans un cadre déterminé, dit bureau.

Bien entendu la domination légale peut admettre d'autres formes dont nous traiterons plus tard. Pour le moment analysons, en suivant toujours Weber, la structure la plus purement dominatrice de la direction administrative: celle du fonctionnariat et de la bureaucratie. Le fonctionnaire est à la base de la bureaucratie. Le rôle social du fonctionnaire a pris une place dominante dans les sociétés issue de la révolution industrielle.

Le fonctionnaire est personnellement libre, n'obéissant qu'aux devoirs objectifs de sa fonction; il est dans une hiérarchie, il a des compétences, il est engagé selon des statuts, en vertu d'un contrat, et en principe sur le fondement d'une sélection ouverte. Il est nommé selon une qualification professionnelle révélée par l'examen, ou attestée par un diplôme; il est payé par des appointements fixes, il a droit en principe à la retraite: « les appointements sont avant tout gradués suivant le rang hiérarchie en même temps que suivant les responsabilités assumées ». Les fonctionnaires traitent leur fonction comme unique ou principale profession; ils voient s'ouvrir une carrière, un avancement selon l'ancienneté, ou selon les prestations de service, ou encore selon les deux, avancement dépendant du jugement de leurs supérieurs. Les fonctionnaires travaillent totalement séparés des moyens d'administration et sans appropriation de leurs emplois et ils sont soumis à une discipline stricte et homogène de leur fonction et à un contrôle.

D'un point de vue très général, le fonctionnaire est dans une position assez analogue à celle de l'ouvrier. A ce propos, il faut dire que Weber, en parlant de la situation du fonctionnaire, se réfère explicitement à la théorie de Marx concernant la séparation de l'individu des moyens de production dans les sociétés capitalistes.

Pour Max Weber il n'y a aucun doute: la bureaucratie est l'élément fondamental pour la rationalisation du monde moderne, c'est-à-dire pour le processus social le plus important de notre époque, selon lequel l'organisation de n'importe quelle activité doit se faire selon les principes rationnels d'efficacité en soumettant tous ses éléments à une étude scientifique. En effet: « L'administration purement bureaucratique, donc fondée sur la conformité aux actes, l'administration bureaucratique-monocratique, par sa précision, sa permanence, sa discipline, son rigorisme et la confiance qu'elle inspire, par conséquent par son caractère de prévisibilité pour le détenteur du pouvoir comme pour les intéressés, par l'intensité et l'étendue de sa prestation, par la possibilité formellement universelle qu'elle a de s'appliquer à toutes les tâches, perfectible qu'elle est du point de vue technique afin d'atteindre le maximum de rendement – cette administration est, de toute expérience, la forme de pratique de la domination *la plus rationnelle* du point de vue formel ». Indispensable est par conséquent l'apport de la bureaucratie pour la rationalisation de tous les processus sociaux. La bureaucratie implique que les principes régissant l'organisation sociale soient de plus en plus précis et explicites. La bureaucratie se fonde sur la légitimité, et puisque toute domination doit se fonder sur la légitimité, la bureaucratie est domination. Le type idéal de bureaucratie est désormais fondé. Rationnelle du point de vue formel et du point de vue technique, l'administration bureaucratique signifie la domination en vertu du savoir spécialisé et des « connaissances de fait acquises ou issues des dossiers dans le cours du service ». Max Weber dit de façon

synthétique: « En général, du point de vue social, la domination bureaucratique signifie: la tendance au *nivellement*, dans l'intérêt du recrutement universel, de ceux qui sont les plus qualifiés dans leur spécialité; la tendance à la *ploutocratisation*, dans l'intérêt de la formation spécialisée la plus longue possible; la domination de *l'impersonnalité* la plus formaliste: *sine ira et studio*, sans haine et sans passion, de là sans amour et sans enthousiasme, sous la pression des simples concepts du devoir... ».

La bureaucratisation est inévitable; elle est l'aspect de plus voyant du processus de rationalisation caractérisant la vie moderne, de ce processus aboutissant inéluctablement à la séparation des individus, des moyens de production et à la généralisation de plus en plus accentuée du formalisme, du matérialisme et de l'utilitarisme dans les organisations. Ce mouvement vers la bureaucratisation des mondes sociaux est jugé par Weber avec résignation et pessimisme. Les bureaucratismes, c'est-à-dire l'inefficacité ou les dégénérescences des administrations, lui semblent secondaires, par rapport à ce phénomène grandiose qu'est la bureaucratisation de toutes les relations sociales et la croissance démesurée des pouvoirs des fonctionnaires. Weber écrit: « [...] seul celui qui est intéressé aux bénéfices l'emporte, dans son champ d'intérêt, sur la bureaucratie [...]. C'est le cas de l'entrepreneur capitalise. Il est la seule instance réellement *immunisée* (du moins relativement) contre le caractère inévitable de la domination bureaucratique rationnelle du savoir ».

Malgré cette vision pessimiste, Weber rejette l'identification de la bureaucratie avec le savoir des fonctionnaires. Il a peur que cette identification puisse le conduire à constater les transformations intervenues dans la nature de la démocratie. Contrairement à De Gournay, Mill ou Michels, Weber veut maintenir séparée la notion de bureaucratie de celle de démocratie, il refuse d'en faire des systèmes de gouvernement s'opposant entre eux ou s'excluant réciproquement. Il est persuadé qu'il y a une différence profonde entre l'activité administrative et l'activité de contrôle administratif. Cette dernière activité devrait être particulièrement renforcée grâce à la mise en place d'un certain nombre de mécanismes. Il en décrit cinq. 1. Le principe collégial. Aucune décision ne devrait être prise sinon par un collège. Bien sûr, cette procédure est longue et fait perdre du temps, mais elle évite souvent l'arbitraire et les fautes d'appréciation personnelles. 2. La séparation des pouvoirs. Il faut partager les compétences entre les instances bureaucratiques, de sorte que l'une puisse contrôler et contrebalancer l'autre. 3. Faire en sorte qu'une partie de l'administration soit dirigée selon le principe du système de milice civique. Cela est très difficile, mais pas impossible. 4. La démocratie directe. L'assemblée délègue provisoirement des pouvoirs à des individus et les lui retire lorsqu'il le faut. 5. L'élection périodique aux charges publiques.

Weber parle surtout dans le II^e volume d'*Economie et Société*, de ces mécanismes et nous donne les arguments pour et contre l'un ou l'autre. Ici il

est superflu de les résumer, car ils aboutissent à une seule conclusion: la bureaucratisation du monde est inévitable. On peut toutefois la maîtriser par la voie d'un système de contrôles dérivés du système représentatif du gouvernement.

Dans la domination traditionnelle il n'y a pas à proprement parler de bureaucratie. Il y a des fonctionnaires, mais ils ne disposent ni de compétences, ni de formation, ni d'appointements fixes, ni de statuts de fonctions et ils ne sont pas placés dans une hiérarchie. La gérontocratie, le patriarcalisme et le patrimonialisme demeurent les types primaires de domination traditionnelle et cela empêche la naissance d'une véritable bureaucratie.

La situation est tout autre dans la domination charismatique. Pour mémoire relisons la définition wébérienne de charisme: « Nous appellerons *charisme* la qualité extraordinaire (à l'origine déterminée de façon magique tant chez les prophètes et les sages, thérapeutes et juristes, que chez les chefs des peuples chasseurs et les héros guerriers) d'un personnage, qui est, pour ainsi dire, doué de forces ou de caractère surnaturels ou surhumains ou tout au moins en dehors de la vie quotidienne, inaccessible au commun des mortels; ou entre qui est considéré comme un chef (*Führer*). Bien entendu, conceptuellement, il est tout à fait indifférent de savoir comment la qualité en question devrait être jugée correctement sur le plan objectif, d'un point de vue éthique, esthétique ou autre; ce qui importe seulement, c'est de savoir comment la considèrent effectivement ceux qui sont dominés charismatiquement ».

Conformément à son hypothèse de la rationalisation de toutes les relations sociales, la domination charismatique peut donner lieu à la naissance d'une bureaucratie. Nous avons ainsi une bureaucratie légal-rationnelle et une bureaucratie charismatique. La différence entre les deux, Weber la souligne ainsi: « A la différence de la puissance, également révolutionnaire, de la *ratio*, qui agit soit directement de l'extérieur en changeant les conditions et les problèmes de la vie, et par là, indirectement, la position adoptée à leur égard, soit aussi par intellectualisation le charisme peut constituer en une transformation de l'intérieur. Née de la nécessité ou de l'enthousiasme, celle-ci signifie en général changement en direction de l'opinion et des faits, orientation entièrement nouvelle de toutes les positions envers toutes les formes particulières de vie et envers le monde ». La différence est bien marquée, mais pas suffisamment pour qu'on puisse vraiment saisir ce qui distingue le premier type du deuxième. Et pour cause... au fond, pour Weber, la *ratio*, qu'elle agisse de l'intérieur ou de l'extérieur, en changeant les conditions et les problèmes de la vie, aboutit au même résultat: rendre semblables toutes les institutions issues de la révolution industrielle, car la vie moderne ne tolère point de pouvoir autre que celui de la rationalité.

Les analyses post-wébériennes

Helen Constanas a le premier noté que les caractéristiques structurales entre les deux types de bureaucraties sont notables. Les bureaucraties charismatiques composent des véritables classes au pouvoir. Il suffit de penser à l'Égypte des Pharaons, à l'ancien Pérou, à l'URSS, etc. Par ailleurs, l'histoire de ces bureaucraties charismatiques montre que leur évolution est fort différente de celle des bureaucraties légal-rationnelles. Elles survivent en tant que cause et effet d'un pouvoir totalitaire. Elles n'ont pas de responsabilités, elles ne connaissent guère le contrôle, elles constituent à la fois des centres de décisions politiques et administratives.

Ces bureaucraties charismatiques sont caractérisées par le fait que: l'état est la bureaucratie; cet appareil exerce un contrôle total sur la vie politique, économique et sociale; la propriété privée est inexistante; la bureaucratie a le monopole de la circulation des biens, des marchandises, et la haute main sur l'économie.

Ces bureaucraties sont nées à la suite de l'objectivation du charisme mais cette objectivation est foncièrement différente de celle rationnelle. Pourquoi cela a-t-il échappé à Weber? Parce qu'il croyait que la bureaucratie n'est qu'un organe du pouvoir, jamais une classe, une élite au pouvoir. La routinisation du charisme ne donne point les mêmes effets observables au niveau de la domination rationnelle. Les bureaucrates des bureaucraties charismatiques sont au pouvoir parce qu'ils arrivent, moyennant l'idéologie, à perpétuer la croyance dans la légitimité des qualités acquises par la révolution, ou par la consécration, et la vertu de l'acte rituel.

A la théorie de Weber ont été faites d'autres objections. Les plus marquantes sont celles déconstruisant la bureaucratie en tant que mode, parmi d'autres, d'organisation sociale. On fait valoir qu'il reste à démontrer que la bureaucratie est le mécanisme principal du mode de production, que ses rapports de classe et les régimes politiques dominants sont constitutifs. Peut-on affirmer que la bureaucratie constitue le trait caractéristique du capitalisme, voire même des sociétés en voie de modernisation ?

Weber en est convaincu puisqu'il identifie le mouvement de bureaucratisation (= processus imposant la stabilité de l'emploi, la hiérarchie des traitements et des fonctions, les règles de la promotion, la division des responsabilités, la structure de l'autorité) au processus de rationalisation capitaliste. La bureaucratie est pour Weber le cadre social le plus adéquat à l'organisation capitaliste et à celle d'une société dont le but principal est la production. Claude Lefort, dans ses *Eléments d'une critique de la bureaucratie*, a bien noté à ce propos : « L'élimination en son (de la bureaucratie) sein des rapports personnels, la subordination de toutes les activités à l'application d'une

norme liée à une finalité objective font d'elle un modèle de rationalité économique établi par le capitalisme industriel. Max Weber n'hésite donc pas à formuler un jugement de valeur sur la bureaucratie moderne en déclarant qu'elle est supérieure d'un point de vue technique à toutes les autres formes d'organisation ».

En associant l'efficacité et la rationalité au concept de bureaucratie on est alors obligé d'identifier la bureaucratie avec le concept d'organisation efficace. Inutile de dire que cette identité bureaucratie = organisation efficace a été acceptée par beaucoup de chercheurs modernes. Talcott Parsons nous en donne un bon exemple dans *Evolutionary Universals in Society*. Mais contre une telle identification se sont déclarés beaucoup d'autres chercheurs avec des arguments forts différents. Pour simplifier la problématique notons qu'un groupe de sociologues critique le modèle de Weber en vue de le perfectionner alors qu'un deuxième groupe conteste la validité et l'utilité du modèle wébérien.

Examinons tout d'abord les critiques de ceux qui se placent à l'intérieur du modèle wébérien. Tout d'abord Robert K. Merton pour lequel Weber analyse seulement les fonctions et les réalisations positives de la bureaucratie, en négligeant les dysfonctions et les imperfections, sources structurelle d'hyper conformisme. Or il faudrait précisément approfondir ces points-là et essayer d'analyser « dans quelle mesure les différentes formes de bureaucratie modifient [...] les types de personnalité et les sélectionnent [...] ». Merton invoque des études empiriques répondant aux questions que voici: « Puisqu'on tient pour des traits de personnalité d'avoir un caractère soumis ou autoritaire, les bureaucraties choisissent-elles des personnalités selon l'une ou l'autre de ces tendances? Et puisque ces traits peuvent être modifiés, est-ce que la bureaucratie entraîne un accroissement de la tendance à l'autoritarisme? Est-ce qu'à chaque système de recrutement...correspondent différents types de personnalités? La promotion à l'ancienneté rend-elle moins compétitif, renforce-t-elle l'efficacité administrative?... L'anonymat général des décisions de la fonction publique restreint-il l'aire des symboles de prestige à un cercle intérieur étroitement défini? Est-ce que les bureaucraties montrent une tendance marquée à l'association différentielle? ».

Les réponses à ces questions ne sont pas faciles. On passe aisément d'un extrême à l'autre. Il faut lire, à titre d'exemple, le livre d'Henri Deroche, *Les mythes administratifs. Essai de sociologie phénoménologique* (1966). Pour ce chercheur la bureaucratie est paralysante. « Tous les fonctionnaires d'autorité, qui veulent demeurer lucides, savent combien ils sont liés par les institutions, les règlements et les hommes. La réforme administrative n'est plus qu'un thème mythique, parmi tant d'autres, pour discours dominicaux ou commissions en mal de sujets ».

Les critiques plus pertinentes ont été formulées par Alvin Gouldner et par les spécialistes de la sociologie industrielle. Les sociologues de l'industrie ont commencé par isoler dans le modèle wébérien les variables caractérisant la bureaucratie. Ensuite ils ont démontré que ces variables n'étaient nullement en corrélation entre elles, donc elles ne sont guère interdépendantes. Ceci étant, nous aurions, en acceptant intégralement le modèle de Weber, une situation paradoxale: nous aurions, en effet, des organisations bureaucratiques par rapport à certaines variables et non bureaucratiques par rapport à d'autres. Bien entendu, une telle critique postule l'existence d'un continuum dans les variables bureaucratiques et que ce continuum soit mesurable du point de vue empirique. On ne sait pas encore si un tel postulat est fondé: quoi qu'il en soit on a toujours pris les caractéristiques wébériennes de la bureaucratie et on en a fait des variables opératoires applicables à des organisations réelles. Prenons en exemple les travaux de R.H. Hall. Il part de six traits spécifiques de la bureaucratie moderne de Weber, c'est-à-dire: les attributions des fonctionnaires sont fixées officiellement; les fonctions sont hiérarchisées, intégrées dans un système de commandement tel que les autorités inférieures sont contrôlées par les autorités supérieures, sous réserve de faire appel contre les décisions; l'activité administrative est consignée dans des documents écrits; les fonctions supposent un apprentissage professionnel; le travail du fonctionnaire exige un dévouement entier à la charge occupée; l'accès à la profession est en même temps un accès à une technologie particulière (droit, finance, actuariat, etc. etc.).

Hall montre que chacun de ces six caractères est totalement indépendant de tous les autres. Les coefficients de corrélations plus élevés sont de 0,68. On sait bien qu'un r 0,70 est un coefficient de corrélation trop bas pour avoir une signification quelconque. D'autres recherches empiriques vont dans le même sens. Dès lors, le modèle wébérien nous permet de définir la bureaucratie comme l'organisation ayant des indicateurs aux valeurs maximales. Toutes les autres organisations n'ayant point ces indicateurs doivent être définis en termes négatifs, en tant que déviations du type idéal d'organisation bureaucratique. Dans ce cas, le modèle nous permet d'identifier les variables déviantes, de les mesurer, mais il ne nous aide guère à évaluer les avantages ou les désavantages d'une telle déviation pour l'efficacité générale du système, c'est-à-dire de l'administration, de l'entreprise, etc.

D'autres critiques ont été adressées à Weber par des wébériens. R. Bendix dans le livre *Higher Civil Servants in American Society* (1949), tente de démontrer que le dévouement à la charge occupée par le fonctionnaire implique l'intériorisation des normes et que celle-ci est un facteur capital pour fixer, de cas en cas, le comportement réel du fonctionnaire. Le politologue C. Friedrich va encore plus loin en disant que Weber a du concept de responsabilité une conception prussienne. Il faut, par contre, le définir plus précisé-

ment si on veut saisir de plus près le problème. Par contre S.R. Udy, un sociologue d'une génération plus jeune, dit qu'il faut prendre les six caractéristiques séparément, en renonçant ainsi au concept unitaire de bureaucratie.

Un deuxième groupe de critiques rejette totalement le modèle de Weber. Le chef de file de cette tendance est surtout Herbert H. Simon, le célèbre auteur de *Administrative Behavior* (1957) et de bien d'autres travaux primés par un Prix Nobel d'économie.

Pourquoi rejeter le modèle de Weber? Parce que, d'après ces critiques, le modèle est trop rigide. En effet, il fait une place surfaite à la notion d'efficacité, synonyme de rationalité, et à la notion de contrôle. Rationalité et contrôle sont intimement liés dans le modèle weberien. Or l'observation empirique montre que la rationalité et le contrôle (= pouvoir de régulation) sont souvent indépendants. La rationalité peut ne pas exister. Il arrive qu'on soit dans l'impossibilité de prévoir, donc de rationaliser un comportement. Une entreprise peut ignorer, pour mille et une raisons, si une solution sera bonne ou non. Elle pourra être donnée par la réalisation d'un projet, mais personne ne pourra l'affirmer ou le savoir à l'avance. Cette notion de rationalité n'est pas très réaliste. Par ailleurs, elle est liée à la courte période. Seulement à très courte échéance il est possible de prendre en considération l'investissement optimal des ressources. Dans la longue période cela n'est guère envisageable. Il est impossible de faire des prévisions à longue échéance, donc de formuler des comportements rationnellement échafaudés dans la longue période. Pourquoi? Parce que le régime capitaliste, – Josef Schumpeter l'avait déjà observé – bouleverse continuellement les structures économiques et les structures sociales. Le caractère du capitalisme est une perpétuelle destruction créatrice.

Pour cette raison, il est pratiquement impossible d'élaborer des véritables comportements rationnels. Et pourtant les entreprises, les administrations continuent à agir même à défaut de cette rationalité là. D'où la nécessité de reconsidérer la notion de rationalité dans le cadre du modèle bureaucratique, et peut-être d'y introduire celle de non-rationalité, ou tout au moins les notions pouvant être engendrées à la suite de processus d'innovations de toutes sortes.

En plus de ces quelques observations critiques, d'autres ont été soulevées. Elles portent sur le fait que Weber néglige les tensions inhérentes aux organisations et vers l'analyse des mécanismes que les organisations utilisent pour résoudre les problèmes et les tensions.

Est-ce que la notion de rationalité est constitutive du concept de bureaucratie ?

Ce qu'on vient de dire, quoique de manière très résumée, permet d'affirmer que la conceptualisation wébérienne présente un certain nombre de contradictions, et aussi quelques faiblesses conceptuelles. Parmi celles-ci, la plus grave semble être celle concernant la rationalité. Celle-ci est une notion vague et trop liée à des traits précis de développement culturel. En effet, la rationalité découle d'un état culturel déterminé. Son évolution n'est donc ni constante ni certaine. Cette dernière constatation est très lourde de conséquences: en effet, si elle était vraie, la construction du type idéal lui-même en résulterait affectée. Cependant les critiques portant sur la validité empirique du modèle sont importantes mais non essentielles. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est peu probable que des données empiriques aussi disparates puissent décider de la validité d'un modèle idéal-typique. Les critiques portant sur l'agencement des notions à l'intérieur du modèle sont assurément plus importantes. Mais est-ce fondé de dire que Weber réduisait la rationalité à l'efficacité ou la réciproque? En tout cas il n'est pas très exact d'identifier la rationalité avec l'efficacité. Il est vrai que la position de Weber à ce propos est plus nuancée que ce qu'une lecture approximative de son œuvre a fait jusqu'ici apparaître. Cependant pour donner une base solide à cette problématique il faudra faire l'historique des usages que cette notion de bureaucratie a connu surtout dans les disciplines juridiques et en science de l'organisation, mettre également en évidence de les modes d'élaboration et de diffusion du concept.

DIE ZÜRCHER RATHAUS- UND AULAVORTRÄGE (1851–1961)

I. Einleitung¹

Die Zürcher Verfassung vom 10. März 1831 markiert den Beginn des republikanischen Volksschulwesens im Kanton Zürich.² Das Gesetz über die Organisation des gesamten Unterrichtswesens von 1832 reorganisierte nicht nur das Volksschulwesen, sondern etablierte gleichsam als Spitze des Bildungswesens die Universität Zürich mit anfänglich vier Fakultäten.³ Dieses neue Schulwesen war das Resultat einer liberalen Epoche und stand im Zusammenhang mit der Verbürgerlichung und Individualisierung der Gesellschaft, im Zuge derer in Zürich auch das Kulturleben einen grossen Aufschwung nahm.⁴

So bildeten sich in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts verschiedene wissenschaftliche und kulturelle Vereinigungen.⁵ Die angesehenste dieser Vereinigungen war die Antiquarische Gesellschaft, die 1832 gegründet worden war. Ihr Gründer, der Theologe und Englischlehrer Ferdinand Keller, war beim Zürcher Burghölzli zufällig auf keltische Grabhügel gestossen und

* Dr. iur., Assistent am Lehrstuhl für öffentliches Recht, Verfassungsgeschichte sowie Staats- und Rechtsphilosophie von Prof. Dr. Andreas Kley an der Rechtswissenschaftlichen Fakultät der Universität Zürich.

¹ Dieser Text entstand im Rahmen des Forschungsprojekts zur Geschichte der schweizerischen Staatsrechtslehre seit dem Ende des 19. Jahrhunderts. Ich danke Prof. Dr. Andreas Kley für den Anstoss zu dieser Arbeit und für den nötigen Freiraum. Ausserdem danke ich Prof. Dr. Stefan G. Schmid für das Lektorat dieses Textes.

² Vgl. zur Entwicklung hin zur liberalen Kantonsverfassung: Gordon A. Craig, *Geld und Geist: Zürich im Zeitalter des Liberalismus 1830–1869*, München 1988, S. 55 ff.; zum republikanischen Volksschulwesen im Kanton Zürich: Helmut Fend, *Geschichte des Bildungswesens: Der Sonderweg im europäischen Kulturraum*, Wiesbaden 2006, S. 151 ff..

³ Vgl. Gesetz über die Organisation des gesamten Unterrichtswesens im Kanton Zürich, vom 28. Herbstmonat 1832, OS II. S. 313 ff.; vgl. auch Craig (Anm. 2), S. 127 ff.; Monika Landert-Scheuber, *Das politische Institut in Zürich 1807–1833*, Diss. (Zürich), Zürich 1992, S. 126.

⁴ Vgl. Craig (Anm. 2), S. 158 ff.

⁵ Vgl. Craig (Anm. 2), S. 168.

machte es sich und seiner Vereinigung zur Hauptaufgabe weitere solcher Gräber zu erkunden. Älter noch war die Naturforschende Gesellschaft Zürich, welche 1746 von Johannes Gessner gegründet worden war und es sich zur Aufgabe machte, die Erkenntnis der Natur zu fördern.⁶ 1846 feierte diese Gesellschaft ihr 100-jähriges Bestehen mit 300 Mitgliedern, Regierungsräten, städtischen Beamten und Gästen im grossen Saal des Casinos. Dabei wurden verschiedene Referate von Wissenschaftlern gehalten, so zum Beispiel von Arnold Escher von der Linth über Geologie oder von Prof. Albert Mousson über die Elektrizitätserzeugung aus Dampfkraft. Die wissenschaftlichen Vorträge fanden einen grossen Anklang beim Publikum, weshalb mehrere Mitglieder der Gesellschaft die Idee aufwarfen, regelmässig Vorträge zu wissenschaftlichen Themen zu veranstalten.⁷

In diesem Umfeld des bildungshungrigen Laienpublikums⁸ erblickten schliesslich die Professoren der Universität Zürich eine Gelegenheit, um ihre – damals eher umstrittene – Institution dem Volk näher zu bringen und gleichzeitig etwas Geld einzunehmen, welches den Einrichtungen der Universität zugutekommen sollte.⁹ So beschlossen die Dozenten der Universität Zürich im Herbst 1851, mit Beginn des Wintersemesters, einen ersten Zyklus von Vorträgen zu organisieren. Der Zürcher Regierungsrat überliess den Professoren dafür unentgeltlich den Zürcher Rathaussaal. Ein Privileg, welches heute nicht einmal die Stadt Zürich als Sitz der ehemaligen Staatsverwaltung mehr besitzt.¹⁰

⁶ Vgl. Denkschrift zur Feier des hundertjährigen Stiftungsfestes der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich am 30. November 1846, Zürich 1846, S. 3 f; vgl. auch Craig (Anm. 2), S. 169.

⁷ Vgl. Craig (Anm. 2), S. 170, der wohl versehentlich *Conrad* Escher als Vortragenden erwähnt; allgemein zur Rolle der wissenschaftlichen Vereine im 19. Jahrhundert: Andreas W. Daum, Wissenschaftspopularisierung im neunzehnten Jahrhundert, 2. Aufl., Oldenbourg/München, 2002, S. 89 ff.

⁸ Der Ausdruck wurde von Craig (Anm. 2), S. 170 verwendet.

⁹ Die liberale Zürcher Regierung hatte kurz nach Amtsantritt neue Steuern zu erheben, um unter anderem den Finanzbedarf des neuen Unterrichtswesens zu finanzieren. Die Bevölkerung stand der Universität daher skeptisch gegenüber und die Politik war bestrebt, den Finanzbedarf der Universität möglichst gering zu halten. Vgl. etwa Willi Meyer, Finanzgeschichte der Universität Zürich von 1833–1933, Diss. (Zürich), Zürich 1940, S. 30 ff.; vgl. auch Mommsens Meinung dazu, bei Craig (Anm. 2), S. 153.

¹⁰ Vgl. Neue Zürcher Zeitung vom 1. Februar 2010, Nr. 25, S. 9.

II. Rathausvorträge 1851–1918

I. Die Rathausvorträge als gesellschaftliches und wissenschaftliches Ereignis

Diese Rathausvorträge hatten beim wissenschaftlich interessierten Publikum einen grossen Erfolg, es wurden pro Vortragszyklus zwischen 300 und 450 Eintrittskarten verkauft.¹¹ Daher beschlossen die Dozenten der Hochschule im Juli 1854, sich im Verein der Hochschuldozenten dauerhaft zu organisieren, mit dem alleinigen Zweck, diese Rathausvorträge zu veranstalten. Mit der Gründung des Polytechnikums 1855 wurde der Verein in «Allgemeiner Dozentenverein der beiden Zürcher Hochschulen» umbenannt und setzte sich fortan aus den Dozenten der beiden Hochschulen zusammen.¹² Die Einnahmen aus dem Verkauf der Eintrittskarten sollten dazu verwendet werden, eine Sammlung von Gipsabdrücken antiker Skulpturen einzurichten. Zu diesem Zweck wurde eine Kommission gebildet, der unter anderen die Professoren Hermann Köchly und Theodor Mommsen angehörten. Die Sammlung bildete den Grundstock der heutigen Archäologischen Sammlung der Universität Zürich.¹³ In Einzelfällen unterstützte der Dozentenverein auch andere Projekte; so wurde 1861 der Wiederaufbau einer Bibliothek mitfinanziert, die dem grossen Brand in Glarus zum Opfer gefallen war und 1867–69 wurden die Einnahmen verwendet, um die Aula des Polytechnikums mit Fresken zu schmücken.¹⁴

In ihrer Anfangszeit waren die Zürcher Rathausvorträge nicht nur wissenschaftlicher, sondern auch gesellschaftlicher Anlass.¹⁵ Die aufstrebende Stadt Zürich begann ihren kleinstädtischen Charakter abzustreifen.¹⁶ Zu dieser gesamtgesellschaftlichen Entwicklung trugen die Rathausvorträge unter anderem dadurch bei, dass zu den Vorträgen auch Damen zugelassen wurden – sie durften sich selbstverständlich nicht an den Diskussionen beteiligen. Glaubt man Gottfried Keller, so waren die gutbürgerlichen Damen aber nicht nur an der Wissenschaft interessiert. Er schrieb, man munkle, «dass die spröden und bigotten Zürcherinnen ein sehr ehrbares und unschuldiges Rendezvous-

¹¹ Vgl. Rechnungen des Allgemeinen Dozentenvereins 1851/52–1872/73, StAZH U 97a c).

¹² Vierteljahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich 47 (1902), S. 460; Craig (Anm. 2), S. 170; Karl Dändliker, Geschichte der Stadt und des Kantons Zürich, Bd. 3, Zürich 1912, S. 469 f.

¹³ Vgl. <http://www.archinst.uzh.ch/SlgGesch.htm>, besucht am 28. März 2010; vgl. auch Dändliker (Anm. 12), S. 470.

¹⁴ Vierteljahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich 47 (1902), S. 464.

¹⁵ Vgl. Werner Kaegi, Jacob Burckhardt: Eine Biographie, Bd. III, Basel 1956, S. 619.

¹⁶ Craig (Anm. 2), S. 155.

System entdeckt hätten und dass die Gedanken nicht immer auf den Vortrag konzentriert seien».¹⁷ Dass dabei wohl auch die Gedanken der männlichen Zuhörer abgeschweift waren, darüber äusserte sich Keller natürlich nicht.

Auch die ausländischen Professoren fanden in den Rathausvorträgen Gelegenheit, mit ihren Kollegen in Kontakt zu treten. Sogar Theodor Mommsen, der sonst die Professorengesellschaften mied, liess sich dazu überreden, einen Vortrag im Rathaus zu halten. Aus dem Vortrag mit dem Titel «Helvetien zur Zeit der Römer» ging in der Folge die publizierte Arbeit «Die Schweiz in römischer Zeit» hervor.¹⁸ Laut Gottfried Keller «bekriegten» sich ausserdem die Norddeutschen und die Süddeutschen wegen ihrer Aussprache,¹⁹ während Francesco de Sanctis die deutschen Professoren als «komische Leute» bezeichnete, die sich jeden Abend besaufen.²⁰

2. *Zum Unterbruch 1874–1880*

Im Frühling 1874 wollte der Schweizerische Arbeiterbund²¹ seine Delegiertenversammlung in Zürich abhalten und stellte zu diesem Zweck ein Gesuch an den Regierungsrat des Kantons Zürich, den Zürcher Rathaussaal verwenden zu dürfen. Der Regierungsrat genehmigte dies auf Antrag des demokratischen Regierungsrats Gottlieb Ziegler. Im Volk sorgte diese Erlaubnis aber für böses Blut, worauf eine Petition an den Kantonsrat mit über 10 000 Unterschriften zustande kam, die verlangte, dieser Beschluss sei rückgängig zu machen. Der Kantonsrat überwies die Petition mit knapper Mehrheit an den Regierungsrat. Der Arbeiterbund tagte daher auf Einladung des Stadtrates von Winterthur im dortigen Stadthaus. Zur Sicherheit erliess der Zürcher Regierungsrat eine Weisung, wonach der Zürcher Rathaussaal in Zukunft nur noch für die Sitzungen der Behörden reserviert sein sollte und nicht mehr für priva-

¹⁷ Brief von Gottfried Keller an Hermann Hettner vom 6. Februar 1856, ZB Ms. GK 77 Nr. 15/25, sowie in: Gottfried Keller: Gesammelte Briefe, hrsg. von Carl Helbling, Bd. 1, Bern 1950, S. 421.

¹⁸ Vgl. Ernst Meyer, Theodor Mommsen in Zürich (1852–1854), in: Schweizer Beiträge zur Allgemeinen Geschichte 12 (1954), S. 99 ff. (115); Stefan Rebenich, Theodor Mommsen: Eine Biographie, München 2007, S. 75 f.

¹⁹ Vgl. Ernst Gagliardi, Die Universität Zürich 1833–1933 und ihre Vorläufer, Zürich 1938, S. 469 Anm. 1. m.w.H.

²⁰ Zit. bei Craig (Anm. 2), S. 153.

²¹ Vgl. zum Arbeiterbund: Bernhard Degen, Schweizerischer Arbeiterbund, Historisches Lexikon der Schweiz (HLS), Version vom 9. Februar 2009, URL: <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/d/D17398.php>. Interessanterweise löste dieser sich im gleichen Jahr auf, in dem dem Dozentenverein wieder gestattet wurde, den Rathaussaal zu benutzen.

te Veranstaltungen zur Verfügung gestellt werden durfte.²² Unter dieser Weisung hatten in den folgenden Jahren auch die Zürcher Rathausvorträge zu leiden.²³ Der Dozentenverein beschloss die Vorträge einstweilen zu sistieren.²⁴

Im Winter 1874/75 fanden somit keine Vorträge statt. In den Jahren 1875/76 und 1876/77 veranstaltete der Dozentenverein gemeinsam mit der Antiquarischen und der Naturforschenden Gesellschaft öffentliche Vorträge im Hotel Baur au Lac. In den Wintern 1878/79, 1879/80 fanden keine Vorträge mit Beteiligung des Dozentenvereins statt. Deshalb richtete der Dozentenverein am 8. Juni 1880 ein Gesuch an den Regierungsrat, es sei dem Verein wieder zu gestatten, den Rathaussaal für seine Vorträge benutzen zu dürfen. Der Dozentenverein pries darin seine Vorträge nicht nur als Bildung für das Volk an, sondern erwähnte auch die Tatsache, dass dank den Einnahmen nicht nur die archäologische Sammlung ausgestattet werden konnte, sondern auch die Aula ausgeschmückt und eine Kupferstichsammlung angelegt werden konnte. Daneben würden die Vorträge nicht nur das Publikum mit den Hochschulen in Kontakt bringen, sondern auch die beiden Hochschulen untereinander verbinden. So stellte der Dozentenverein fest, «[...] dass das Gedeihen dieser Vorträge wesentlich an das Rathaus gebunden ist [...]».²⁵ Der Regierungsrat entsprach dem Gesuch des Dozentenvereins und überliess ihm mit Beschluss vom 19. Juni 1880 den Rathaussaal wieder zur Benutzung für die akademischen Vorträge.²⁶

Seit 1880 bestimmte der Dozentenverein alljährlich neu, wozu die Erträge der Vorträge verwendet werden sollten. Meist flossen die Mittel wiederum in die Archäologische Sammlung oder fanden neu auch Verwendung für die Kupferstichsammlung des Polytechnikums. Mehrmals dienten die Mittel jedoch auch dazu, in Abkehr von den hehren Bildungsidealen, Ölportraits verdienter Hochschulprofessoren für das Senatszimmer anzufertigen.²⁷

²² Die Weisung vom 26. August 1871 [wohl 1874] ging auch an den Dozentenverein, vgl. StAZH U 97a.a, Protokoll und Akten des Ausschusses Mai 1871–Mai 1873.

²³ Vgl. Hundert Jahre: Bilder aus der Geschichte der Stadt Zürich in der Zeit von 1814–1914, Zürich 1915, S. 86; Vierteljahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich 47 (1902), S. 462; vgl. auch Circular an die Mitglieder des academischen Docentenvereins vom 10. Juni 1874, StAZH U 103a1, Präsidialprotokoll 1873/74 mit Beilagen.

²⁴ Vgl. Circular an die Mitglieder des academischen Docentenvereins vom 10. Juni 1874, StAZH U 103a1.9, Präsidialprotokoll 1873/74 mit Beilagen.

²⁵ Gesuch des Dozentenvereins an den Regierungsrat des Kantons Zürich vom 8. Juni 1880, StAZH U 103a 1.9.

²⁶ Beschluss des Regierungsrates vom 19. Juni 1880, StAZH U 103a 1.9.

²⁷ Vgl. Vierteljahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich 47 (1902), S. 464 f., mit einer Aufstellung über die genauen Verwendungszwecke.

3. *Schwindende Zuhörerzahlen*

Als der Dozentenverein ab 1880 wieder über sein angestammtes Lokal verfügte, war er plötzlich mit einem neuen Phänomen konfrontiert. Einerseits nahmen die Zuhörerzahlen ab, andererseits war es für den Verein schwieriger geworden, Referenten verpflichten zu können. Nach einer Pause im Winter 1885/86 kam auch immer öfters der Gedanke auf, die Vorträge ganz einzustellen. Den Rathausvorträgen war langsam, aber sicher Konkurrenz erwachsen. Gegen Ende des 19. Jahrhunderts nahmen sich immer mehr Gesellschaften und Vereinigungen der einst exklusiven Aufgabe der Rathausvorträge an, dem Publikum die Wissenschaft verständlich zu vermitteln.²⁸ So zeigt ein Blick in das Tagblatt der Stadt Zürich zu Beginn des 20. Jahrhunderts eine Fülle von Inseraten zu wissenschaftlichen Vorträgen. Neben der alteingesessenen Konkurrenz durch die Antiquarische und die Naturforschende Gesellschaft versuchten auch die Geographisch-Ethnographische Gesellschaft, der Kaufmännische Verein Zürich und viele weitere Vereinigungen dem Publikum wissenschaftliche oder politische Gegenstände in populären Vorträgen näher zu bringen.

4. *Vorläufiges Ende 1918*

Die erwähnten Zweifel, ob die Rathausvorträge weitergeführt werden sollten, verdichteten sich gegen Ende der 1910er Jahre. So berichtete die Neue Zürcher Zeitung im Herbst 1913, dass dies nun der letzte Versuch sei, wieder Zuhörer für die Vorträge des Dozentenvereins zu erreichen.²⁹ So schnell ging es dann doch nicht zu Ende mit den Vorträgen. Noch im Winter 1916/17 fand der 55. Zyklus der Rathausvorträge statt, obwohl diese schon nicht mehr im Rathaussaal stattfanden, sondern in der Aula des neuen Universitätsgebäudes an der Rämistrasse. Das Rektorat der Universität befürchtete daher, dass die «doch etwas exzentrische Lage» des Saales die Zahl der Besucher negativ beeinflussen könnte.³⁰ 1917/18 fanden dann nochmals zwölf Vorträge statt, wobei diese nun im Schwurgerichtssaal abgehalten wurden.³¹ Danach wurden die Rathausvorträge eingestellt.

²⁸ Vgl. Vierteljahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich 47 (1902), S. 462.

²⁹ Vgl. NZZ vom 26.10.1913, Nr. 297, S. 2.

³⁰ Vgl. Brief des Rektors an die Erziehungsdirektion vom 10. November 1916, StAZH 70.96.

³¹ Vgl. Eintrittskarte 1917/18, StAZH 70.96.

III. Aulavorträge 1933–1961

Fritz Fleiner, der bereits 1916 einen Rathausvortrag über Politik als Wissenschaft gehalten hatte, griff die Idee dieser Vorträge während seiner Zeit als Rektor der Universität Zürich wieder auf.³² Da die Universität inzwischen über eigene Räumlichkeiten verfügte, wurden die Vorträge von nun an «Akademische Aula-Vorträge» genannt. Rektor Fleiner knüpfte in seinem Rundschreiben aber ausdrücklich an die Tradition der Rathausvorträge an, nun freilich ohne Mitwirkung der Dozenten des Polytechnikums.³³ Bis zum Wintersemester 1938/39 hielt die Universität Zürich alljährlich sechs Vorträge. Der Kriegsausbruch zwang die Universität dazu, die Vorträge einstweilen einzustellen; erst im Winter 1944/45 fanden wieder Aulavorträge statt, nun jedoch lediglich noch mit vier Vorträgen pro Zyklus.³⁴ Diese Vorträge fanden noch bis zum Wintersemester 1960/61 statt, obwohl sich bereits gegen Ende der 1940er Jahre abzeichnete, dass immer weniger Eintrittskarten abgesetzt werden konnten.³⁵ So blieb der Kommission für die Aulavorträge nichts anderes übrig, als dem Rektor am 5. Juni 1961 zu beantragen, die Aulavorträge einstweilen zu sistieren.³⁶ Der Rektor war damit einverstanden und überwies den Antrag an den Senat der Universität,³⁷ welcher am 3. August 1961 beschloss, auf die Vorträge einstweilen zu verzichten.³⁸

IV. Würdigung

1. *Die besondere Verbindung*

Der Dozentenverein erfüllte mit den Rathausvorträgen seit ihren Anfängen mehrere gesellschaftliche Bedürfnisse, die durch die Vorträge in einer Weise vereint wurden, wie es in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts sonst kaum

³² Vgl. Helmut Marcon et al., 200 Jahre Wirtschafts- und Staatswissenschaften an der Eberhard-Karls-Universität Tübingen: Leben und Werk der Professoren: die Wirtschaftswissenschaftliche Fakultät der Universität Tübingen und ihre Vorgänger (1817–2002), Bd. 1, Stuttgart 2004, S. 368.

³³ Vgl. Brief des Rektors an die Dozentschaft vom 7. Oktober 1933, StAZH 70.96.

³⁴ Vgl. Schreiben der Kommission für die akademischen Aulavorträge an den Präsidenten des Zürcher Hochschulvereins vom 3. Mai 1944, StAZH Z 70.96.

³⁵ Vgl. Schreiben des Sekretärs an den Präsidenten der Kommission für Aulavorträge vom 17. Februar 1950, StAZH Z 70.95.

³⁶ Schreiben Prof. Töndurys an den Rektor der Universität Zürich vom 5. Juni 1961, StAZH Z 70.95.

³⁷ Schreiben des Rektors an Prof. Töndury vom 13. Juni 1961, StAZH Z 70.95.

³⁸ Schreiben des Rektors an Prof. Töndury vom 3. August 1961, StAZH Z 70.95.

geschah.³⁹ Die Rathausvorträge waren nicht nur wissenschaftliche Bildung für die Laien, sondern gleichzeitig auch gesellschaftlicher Anlass. Die Referate sorgten nicht nur für eine Verbindung der Universität mit der – anfänglich skeptischen – bürgerlichen Gesellschaft, sondern auch für den Kontakt der Professoren untereinander. Lange bevor der Gedanke einer Volkshochschule aufkam und lange vor populärwissenschaftlichen Zeitschriften, referierten nicht zuletzt spätere Nobelpreisträger wie Theodor Mommsen, Albert Einstein oder Alfred Werner über ihre Disziplinen und neuste Forschungsergebnisse. So liess sich Theodor Mommsen, dem die Professorengesellschaft sonst eher ein Graus war,⁴⁰ wie bereits erwähnt, sofort für einen Vortrag im Rathaus motivieren.⁴¹ Er hielt einen Vortrag über «Helvetien zur Zeit der Römer» (1852/53, Nr. 6), der in erweiterter Form 1854 in den Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft erschien. Darin führte Mommsen aus, dass ein Helvetien, als eine in irgendeiner Form gedachte Einheit, im Römischen Reich nicht existierte. Mommsen war deshalb überrascht, wie gut sein Vortrag über «Nicht-helvetien» bei den Zuhörern ankam.⁴² Womöglich war das darauf zurückzuführen, dass Ferdinand Keller dem Text bereits «einige allzu scharfe Spitzen vorher ausgebrochen» hatte,⁴³ oder darauf, dass Mommsen Ausdrücke wie «unser Land», «unsere Landschaft» oder «unsere Nordgrenze» benutzte.⁴⁴

2. *Nobelpreisträger und andere Koryphäen*

Auch Albert Einstein war Referent im Zürcher Rathaus während seiner Zeit am Polytechnikum. Er hielt hier einen Vortrag mit dem Titel «Neues zum Problem der Gravitation» (1913/14, Nr. 8), der leider nicht publiziert worden ist.⁴⁵ Gleichwohl muss es sich bei diesem Vortrag um ein aktuelles For-

³⁹ Vgl. immerhin die Solothurner Töpfergesellschaft, die seit 1857 regelmässige Vorträge zu wissenschaftlichen Gegenständen veranstaltete: Andreas Nef, Ein ganz merkwürdiger Verein: 150 Jahre Töpfergesellschaft Solothurn, Mitteilungen der Töpfergesellschaft Solothurn, NF 8, Solothurn 2007; vgl. auch <http://www.toepfergesellschaft.ch>, besucht am 26. April 2010.

⁴⁰ Vgl. Marie Theres Fögen, «Alles schön, bis auf die Menschen» [Theodor Mommsen in Zürich], in: Tages-Anzeiger vom 4. März 2005, S. 59; Rebenich (Anm. 18), S. 75 f.

⁴¹ Vgl. Rebenich (Anm. 18), S. 76.

⁴² Vgl. Theodor Wickert, Theodor Mommsen, Bd. 3, Frankfurt am Main 1969, S. 224.

⁴³ Gerold Meyer von Knorau, in: Denkschrift zur fünfzigjährigen Stiftungsfeier der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich 1882, S. 22; Wickert (Anm. 42), S. 224.

⁴⁴ Wickert (Anm. 42), S. 224.

⁴⁵ Der Vortrag ist immerhin im Literaturverzeichnis seiner gesammelten Werke verzeichnet, vgl. The Collected Papers of Albert Einstein, Volume 11, Princeton 2009, S. 196.

schungsthema Einsteins gehandelt haben, hielt er doch in diesem Zeitraum mehrere ähnliche Vorträge und verfasste Publikationen zur Gravitation.⁴⁶

Auch ein dritter Nobelpreisträger, Alfred Werner, späterer Nobelpreisträger für Chemie, hielt einen Rathausvortrag, jedoch über einen frühen Vorfahren in seiner Disziplin. Der Vortrag «Lavoisier, der Begründer der modernen Chemie» (1893/94, Nr. 7) widmete sich nicht aktuellen Fragen, sondern blickte zurück zum eigentlichen Begründer der modernen Chemie, Antoine Laurent de Lavoisier. Insgesamt hielten immerhin sechs spätere Nobelpreisträger einen Vortrag im Rahmen der Rathaus- oder der Aulavorträge.⁴⁷

Die Rathausvorträge zeugen auch von der Anziehungskraft, die die Zürcher Hochschulen auf die Hochschuldozenten anderer Länder ausübten. Diese ausländischen Dozenten hinterliessen ihrerseits ihre Spuren in Zürich. So hinterliess Gottfried Semper Zürich nicht nur das Hauptgebäude des Polytechnikums, sondern hielt auch zwei Rathausvorträge über Schmuck und Kunstsymbolik (1855/56, Nr. 7) und über Baustile (1868/69, Nr. 12). Der Erbauer des Hauptgebäudes der Universität, der Schweizer Karl Moser, hielt ebenfalls einen Vortrag im Zusammenhang mit Architektur, und zwar über «Die Genfer Landhäuser im 18. Jahrhundert» (1916/17, Nr. 6).

3. *Die grosse weite Welt im Rathaussaal*

Doch war es nicht nur so, dass Professoren aus aller Welt nach Zürich kamen, Professoren brachten auch die weite Welt ins Zürcher Rathaus. Wie sich die Stadt Zürich der Welt zuwandte, so wandten sich die Referenten gegen Ende des 19. Jahrhunderts fernen Gegenden zu. Die Zuhörer erfuhren beispielsweise Näheres über die Küste von Nordgrönland (Martin Rickli, 1908/09, Nr. 8) sowie über die Faröer und ihre Heimat (Ferdinand Vetter, 1889/1890, Nr. 8). Besonders der Botaniker Carl Schröter⁴⁸ hielt häufig Vorträge über seine Reisen durch ferne Länder, die er mit Lichtbildern und sogar Kunstaussstellungen anreicherte. Er hielt insgesamt neun Rathausvorträge; seinen Vortrag «Reisebilder aus Japan» (1899/1900, Nr. 1–3) hielt er gleich drei Mal, was davon zeugt, wie beliebt Schröters Vorträge gewesen sein müssen. Carl Schröter war es auch, der 1914 über die amerikanischen Nationalparks refe-

⁴⁶ Vgl. dazu The Collected Papers of Albert Einstein (Anm. 45), S. 195 f.

⁴⁷ Neben den erwähnten Theodor Mommsen (1852/53, Nr. 6), Alfred Werner (1893/94, Nr. 7) und Albert Einstein (1913/14, Nr. 8) waren dies: Hermann Staudinger (1917/18, Nr. 10), Paul Karrer (1934/35, Nr. 4) und Walter Rudolf Hess (1938/39, Nr. 2).

⁴⁸ Vgl. zu Schröter insb. Festschrift Carl Schröter, Zürich 1925, mit Biographie und Werkverzeichnis.

rierte, während unter seiner Mitarbeit im selben Jahr der schweizerische Nationalpark in Graubünden geschaffen wurde.⁴⁹

Die Liste der Vorträge ist somit auch ein Abbild der gesellschaftlichen Entwicklungen und Aktualitäten. So lässt sich anhand der Vorträge erkennen, wie sich die industrielle Entwicklung der Schweiz auch in anderen Disziplinen abbildet. Heinrich Fick⁵⁰ referierte schon in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts über Aktiengesellschaften (1860/61, Nr. 11) sowie «Über den Einfluss der Naturwissenschaften auf das Recht» (1871/72, Nr. 10). Während Friedrich Meili⁵¹ den Zuhörern das "Telephonrecht" näher brachte (1884/85, Nr. 2), den internationalen Geist in der Jurisprudenz betonte (1896/97, Nr. 3) und sich mit der internationalen Auslieferung und deren Reform auseinandersetzte (1910/11, Nr. 12).

Neben diesen Themen der technischen Entwicklung stellen die Rathaus- und Aulavorträge auch ein Spiegelbild der gesellschaftlichen Entwicklungen dar. So fand mit dem Projekt des Schweizerischen Nationalparks, wie ihn Carl Schröter vorantrieb der Umweltschutz einzug in die akademischen Vorträge. Gustav Vogt hielt bereits 1872 einen Vortrag mit dem Titel «Das Recht der Tiere» (1872/73, Nr. 2) und leistete damit einen frühen Beitrag, um den Schutz der Tiere im Recht zu verankern.⁵²

4. *Zurück in den Elfenbeinturm*

Es war diese Verbindung von Wissenschaft und Gesellschaft, von Zugewanderten und Eingessenen sowie aktuellen Themen der Forschung und modernen gesellschaftlichen Entwicklungen, die den Rathausvorträgen über eine solch lange Zeitspanne von über 65 Jahren zum Erfolg verhalf. Ein grosser Teil der Referenten publizierte seine Vorträge in der einen oder anderen Form, sei es als Beitrag in einer Zeitschrift oder Zeitung oder gar als Teil einer grösseren Monografie.⁵³ Letzteres lässt sich nur selten direkt nachwei-

⁴⁹ Vgl. zur Gründung des schweizerischen Nationalparks auch Andreas Kley, Die Welt-naturschutzkonferenz 1913 in Bern, in: Umweltrecht für die Praxis (URP) 2007, H. 7, S. 685–705.

⁵⁰ Vgl. zu Fick u.a.: Helene Fick, Heinrich Fick, ein Lebensbild, Zürich 1897.

⁵¹ Vgl. zu Meili: Marianne Runge, Friedrich Meili (1848–1914), Diss. (Zürich), Zürich 1978.

⁵² Ein Gedanke, den später besonders der erste Sekretär des Bundesamtes für Justiz (damals noch Justizabteilung) und spätere Bundesrichter Leo Weber wieder aufnahm, vgl. dazu Goran Seferovic, Leo Weber und der Anfang des Bundesamtes für Justiz, in: *Commentationes Historiae Iuris Helveticae*, Bd. V, Bern 2010, S. 115 ff., S. 132 f.

⁵³ Auch im Zürcher Taschenbuch wurden einige der Vorträge veröffentlicht (vgl. 1886/87, Nr. 5; 1895/96, Nr. 1; 1897/98, Nr. 10; 1901/02, Nr. 4; 1911/12, Nr. 1).

sen, die Vermutung liegt aber oft sehr nahe. Viele Vortragende waren im Zeitpunkt ihrer Referate in ähnlichen Forschungsgebieten tätig.

Bereits mit den Aulavorträgen wurde diese Verbindung ein erstes Mal gelockert. Die Vorträge waren fortan eher eine universitäre Angelegenheit und konnten nicht mehr so viele Zuhörer anziehen wie noch im 19. Jahrhundert. Man fragt sich, wie sich ein Laienpublikum für Vorträge über «Die althebräische Ballade»⁵⁴ oder «Arbeitsrecht in den Ländern der Keilschriftkultur zu Beginn des 2. Jahrtausends v. Chr.»⁵⁵ interessieren konnte. Doch scheinen diese teils exotischen oder fachspezifischen Themata nicht der einzige Grund gewesen zu sein, denn auch zu Zeiten der Rathausvorträge gab es Vortragsthemen, die für die Zuhörer weniger zugänglich waren. Der Grund lag wohl auch in der vielfältigen Konkurrenz durch populärwissenschaftliche Vorträge der Zürcher Vereine, nicht zuletzt auch durch die Volkshochschule. Der Antrag auf Sistierung der Aulavorträge erwähnte ausserdem die universitären Ringvorlesungen als Konkurrenz zu den Aulavorträgen.⁵⁶ In den Ringvorlesungen referierten mehrere Dozenten unter einem gemeinsamen Oberthema. Sechs Jahre nach dem Ende der Aulavorträge behauptete die Neue Zürcher Zeitung, dass die universitären Ringvorlesungen an die Stelle der Aulavorträge getreten seien.⁵⁷ Wenngleich die Akten belegen, dass die Kommission der Aulavorträge die Ringvorlesung als Konkurrenz und nicht als Nachfolge betrachtete, entsprachen die letzten Zyklen der Aulavorträge vom Konzept her tatsächlich diesen Ringvorlesungen, da auch dort mehrere Dozenten ein übergeordnetes Thema aus verschiedenen Blickwinkeln und Disziplinen beleuchteten. In diesem Sinne führen die Ringvorlesungen in gewisser Weise die alte Tradition der Rathausvorträge tatsächlich noch heute fort.⁵⁸

⁵⁴ Prof. Ludwig Köhler, 1937/38, Nr. 1.

⁵⁵ Prof. Julius Lautner, 1938/39, Nr. 5.

⁵⁶ Vgl. Schreiben Prof. Töndurys an den Rektor der Universität Zürich vom 5. Juni 1961, StAZH Z 70.95.

⁵⁷ Neue Zürcher Zeitung vom 26. Oktober 1967, Abendausgabe, Nr. 4540, Blatt 5.

⁵⁸ Vgl. zu den aktuellen Ringvorlesungen: <http://www.agenda.uzh.ch/reihen.php?type=ringvorlesung>, besucht am 3. Mai 2010.

Vorbemerkung

Die Liste der Rathaus- und Aulavorträge stützt sich auf folgende Quellen:

Für die Periode 1851–1893 existiert ein gedrucktes Verzeichnis der Vorträge: Verzeichnis der vom Allgemeinen Docentenverein in Zürich von 1851–1893 veranstalteten öffentlichen Vorträge, Zürich 1893. Dieses findet sich im StAZH Z 70.84. Die Angaben für den Zeitraum von 1893–1918 stammen von den Veranstaltungshinweisen im Tagblatt der Stadt Zürich, wo die Dozentenschaft gewöhnlich zwei Mal in der Woche auf die bevorstehenden Vorträge aufmerksam machte. Die Titel und Referenten der Aulavorträge in der Periode von 1933–1961 entstammen den gesammelten Programmen aus dem Rektorsarchiv der Universität Zürich, welches sich im StAZH unter der Signatur Z 70.96 befindet.

Diese Verzeichnisse und Angaben wurden mit bibliographischen und biographischen Informationen soweit als möglich ergänzt, wobei selbstverständlich nicht ausgeschlossen werden kann, dass der eine oder andere Beitrag in einer Publikation erschienen ist, die hier nicht aufgeführt ist. Zu beachten ist ausserdem, dass in Zeitungen oft nur eine Zusammenfassung der Vorträge abgedruckt wurde.

A. Rathausvorträge 1851–1893

1851/52

1.	Prof. Johann J. Hottinger	Hat die Reformation die innere Kraft der Schweiz gebrochen oder sie verstärkt?	Helvetia, Zeitschrift für Unterhaltung und Belehrung 1852, S. 2 ff.
2.	Prof. Oswald Heer	Über den Naturcharakter und das geologische Alter von Madeira	Helvetia 1852, S. 12 ff.
3.	Prof. Aloys Biedermann	Das Jenseits der Naturvölker	Helvetia 1852, S. 37 ff.; „Kirche der Gegenwart“ Jg. VI.
4.	Prof. Hermann Köchly	Über Sappho	Helvetia 1852, S. 237 ff.; Akademische Reden und Vorträge I (1859), S. 153 ff.
5.	Prof. Ludwig Kym	Die verschiedenen Weltanschauungen und deren Konsequenzen	Erschienen Zürich 1854
6.	Prof. Adolf Schmidt	Die socialen Bewegungen in England	Bestandteil des Aufsatzes: England im Jahrzehnt 1830 bis 1840, in: Raumers historisches Taschenbuch Bd. VI (1855), S. 199 ff.
7.	Prof. Carl Löwig	Über den Sauerstoff	Physikalische Weltanschauung, in: Helvetia 1852, S. 209 ff.
8.	Prof. Ferdinand Hitzig	Über Geld und Münze der alten Hebräer	Helvetia 1852, S. 125 ff.
9.	Dr. Hermann Behn-Eschenburg	Nordamerikas Literatur	
10.	Prof. Carl Ludwig	Die allgemeinen tierischen Kräfte	Helvetia 1852, S. 93 ff.
11.	Prof. Friedrich v. Wyss	Die Idee des Rechts mit besonderer Rücksicht auf die socialistischen Theorien	Erschienen Zürich 1852

1852/53

1.	Prof. Eduard Osenbrüggen	Die Präsumtionen im Kriminalrecht	Deutsches Museum II (1853), S. 127 ff.
2.	Prof. Peter Lange	Über den geschichtlichen Charakter und die kirchliche Bedeutung des Mittelalters	Gelzer's protestantische Monatsblätter I (1853), S. 169 ff.; Lange's „Vermischte Schriften“ Bd. III
3.	Wilhelm Rüstow	Über die Amazonen	
4.	Prof. Heinrich Locher-Zwingly	Über den Schlaf und die Träume, das Nachtwandeln und die Visionen	Erschienen Zürich 1853
5.	Prof. Hermann v. Meyer	Über die Bedeutung und die wohlthätigen Folgen der gymnastischen Uebungen	Die neuere Gymnastik und deren therapeutische Bedeutung, in: Monatsschrift des wissenschaftl. Vereins in Zürich II (1857), S. 278 ff.
6.	Prof. Theodor Mommsen	Helvetien zur Zeit der Römer	Die Schweiz in römischer Zeit, in: Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft Bd. XI (1854), S. 1–27
7.	Dr. Georg v. Wyss	Die Quellen der ältesten Schweizergeschichte	Über die Quellen der älteren Geschichte der Schweiz, Zürich 1853
8.	Prof. Johannes Frei	Über die griechische Tragödie	Erschienen Zürich 1853
9.	Prof. Heinrich Frey	Über die Grösse des Kleinen in der Natur	Erschienen Zürich 1853
10.	Prof. Jodocus Temme	Das Geschworenen-Gericht	
11.	Prof. Salomon (ält.) Vögelin	Die litterarische Bedeutung Zürichs um die Mitte des vorigen Jahrhunderts	Erschienen Zürich 1853

1853/54

1.	Prof. Ludwig Raabe	Was ist Gegenstand der Mathematik	Erschienen Zürich 1853
2.	Prof. Oswald Heer	Die Flora der Schweiz in der Tertiär-Zeit	
3.	Hermann v. Marschall	Über Korn und Geld	Schweizerische Handels- und Gewerbezeitung II (1853)
4.	Dr. Eduard A. Regel	Die Pflanzen-Parasiten	
5.	Prof. Hermann Köchly	Demosthenes als Staatsmann	
6.	Prof. Adolf Schmidt	Der Nika-Aufstand in Konstantinopel 532	Der Aufstand in Konstantinopel unter Kaiser Justinian, Zürich 1854
7.	Prof. Hermann Lebert	Konrad Gessner als Arzt	
8.	Prof. Hermann Behn-Eschenburg	Die Geschichte des Romans	
9.	Prof. Heinrich Giesker	Das Gehör	
10.	Prof. Aloys Biedermann	Die Pharisäer und Saducäer	Erschienen Zürich 1854
11.	Prof. Georg Städeler	Über Galvanoplastik	
12.	Prof. Johann J. Hottinger	Der Einfluss der Religion und Politik auf die Entwicklung der Eidgenossenschaft	Religion und Politik in ihrer historischen Wechselwirkung auf die Zustände der Eidgenossenschaft, Zürich 1854

1854/55

1.	Dr. Joh. Chrst. Heusser	Die einfachsten Witterungserscheinungen	
2.	Prof. Eduard Osenbrüggen	Das Kriminalrecht und der Zeitgeist	Archiv des Kriminalrechtes 1855, S. 261 ff.
3.	Prof. Salomon (ält.) Vögelin	Aeschylos	Erschienen Zürich 1855

4.	Prof. Adolf Fick	Die moderne Atomistik	
5.	Prof. Gustav Volkmar	Über Hyppolitus von Rom und die kirchliche Hyppolitus-Mythologie	Zum Teil wiedergegeben: Der Kampf der Gelehrten um den h. Hyppolyt, in: Grenzbote III (1855), S. 241 ff.; Die Kirche Roms bis zu dem ersten Konflikt in ihr, Zürich 1856
6.	Dr. Jakob Venedey	Die deutsche Literatur zu Ende der Hohenstaufen-Periode	
7.	Prof. Aloys v. Orelli	Über Gefängnisanstalten und die Besserung von Sträflingen	Erschienen Zürich 1855
8.	Prof. Johann J. Rüttimann	Die Geschichte und Fortbildung der zürcherischen Rechtspflege	Erschienen Zürich 1855
9.	Prof. Heinrich Frey	Die wichtigsten Nahrungsmittel der Menschen	Erschienen Zürich 1855
10.	Prof. Ludwig Kym	Die Freiheit und das Gute	Zeitschrift für Philosophie von Fichte und Ulrici, Bd. 29
11.	Dr. Otto Volger	Die Zwerge	Illustriertes Familienbuch VI (1856)
12.	Prof. Albert Mousson	Eine Schulstunde über Optik	

1855/56

1.	Prof. Hermann Köchly	Sokrates und sein Volk	in: Ders., Akademische Vorträge und Reden, Bd. I, Zürich 1859, S. 220 ff.
2.	Prof. Alexander Schweizer	Arminius und die Synode zu Dortrecht	
3.	Dr. Heinrich Spöndly	Die Krankheiten der Städte	
4.	Prof. Jacob Burckhardt	Über den Charakter der Königin Agnes	
5.	Prof. Ad. Schmidt	Über Ludwig Philipp	
6.	Prof. Ernst Schlottmann	Christus und Sokrates	

7.	Prof. Gottfried Semper	Über die formelle Gesetzmässigkeit des Schmuckes und dessen Bedeutung als Kunstsymbolik	Monatsschrift des wissenschaftl. Vereines in Zürich I (1856), S. 101 ff. und SA Zürich 1856
8.	Dr. Johann H. Hotz	Über Unfreiheit	
9.	Prof. Pompejus Bolley	Chemisches aus Küche und Keller	
10.	Prof. Heinrich Dernburg	Über die römische Luxusgesetzgebung	Monatsschrift des wissenschaftl. Vereines in Zürich I (1856), S. 261 ff.
11.	Prof. Carl Nägeli	Die Individualität in der Natur	Ebenda S. 171 ff. und SA Zürich 1856
12.	Prof. Friedrich Vischer	Shakespeare's Macbeth	

1856/57

1.	Prof. Eduard Osenbrüggen	Die Fortschritte der Medizin und der Naturwissenschaften in ihrer Entwicklung auf das Strafrecht	Monatsschrift des wissenschaftl. Vereins in Zürich I (1856), S. 496 ff.
2.	Prof. Hans H. Vögeli	Der Widerruf des Edikts von Nantes	Blätter für Kunst und Litteratur (Beilage zur NZZ) 1856, S. 402 ff.
3.	Prof. Hermann Lebert	Die Seidenraupe und ihre Verbreitung	Skizzen aus dem Leben der Seidenraupe und Geschichte ihrer Verbreitung, in: Monatsschrift des wissenschaftl. Vereines in Zürich II (1857), S. 100 ff.
4.	Prof. Heinrich Schweizer-Siedler	Die indischen Götter	Blicke in die Götterwelt der arischen Indier, in: Zur Feier des fünfzigjährigen Amtsjubiläums von Prof. Dr. H. Escher“ (1857), S. 27 ff.
5.	Prof. Wolfgang v. Deschwanden	Die Spinnmaschinen	

6.	Prof. Rudolf Wolf	Über Kometen und Kometen- aberglauben	Monatsschrift des wissenschaftl. Vereines in Zürich II (1857), S. 226 ff.
7.	Prof. Otto Jäger	Die Kultur Aegyptens und ihre Stellung in der Entwicklung des menschlichen Geistes	Ebenda S. 129 ff.
8.	Dr. Eugen Escher	Die schweizerischen Frauen im Mittelalter	Blätter für Kunst und Litteratur (Beilage zur NZZ) 1857, S. 13 ff.
9.	Prof. Rudolf J. Clausius	Das Wesen der Wärme, ver- glichen mit Licht und Schall	Monatsschrift des wissenschaftl. Vereines in Zürich II (1857), S. 73 ff.; auch in frz. Übers., in: Revue des cours scientifiques de la France et de l'étranger (1866), p. 121 ff.
10.	Prof. Marc Dufraisse	Camille Desmoulins	Libre Recherche, revue périodique publiée à Bruxelles (1857); Blätter für Kunst und Litteratur (1857), S. 77 ff.
11.	Prof. Gustav A. Zeuner	Über Dampfmaschinen, Dampfschiffe, Lokomotiven und deren Geschichte	Blätter für Kunst und Litteratur (Beilage zur NZZ) 1857, S. 93 ff.
12.	David Fries	Das Spiel	Ebenda S. 103 ff.

1857/58

1.	Prof. Hermann v. Meyer	Die menschliche Hand	Monatsschrift des wissenschaftl. Vereines in Zürich III (1858), S. 185 ff.; Blätter für Kunst und Litteratur (Beilage zur NZZ) 1857, S. 193 ff.
2.	Prof. Jacob Burckhardt	Rom zur Zeit Gregors des Grossen	Blätter für Kunst und Litteratur (Beilage zur NZZ) 1857, S. 205 ff.
3.	Prof. Carl Culmann	Über die Verkehrsmittel Ame- rikas	Erschienen ebenda S. 217 ff.
4.	Prof. Ferdinand Hitzig	Über Nationalität und Ge- schichte der Philistäer	Erschienen ebenda S. 241 ff.
5.	Prof. Oswald Heer	Schieferkohlen von Utznach und Dürnten	Feuilleton der NZZ 17.- 23.1.1858, Nr. 17–23; in französ. Übers. in der Bibliothèque uni-

			verselle de Genève
6.	Prof. Salomon (ält.) Vögelin	Agis und Kleomenes	Erschienen Zürich 1858; Feuilleton der NZZ, 26.–29.1.1858, Nrn. 26–29
7.	Prof. Johann J. Rüttimann	Das Verhältnis der Staatsgewalt zur Gesellschaft	Feuilleton der NZZ, 2.–5.2.1858, Nrn. 33–36
8.	Prof. Elias Landolt	Geschichte der Waldungen und des Forstwesens	Feuilleton der NZZ, 8.–13.2.1858, Nrn. 39–44
9.	Prof. Antoine-Elisée Cherbuliez	Caton D'Utique	Feuilleton der NZZ 14.–15.2.1858, Nrn. 45 f.
10.	Prof. Adolf Kenngott	Die Edelsteine	Feuilleton der NZZ 18.–23.2.1858, Nrn. 49–54
11.	Prof. Georg Wyss	Die Geschichte der drei Länder Uri, Schwyz und Unterwalden in den Jahren 1212–1315	Monatsschrift des wissenschaftl. Vereines in Zürich III (1858) S. 217 ff.
12.	Prof. Friedrich Vischer	Goethes Iphigenia auf Tauris	Feuilleton der NZZ 1.–5.3.1858, Nrn. 60–64

1858/59

1.	Prof. Alexander Schweizer	Schleiermachers Verdienste um die Ethik	
2.	Prof. Adolf Cloetta	Die Entstehung des ärztlichen Standes	Monatsschrift des wissenschaftl. Vereines in Zürich VI (1859), S. 69 ff.
3.	Dr. Johann J. Honegger	Lenau	Helvetia 1860
4.	Prof. Eduard Osenbrüggen	Die Poesie im altschweizerischen Recht	Die Schweiz VIII (1859), Bern
5.	Prof. Johannes Wild	Die Entstehung des elektrischen Stromes	
6.	Prof. Paul Challemlacour	Les salons Littéraires en France au 18ème siècle	
7.	Prof. Aloys v. Orelli	Die Familie im deutschen und im schweizerischen Recht	Monatsschrift des wissenschaftl. Vereines in Zürich IV (1859), S. 85 ff.
8.	Carl Pestalozzi	Über Hängebrücken	

9.	Heinrich Kesselring	Der heilige Augustinus	
10.	Prof. Albert Mousson	Ein Besuch auf Korfu und Cephalonien	Erschienen Zürich 1859
11.	Prof. Ludwig Ettmüller	Die weisen Frauen der Germanen	Erschienen Zürich 1859
12.	Prof. Pompejus Bolley	Chemische Streiflichter auf einem Toilettentisch	Feuilleton der NZZ 26. 2.–3.3.1859, Nrn. 57–62

1859/60

1.	Prof. Hermann Köchly	Schiller und das klassische Altertum	
2.	Dr. Jacob Vogel	Johann Kaspar Schweizer, Denkwürdigkeiten eines zürcherischen Republikaners	
3.	Dr. Carl Egli	David, Schiller und Meissner. Eine Ehrenrettung	
4.	Dr. Carl Cramer	Über Pflanzenarchitektur	Erschienen Zürich 1860
5.	Prof. Hermann Behn-Eschenburg	Christopher Marlowe, ein Vorgänger Shakespeare's	
6.	Prof. Julius Hillebrand	Über das Ritterwesen des deutschen Mittelalters	
7.	Prof. Franz Reuleaux	Über den Bergbau	Feuilleton der Deutschen Reichszeitung, Braunschweig 1860, Nrn. 226–233
8.	Dr. Friedrich Horner	Das Auge und der Augenspiegel	
9.	Prof. Aloys Biedermann	Die Propheten des alten Bundes	Zeitstimmen aus der reformierten Kirche der Schweiz II (1860), S. 131–156; sowie SA, Winterthur 1860
10.	Prof. Heinrich Kronauer	Die Entwicklung der Bekleidungsindustrie und der Mode	
11.	Prof. Marc Dufraisse	Sur la vie et les écrits d'Agrippa d'Aubigné	Libre Recherche, revue périodique publiée à Bruxelles (1860); auch SA

12.	Prof. Rudolf Jul. Clausius	Über den Unterschied der alten und neuen Physik	
-----	----------------------------	---	--

1860/61

1.	Prof. Oswald Heer	Die Atlantis	
2.	Prof. Johannes Scherr	Geist und Entwicklung der modernen Geschichtswissenschaft	Teilweise benutzt in der Vorrede zu: ders., Blücher, 1. Aufl., Leipzig 1852
3.	Prof. Wilhelm Griesinger	Über Seelenstörungen	
4.	Dr. C. F. W. Held	Über den salomonischen Tempel und sein Verhältnis zu den heiligen Bauten des Heidentums und Christentums	
5.	Prof. Rudolf Wolf	Die Sonne und ihre Flecken	Vierteljahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich VI (1861), S. 157 ff. u. 416 ff.
6.	Prof. Friedrich Ernst	Über die Nerven	
7.	Prof. Johann Heinr. Durège	Das Leben und Wirken des Astronomen Bessel	Bessel's Leben und Wirken, Zürich 1861
8.	Dr. Alfred Rochat	La poésie féodale et chevaleresque en France	
9.	Prof. Heinrich Schweizer-Siedler	Über die Bedeutung der indischen Studien	Neues Schweizerisches Museum I (1861), S. 269
10.	Prof. Johannes Wislicenus	Über den Stein der Weisen	
11.	Prof. Heinrich Fick	Über Aktiengesellschaften	Über Begriff und Geschichte der Aktiengesellschaften, in: Goldschmidt's Zeitung für Handelsrecht V
12.	Prof. Heinrich Vögeli	Das Defensivbündnis Frankreichs mit der Schweiz 1777	

1861/62

1.	Prof. Salomon (ält.) Vögelin	Cäsar Germanicus	
2.	Prof. Adolf Fick	Vom Tastsinne	
3.	Prof. Theodor Keim	Der Übertritt Konstantin's des Grossen zum Christentum	Erschienen Zürich 1862
4.	Prof. Bernhard Breslau	Über schmerzstillende Mittel	
5.	Prof. Eugène Rambert	Napoléon I, chanté par Lamar-tine et V. Hugo	
6.	Prof. Wilhelm Lübke	Die Frauen in der Kunst-geschichte	Erschienen Stuttgart 1862; erwei-tert in: Kunsthistorische Studien, Stuttgart 1869
7.	Heinrich Kesselring	Das Wirken des Apostels Paulus	
8.	Dr. Albert Schneider	Scenen aus Law of evidence	
9.	Prof. Friedrich Vischer	Erinnerungen aus einer grie-chischen Reise	
10.	Prof. Ludwig Kym	Die Gotteslehre des Aristoteles und das Christentum	Erschienen Zürich 1862
11.	Prof. Johann J. Rüttimann	Über die Geschichte des schweizerischen Gemeinde-bürgerrechts	Erschienen Zürich 1862
12.	Prof. Max Büdinger	Über die Entstehung des Kö-nigreiches beider Sicilien	v. Sybel's historische Zeitschr. VIII., S. 335 ff.

1862/63

1.	Prof. Hermann v. Meyer	Über Sinnestäuschungen	Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge, hrsg. von Virchow und v. Holtzendorf, Serie I Nr. 7 (1866)
2.	Prof. Gustav Volkmar	Über die Sibyllen, im besonde-ren die erste christliche	
3.	Dr. Jacob Billeter	Über das Zahnen der Kinder	

4.	Carl Morel	Schweizerische Volksfeste in alter und neuer Zeit	
5.	Prof. Antoine-Elisée Cherbuliez	Les réformateurs modernes de l'ordre social	
6.	Dr. Johann C. Hug	Die Mysterien der Zahl	
7.	Prof. Hermann Köchly	Griechische Mondmythen	Akadem. Vorträge und Reden N. F. (1882), S. 116 ff.
8.	Ulrich Stutz	Über den Jura	
9.	Prof. Carl Cramer	Über das Wachstum der Bäume, insbesondere der Tanne	
10.	Hermann v. Marschall	Parallelen zwischen Nordamerika und der Schweiz	
11.	Prof. Gustav A. Kenngott	Über die Meteoriten oder die meteorischen Stein- und Eisenmassen	Erschienen Leipzig 1863
12.	Dr. Joseph Gastell	Über theinhaltige Genussmittel	

1863/64 und 1864/65

Unterbruch (Grund geht aus den Akten nicht hervor)

1865/66

1.	Prof. Konrad Bursian	Über die Schauspieler im griechischen Altertum	In englischer Übersetzung in: The quarterly Journal of Science, London 1866
2.	Prof. Adolf Fick	Über die innere Natur der Zelle	
3.	Prof. Ferdinand Regelsberger	Sitte und Recht im alten Rom	
4.	Prof. Bernhard Breslau	Über einige Gesetze des menschlichen Lebens	

5.	Dr. Hugo Wislicenus	Das Nibelungenlied als Kunstwerk	Erschienen zusammen mit zwei anderen Abhandlungen in: Loki; Das Nibelungenlied; Das Dionysostheater in Athen, Drei hinterlassene Abhandlungen, Zürich 1867
6.	Dr. Friedrich Goll	Einiges über Entwicklung und Ausbildung der Medizin	
7.	Dr. Hermann Spörri	Schleiermacher	
8.	Prof. Hans Locher-Balber	Über die Mittel zur Verlängerung des Lebens	
9.	Prof. Wilhelm Lübke	Über die alten Glasgemälde der Schweiz	Erschienen Zürich 1866; erweitert in: Kunsthistorische Studien, Stuttgart 1869
10.	Dr. Albert Schneider	Über Richter und Richterkollegien in alter Zeit	
11.	Prof. Eugène Rambert	La vie littéraire à Lausanne avant 1845, deux poètes vaudois	Bibliothèque universelle et Revue Suisse, NF XXV (1866), S. 481 ff.
12.	Prof. Georg v. Wyss	Schweizerische Geschichtsliteratur des 14. und 15. Jahrhunderts	

1866/67

1.	Prof. Hermann v. Meyer	Die Entstehung unserer Bewegungen	Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge, hrsg. von Virchow und Holtzendorf, Serie III Nr. 59 (1868)
2.	Dr. Theodor Gsell-Fells	Die Freiheit des menschlichen Willens und die Naturnotwendigkeit	
3.	Prof. Oswald Heer	Über die Polarländer	Erschienen Zürich 1867; sowie in franz. Übersetzung in: Bibliothèque universelle et revue Suisse, NF XXVIII (1867), p. 51 ff.

4.	Dr. Gustav Uhlig	Über altgriechische Tonkunst	
5.	Ulrich Stutz	Über Schöpfungsgeschichte nach Geologie und Bibel	Erschienen Zürich 1867
6.	Prof. Heinrich Fick	Über utopische Rechts- und Staatstheorien	Hildebrands Jahrbücher für Volkswirtschaft, in besonderer Ausgabe, Jena 1887
7.	Dr. Johann J. Egli	Nord-Afrika vor 2300 Jahren	
8.	Prof. Aloys Biedermann	Der religiöse Roman	Zeitstimmen aus der reformierten Kirche der Schweiz XI (1867), S. 61 u. 77
9.	Prof. Johannes Wislicenus	Spektralanalyse und Chemie der Himmelskörper	
10.	Prof. Eberhard Schrader	Der Ursprung unserer Buchstabenschrift	
11.	Dr. Henry Brocher	L'économie naturelle et l'économie monétaire	Bibliothèque universelle et Revue Suisse, NF XXX (1867), S. 36 ff.
12.	Prof. Rudolf Wolf	Wilhelm Herschel	Vierteljahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich XII (1867), S. 109 ff. und SA Zürich 1867

1867/68

1.	Prof. Theodor Keim	Der letzte König Jerusalems	S. Schenkel's Bibellexikon, Bd. II, Art. Herodier
2.	Prof. Gottfried (ält.) Kinkel	Die Malerei der Gegenwart	Öffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. I Heft 2, Basel 1871
3.	Prof. Friedrich Horner	Die Kurzsichtigkeit, ihre Folgen und Ursachen	
4.	Prof. Georg Lasius	Über Badeanlagen der Römer	
5.	Prof. Victor Böhmert	Deutschland wirtschaftliche Neugestaltung	Jahrbuch für Volkswirtschaft, hrsg. von Dr. W. Eras III (1869)

6.	Prof. Johannes Scherr	Das Trauerspiel in Mexiko	In: ders., Menschliche Tragikomödie, Gesammelte Studien, Skizzen und Bilder, Bd. X, Leipzig 1901, S. 1 ff.
7.	Prof. Adolf Fick	Darwin's Lehre von der Entwicklung der Tier- und Pflanzenarten	
8.	Prof. Eduard Osenbrüggen	Der ethische Faktor im altdeutschen Recht	in: Studien zur deutschen und schweizerischen Rechtsgeschichte, Schaffhausen 1868, S. 1 ff.
9.	Prof. Georg v. Wyss	Herzog Heinrich von Rohan	Neujahrsblatt der Stadtbibliothek in Zürich auf das Jahr 1869, Zürich 1869
10.	Prof. Pompejus Bolley	Von Kleidern und von Farben	Altes und Neues aus der Farbenchemie und Färberei, Überblick der Geschichte und Rolle der sog. Anilinfarben, in: Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge, hrsg. von Virchow und v. Holtzendorf, Serie II Nr. 45 (1867)
11.	Prof. Eugène Rambert	L'histoire de l'histoire en France	
12.	Prof. Konrad Bursian	Bildwerke in den Giebeln antiker Tempel	

1868/69

1.	Prof. Alexander Schweizer	Das Christentum und die Todesstrafe	
2.	Prof. Gustav Zeuner	Von der Entstehung der Himmelskörper	In franz. Übers. in: Bibliothèque universelle et Revue Suisse, NF XXXIV (1869), S. 202 u. 339.
3.	Prof. Max Büdinger	Wellington	Erschienen Leipzig 1869
4.	Prof. Anton Biermer	Das Fieber	
5.	Prof. Friedrich v. Wyss	Karl der Grosse als Gesetzgeber	Erschienen Zürich 1869

6.	Prof. August Kundt	Die Tonempfindungen	
7.	Prof. Adolf Gusserow	Die Krankenpflege im Frieden und im Kriege	In franz. Übers. in: Bibliothèque universelle et Revue Suisse, NF XXXIX (1870), S. 5 ff.
8.	Prof. Oswald Heer	Die neuesten Entdeckungen im hohen Norden	Erschienen Zürich 1869; in franz. Übers. in: Bibliothèque universelle et Revue Suisse, NF XXXIV (1869), S. 512 ff.
9.	Prof. Hermann Behn-Eschenburg	Charles Dickens	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. I Heft 6 1872; in franz. Uerbs. in: Bibliothèque universelle et Revue Suisse, XXXV (1869), S. 5 ff.
10.	Prof. Albert Mousson	Grundwahrheiten der Physik	Erschienen Zürich 1869
11.	Prof. Marc Dufraisse	Sur le parti des politiques en France 1589 à 1594	
12.	Prof. Gottfried Semper	Über Baustile	Erschienen Zürich 1869

1869/70

1.	Prof. Aloys Biedermann	Das religiöse Drama	Erschienen in Biedermanns ausgewählten Vorträgen u. Aufsätzen, hrsg. von Kradolfer, Berlin (1885), S. 84 ff.
2.	Prof. Wilhelm Fiedler	Die Bestimmungen der Entfernungen im Weltgebäude	
3.	Prof. Hermann v. Meyer	Stimm- und Sprachbildung	Erschienen Zürich 1870
4.	Prof. Rudolf Wolf	Die Erfindung des Fernrohrs und ihre Folgen für die Astronomie	
5.	Prof. Alfred Boretius	Friedrich der Grosse in seinen Schriften	
6.	Prof. Johannes Scherr	Jeanne d'Arc	In: ders., Menschliche Tragikömie, Gesammelte Studien, Skizzen und Bilder, Bd. II, Leipzig 1901, S. 64 ff.

7.	Prof. Rudolf Heinr. Hof- meister	Die Hochwasser in der Schweiz im Jahr 1868	Erschienen Zürich 1870
8.	Dr. Gerold Meyer v. Knonau	Die schweizerischen histori- schen Volkslieder des fünf- zehnten Jahrhunderts	Erschienen Zürich 1870
9.	Julius Stadler	Das französische Wohnhaus im 16. und 17. Jahrhundert	
10.	Prof. Ludimar Hermann	Der Farbensinn	
11.	Prof. Edouard Méquet	Madame Duchesse d'Orléans, née princesse palatine, et Ma- dame de Maintenon	
12.	Prof. Elias Landolt	Der Wald im Haushalt der Natur und der Menschen	Erschienen Zürich 1870

1871

**KUNSTHISTORISCHE VORTRÄGE ZUM BESTEN DER
ANSCHAFFUNG EINER SAMMLUNG GRIECHISCHER
VASEN, GEHALTEN IM FRÜHJAHR 1871.**

1.	Prof. Gottfried (ält.) Kinkel	Die Kunst in Aegypten	
2.	Prof. Julius Oppert (aus Paris)	Über assyrische Kunst	Grundzüge der assyrischen Kunst, in: Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. I Heft 11 1872
3.	Prof. Otto Benndorf	Über griechische Grabsitte und griechische Grabmonumente	
4.	Prof. Georg Lasius	Über römische Baukunst	
5.	Prof. Salomon (jüng.) Vöge- lin	Über die Katakomben in Rom	Über das Verhältnis der Christen zur bildenden Kunst während den ersten vier Jahrhunderten, in: Oeffentliche Vorträge geh. in der Schweiz, Bd. II Heft 3 1872
6.	Prof. Rudolf Rahn	Das Erbe der Antike	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. II Heft 1 1872

1871/72

1.	Prof. Gottfried (ält.) Kinkel	Der Kupferstich und seine Bedeutung für die Kunst	
2.	Prof. Carl Cramer	Über die Samenbildung der Pflanzen und die Bedeutung der Insekten hiefür	NZZ 8.–14.12.1871, Nrn. 629–640
3.	Prof. Arnold Hug	Über griechische Lyrik	
4.	Prof. Carl Pestalozzi	Über Gebirgseisenbahnen	
5.	Prof. Rudolf Wolf	Joh. Keppler und Jost Bürgi	Erschienen Zürich 1872
6.	Albert Heim	Was ist und will Geologie?	Erschienen Zürich 1872
7.	Prof. Johann J. Müller (an d. Univers.)	Staat und Kirche unter Alexander Severus	Studien aus der Geschichte der römischen Kaiserzeit (1874), S. 25 ff.
8.	Prof. Heinrich Steiner	Über hebräische Poesie	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. II Heft 7 1873
9.	Prof. Gustav Huguenin	Über Sinnestäuschungen	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. II Heft 12 1874
10.	Prof. Heinrich Fick	Über den Einfluss der Naturwissenschaften auf das Recht	Erschienen in Hildebrand's ökonomischen Jahrbüchern 1872
11.	Prof. Eugène Rambert	P. A. Bolley. Sa vie et ses Travaux	In: Bibliothèque universelle et Revue Suisse, NF XLIV (1872), S. 216
12.	Prof. Albert Lange	Die griechischen Formen und Massen in der deutschen Dichtung	

1872/73

1.	Prof. Gottfried (ält.) Kinkel	Peter Paul Rubens	Oeffentliche Vorträge geh. in der Schweiz, Bd. II Heft 10 1874
2.	Prof. Gustav Vogt	Das Recht der Tiere	
3.	Prof. Gustav Volkmar	Die Römische Papst-Mythe	

4.	Prof. Oskar Wyss	Des kranken Kindes Heim	
5.	Prof. Carl Dilthey	Das Märchen im klassischen Altertum	
6.	Prof. Johann J. Müller (am Polytechnikum)	Über die Wahrheit in der Naturerkenntnis	
7.	Dr. Julius Stiefel	Vom Geheimnis des Dramas	
8.	Prof. Rudolf Rahn	Ursprung und Wesen der italienischen Renaissance	In: Bibliothèque universelle et Revue Suisse, NF XLVIII (1873), S. 385 ff.
9.	Prof. Gustav Gröber	Dante und die göttliche Komödie	
10.	Prof. Ludwig Kym	Plato und Spinoza, ein geschichtlicher Gegensatz im Lichte unserer Zeit	Erschienen in: Metaphysische Untersuchungen, München 1875 und in franz. Übers. in: Bibliothèque universelle et Revue Suisse, NF XLVII (1873), S. 1 ff.

1873/74

1.	Dr. Konrad Furrer	Das Naturgefühl des Volkes Israel	In franz. Übers. in: Bibliothèque universelle et Revue Suisse, NF L (1874), S. 577 ff.
2.	Prof. Carl Culmann	Über technische Studien	
3.	Ulrich Stutz	Über den Bau und die Bildungsweise des Alpengebirges, erläutert am Profil der Axenstrasse	
4.	Prof. Ludimar Hermann	Der Muskel und seine Leistungen	
5.	Prof. Victor Böhmert	Die Bedeutungen der Weltausstellungen für die Volkswirtschaft und Kultur	

6.	Prof. Salomon (jüng.) Vögelin	Die Entwicklung des Dreiländerbundes von 1291 zur Eidgenossenschaft der 22 Kantone 1815	
7.	Prof. Eduard Hölder	Über die römische Ehe	Erschienen Zürich 1874
8.	Prof. Gottfried (älter) Kinkel	Über den Kupferstecher Callot	
9.	Prof. Eduard Wölfflin	Über die Geschichtsschreibung bei den Römern	
10.	Prof. Albert Fliegner	Über Dampfkesselexplosionen	
11.	Prof. Friedrich Horner	Albrecht v. Gräfe, ein moderner Arzt	

1874/75

**KEINE VORTRÄGE
(RATSHAUSSAAL NICHT VERFÜGBAR)**

1875/76

**ÖFFENTLICHE VORTRÄGE IM SAALE DES
HÔTEL BAUR AU LAC, VERANSTALTET VON DER
ANTIQUARISCHEN UND DER NATURFORSCHENDEN
GESELLSCHAFT**

1.	Prof. Johann J. Müller (an d. Univers.)	Wanderungen in der Ostschweiz zur Römerzeit	
2.	Prof. Albert Heim	Die ältesten Spuren des Menschen in unseren Gegenden	
3.	Prof. Gerold Meyer v. Knonau	Die Ekkeharte von St. Gallen	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. III Heft 10 1876
4.	Dr. Jakob Billeter	Die Pflege der Zähne und deren Bedeutung für die Gesundheit	
5.	Prof. Georg v. Wyss	Zürich am Ausgang des XIII. Jahrhunderts	Erschienen Zürich 1876

6.	Stadttingenieur Bürkli	Über städtische Wasserversorgung, insbesondere die zürcherische	
7.	Prof. Rudolf Rahn	Kunst und Handwerk im Mittelalter	Verarbeitet in: ders., Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz von den ältesten Zeiten bis zum Schlusse des Mittelalters, Zürich 1876
8.	Prof. Arnold Cloetta	Die Erkältung als Krankheitsursache	
9.	Prof. Salomon (jüng.) Vögelin	Die politischen, kirchlichen und sozialen Zustände Zürichs vor der Reformation	
10.	Prof. Friedrich Ernst	Die hygienischen Anforderungen an unsere Wohnstätten	
11.	Prof. Emil Götzinger (von St. Gallen)	Die Beziehungen zwischen Zürich und St. Gallen in der Reformation	
12.	Dr. Robert Billwiller	Die Vorausbestimmung des Wetters	

1876/77

**ÖFFENTLICHE VORTRÄGE IM SAALE DES
HÔTEL BAUR AU LAC, VERANSTALTET VON DER
ANTIQUARISCHEN UND DER NATURFORSCHENDEN
GESELLSCHAFT**

1.	Dr. Adolf Kägi	Die älteste Litteratur der Inder	
2.	Prof. Eduard Schär	Die ältesten Heilmittel aus dem Orient	Erschienen Schaffhausen 1877
3.	Prof. Arnold Hug	Aristophanes	
4.	Prof. Ludimar Hermann	Die wissenschaftlichen Tieropfer	
5.	Prof. August Weilenmann	Das Klima verschiedener Länder und die dasselbe bedingenden Ursachen	
6.	Prof. Gottfried (ält.) Kinkel	Shakespeare auf der deutschen Bühne	

7.	Prof. Carl Cramer	Die insektenfressenden Pflanzen	Erschienen Zürich 1877
8.	Prof. Eugène Rambert	André Chénier	
9.	Prof. Georg Lunge	Über Ventilation	Erschienen Zürich 1877; 2. Aufl. 1880
10.	Prof. Charles Arduini	La Letteratura poetica dell'Italia contemporanea	
11.	Paul Choffat	La Paléontologie, son but, son utilité, sa méthode	Die Paleontologie, deren Methode, Nutzen und Ziel, in: Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. IV Heft 10 1878
12.	Prof. Carl Dilthey	Über Apuleius von Madaura und seinen Roman „Verwandlungen“	

1878/79, 1879/80

KEINE VORTRÄGE

(RATSHAUSSAAL NICHT VERFÜGBAR)

1880/81

1.	Prof. Gottfried (ält.) Kinkel	Eine Gondelfahrt durch Venedig	in: Vom Fels zum Meer, Bd. I, Stuttgart 1882, S. 12, 203
2.	Dr. Friedrich Goll	Die Heilmittel der Neuzeit	
3.	Prof. Heinrich Kesselring	Paulus und die römische Christengemeinde	
4.	Prof. Georg Lunge	Gold aus Abfällen	
5.	Prof. Aloys v. Orelli	Macchiavelli [sic]	
6.	Prof. Albert Heim	Die Gebirge	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. IV Heft 7 1881
7.	Prof. Hugo Blümner	Travestie und Parodie in der klassischen Litteratur	Erschienen in „Nord und Süd“, Bd. XIX (1881), S. 379 ff.
8.	Dr. Gustav Glogau	Ziel und Wesen der humanistischen Bildung	Erschienen Zürich 1881

9.	Prof. Elias Landolt	Der Wald und die Alpen	
10.	Prof. Gerold Meyer v. Knonau	Der Gang nach Canossa	
11.	Dr. Adolf Tobler	Die neuere Entwicklung der Elektrotechnik	
12.	Prof. Eugène Rambert	Un poète français contemporain, Lecomte de Lisle	

1881/82

1.	Prof. Johannes Scherr	Mohammed und sein Werk	In: Ders., Menschliche Tragikomödie, Gesammelte Studien, Skizzen und Bilder, Bd. XI, Leipzig 1901, S. 1 ff.
2.	Prof. Hermann v. Meyer	Das Sehen und der Blick	
3.	Prof. Richard Avenarius	Ein Blick in das Leben des Geistes	
4.	Dr. Konrad Keller	Das Tierleben in grossen Meerestiefen	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. VII Heft 2 1883
5.	Prof. Gustav Volkmar	Polykarp von Smyrna und Sankt Ignatius	
6.	Prof. Karl Pestalozzi	Die Wasserstrassen	
7.	Prof. Anton Nowacki	Die Landwirtschaft der alten Griechen	
8.	Prof. Julius Platter	Die Pflichten des Besitzes	NZZ 14.1.1882, Nrn. 14–18; in: Deutsche Zeit- und Streitfragen, hrsg. von Holtzendorff, XI Heft 176 1883
9.	Prof. Rudolf Escher	Das mechanische Spinnen	
10.	Prof. Rudolf Rahn	Bernardinio Luini	In: Kunst- und Wanderstudien aus der Schweiz, Wien 1833, S. 220 ff.
11.	Prof. Carl Cramer	Das Bewegungsvermögen der Pflanzen	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. VII Heft 3 1883.

12.	Prof. Adolf Kägi	Über Gottesurteile	Alter und Herkunft des germanischen Gottesurteils, in: Festschrift der Universität Zürich zur Begrüssung der 29. Versammlung deutscher Philologen, Zürich 1887, S. 40 ff.
-----	------------------	--------------------	---

1882/83

1.	Prof. Salomon (jüng.) Vögelin	Über Schweizer Alpen-Sagen	
2.	Prof. Ludwig Hermann	Der Zeitaufwand bei nervöser und geistiger Arbeit	
3.	Prof. Carl Heumann	Das Feuer	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. VII Heft 6 1883
4.	Prof. Gustav Vogt	Über die Staatszwecke	
5.	Dr. Gottfried (jüng.) Kinkel	Ein Besuch bei einem athenischen Gastfreunde	
6.	Prof. Théophile Droz	Alphonse Daudet	Erschienen Zürich 1885
7.	Prof. Heinrich Breitingen	Das heutige Florenz	
8.	Prof. Eduard Schär	Aus der Geschichte der Gifte	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. VII Heft 7 1883
9.	Prof. Otto F. Fritzsche	Lucian und das Christentum	
10.	Dr. Otto Haab	Kultur und Krankheit	Blätter für Gesundheitspflege XII (1883), S. 25, 33, 41 und 54.
11.	Dr. Carl Schröter	Unsere Alpenflora	Die Alpenflora, in: Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. VII Heft 11 1883
12.	Prof. Albert Schneider	Servius Sulpicius, ein Patriot in schwerer Zeit	

1883/84

1.	Prof. Edwin Klebs	Die Diphtheritis, ihre Verbreitung und Bekämpfung	Feuilleton der NZZ 1883, Nrn. 324, 325, 326 (alle 1. Blatt)
2.	Egli Emil	Luther und Zwingli in Marburg	Meili's Theologische Zeitschrift aus der Schweiz Bd. I (1884), S. 5 ff.
3.	Prof. Wilhelm Ritter	Fluth und Ebbe	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. VII Heft 6 1884
4.	Prof. Adolf Krämer	Die Entwicklung der Landwirtschaft in den letzten hundert Jahren	Die Landwirtschaft in den letzten hundert Jahren, in: Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. VII Heft 12 1884
5.	Dr. Ferdinand Rudio	Leonhard Euler	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. VIII Heft 3 1884
6.	Prof. Georg Lasius	Die Kunst im Handwerk	
7.	Prof. Johann J. Treichler	Staatsrechtliche Wandlungen der Stadt Zürich	Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge, hrsg. von Virchow und v. Holtzendorff, Heft 475
8.	Prof. Georg v. Wyss	König Rudolf von Habsburg	
9.	Dr. Johann Barbieri	Die Entwicklung der Photographie	
10.	Prof. Arnold Hug	Das Pantheon in Rom	
11.	Prof. Carl v. Lilienthal	Über Strafe und Strafvollzug	
12.	Prof. Heinrich Steiner	Der Mythos bei den Hebräern	

1884/85

1.	Prof. Aloys Biedermann	Eine Ehrenrettung	Ausgewählte Vorträge und Aufsätze, hrsg. v. Kradolfer, S. 434 ff.
2.	Dr. Friedrich Meili	Das Telephonrecht	Erschienen Leipzig 1883

3.	Prof. Albert Heim	Die Quellen	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. VIII Heft 9 1885
4.	Prof. Rudolf Escher	Das Weben	
5.	Prof. Hugo Blümner	Das altgriechische Wohnhaus und seine Ausstattung	Feuilleton der Schlesischen Ztg., December 1884
6.	Prof. Auguste Forel	Normale und abnorme Zustände des Gedächtnisses	Erschienen Zürich 1885
7.	Dr. Otto Hunziker	Rousseau und Pestalozzi	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. VIII Heft 11 1885
8.	Prof. Eduard Gerlich	Über die Sicherung des Verkehrs auf den Eisenbahnen	
9.	Prof. Théophile Droz	L'esprit gaulois dans la littérature française	
10.	Prof. Haruthi-um Abeljanz	Die Luft, die wir athmen	
11.	Dr. Otto Stoll	Die Eroberung von Guatemala und ihre ethnologischen Folgen	
12.	Prof. Anton Bühler	Der Wald in der Kulturschichte	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. VIII Heft 10 1885

1885/86

(MANGELS VORTRAGENDER KEINE VORTRÄGE)

1886/87

1.	Prof. Konrad Furrer	Die hebräische Sprache	Erschienen Zürich 1887
2.	Dr. Konstantin v. Monakow	Gehirn und Seele	Erschienen im 19. Bericht des Hilfsvereins für genesende Gemütskranke, Kt. St. Gallen, Ratz 1887
3.	Prof. Julius Platter	Freiheit und Gleichheit	Zürcher Post 1886 Nrn. 280–284; in: Deutsche Worte, hrsg. v. E. Pernerstorfer, Wien 1887, S. 1 ff.; auch SA
4.	Prof. August Weilenmann	Die Gebirge als Wetterscheiden	

5.	Dr. Paul Schweizer	Die Anfänge der zürcherischen Politik	Zürcher Taschenbuch N.F., XI. Jg. (1888), S. 114 ff.
6.	Prof. Arthur Hantzsch	Die Kohlensäure	
7.	Prof. Giovanni Pizzo	La letteratura tedesca in Italia	
8.	Dr. Jakob Bächtold	Schillers Demetrius	Erschienen als Programm der höhern Töchterschule und des Lehrerinnenseminars, Zürich 1888
9.	Prof. Gottlieb Asper	Das Leben in Alpenseen	
10.	Prof. Julius Stiefel	Adolf Friedrich v. Schack	
11.	Prof. August Sartorius v. Waltershausen	Volkswirtschaftslehre und Ethik in ihren Beziehungen zu einander	
12.	Prof. Gerold Meyer v. Knonau	Eine karolingische Kaiserin	

1887/88

**CYCLUS ETHNOGRAPHISCHER VORTRÄGE,
VERANSTALTET VON EINIGEN DOCENTEN BEIDER
HOCHSCHULEN**

1.	Dr. Otto Stoll	Über die Rolle des Hypnotismus in der Völkerpsychologie	
2.	Prof. Carl Cramer	Die Südseeinseln, ihre Bewohner und deren Gebräuche	
3.	Dr. Konrad Keller	Volkselemente und Volksleben in der Kolonie Réunion	Natur- und Volksleben von der Insel Réunion, in: Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. XI Heft 11 1888
4.	Prof. A. Petit	La colonisation française en Tunisie	
5.	Prof. Eduard Schär	Die Genuss- und Arzneimittel in ihrer kommerziellen und ethnograph. Bedeutung	Oeffentliche Vorträge, geh. in der Schweiz, Bd. IX Heft 12 1888

6.	Prof. Carl Schröter	Die Palmen und ihre Bedeutung für die Tropenbewohner	Neujahrsblatt der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich auf das Jahr 1901
7.	A. Ramsauer	Reise-Eindrücke in Abessinien	Vgl. ders.: Land und Leute in Abessinien, in: Das Ausland: Wochenschrift für Erd- und Völkerkunde 61 (1888), S. 229 ff. (Stuttgart)
8.	Dr. Hans Schinz	Forschungsreisen in Südwest-Afrika	Züricher Post 1888 Nr. 58–62

1888/89

1.	Prof. Albert Heim	Die Geschichte des Zürichsees	Neujahrsblatt der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich auf das Jahr 1890
2.	Prof. Alfred Stern	Die englische Arbeiterbewegung zur Zeit des Christentums	
3.	Dr. Theodor Ziesing	Qu'est-ce que le Romantisme français ?	
4.	Prof. Justus Gaule	Über Leben und Tod. 1. Was heisst Leben?	
5.	Derselbe	Über Leben und Tod. 2. Individuum und Gattung	
6.	Derselbe	Über Leben und Tod. 3. Die Bedeutung des Todes	
7.	Dr. Otto Stoll	1. Das Volk der Basken	
8.	Derselbe	2. Die Schriftsysteme der Ureinwohner Amerikas	
9.	Derselbe	3. Die Frage nach dem Ursprung der Sprache	
10.	Prof. Auguste Forel	Bewusstsein und Nerven-thätigkeit	
11.	Prof. Heinrich Steiner	Glaube und Wissenschaft im Islam	
12.	Prof. Jakob Bächtold	Dramatische Aufführungen in der Schweiz, besonders in Zürich, im 16. Jahrhundert	Teilweise abgedr. in: Geschichte der deutschen Litteratur in der Schweiz, Frauenfeld 1892

1889/90

1.	Prof. Heinrich Goldschmidt	Hundert Jahre chemischer Forschung	
2.,3	Prof. Gustav Vogt	Das Völkerrecht der Revolution	
4.	Prof. Jakob Ulrich	Camille Desmoulins	
5.	Carl Brun	Jacques Louis David und die französische Revolution	Erschienen als Programm der höhern Töchterschule in Zürich 1890
6.	Prof. Heinrich Morf	Voltaire`s Weltanschauung	In zwei Teilen in der „Nation“ erschienen: Voltaire und der Gottesglaube 15.2.1890; Voltaires Psychologie, 7.3.1891
7.	Prof. Ludwig Kym	Die menschliche Seele	Erschienen Berlin 1890
8.	Prof. Ferdinand Vetter (aus Bern)	Die Faröer. Land, Leute, Litteratur	
9.	Dr. Wilibald Nagel	Johannes Brahms als Nachfolger Beethovens	
10.	Dr. Adolf (jünger) Fick	Die farbigen Rassen Südafrikas	Teilweise veröffentlicht in: Export, Organ des Centralvereines für Handelsgeographie, Berlin 1884, Nr. 9
11.	Prof. Gerold Meyer v. Knonau	Welchem seiner mittelalterlichen Bürgermeister könnte Zürich ein Denkmal setzen?	

1890/91

1.	Prof. Arnold Lang	Die Geschichte der Mammuthfunde, ein Stück Geschichte der Paläontologie	Neujahrsblatt der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich auf das Jahr 1891
2.	Prof. Viktor Ryssel	Die Alexandersage in Orient und Occident	Meili`s Theologische Zeitschrift aus der Schweiz VIII (1892), Heft 1
3.	Dr. Arthur Hanau	Über die Vererbung von Krankheiten	

4.	Prof. Julius Wolf	Sociale Gerechtigkeit in verschiedenen Zeitaltern	NZZ 12.12.1890, Nr. 346, 1. Blatt, S. 1 f.
5.	Prof. Fredrik Treadwell	Die Spectralanalyse	
6.	Prof. Pierre Charton	La nouvelle Zélande, son état present, et son avenir économique	
7.	Dr. Otto Stoll	Die Wasserfälle der Niagara	
8.	Jak. Heierli	Archäologische Wanderungen in Oesterreich	
9.	Prof. Rudolf Escher	Unser tägliches Brot	
10.	Dr. Otto Hartmann	Maximilian Robespierre	Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge, hrsg. v. Virchow u. Holtzendorff, N.F. Serie VI, Heft 142, Hamburg 1892.
11.	Prof. Ferdinand Rudio	Über den Anteil der mathematischen Wissenschaften an der Kultur der Renaissance	
12.	Prof. Wilhelm Oechsli	Zwingli als theoretischer Politiker	Turicensia, Beiträge zur zürcherischen Geschichte, Zürich 1891, S. 87 ff.

1891/92

1.	Prof. Hermann Eichhorst	Unsere Nahrung in ihrer medizinischen und wirtschaftlichen Bedeutung	Schweiz. Blätter f. Gesundheitspflege, N.F. VI (1891), S. 297, 309 u. 325
2.	Prof. Hermann Hitzig	Heinrich Schliemann	
3.	Prof. Anton Bühler	Die Ansiedelung in der Schweiz	Charakter und Geschichte der Ansiedelung in der Schweiz, in: Schweizerische Rundschau, Februarheft 1892
4.	Prof. Theodor Vetter	Shakespeares grösster Zeitgenosse	
5.	Prof. Fridolin Becker	Die Entstehungsgeschichte einer Hochgebirgskette	

6.	Prof. Emil Zürcher	Die neuen Horizonte im Strafrecht	Zeitschr. f. schweizer. Strafrecht V (1892), Heft 1; SA Zürich 1892
7.	Dr. Ernst Fiedler	Zielen und Treffen im Kriege	
8.	Prof. Hugo Blümner	Frauenbildung im griechischen Altertum	
9.	Dr. Johann Fröh	Über wirkliche und scheinbare Klimaschwankungen	
10.	Prof. Behrend Pick	Orientreise einer Dame im IV. Jahrhundert n. Chr	
11.	Prof. Georg Lunge	Das Zeitalter des Stahls	
12.	Prof. Rudolf Rahn	Freiburg im Uechtland	

1892/93

1.	Prof. Otto Hunziker	Die Staatsumwälzung des Jahres 1798 im Kanton Zürich	Zürcher Post 1892, Nr. 274–279; SA Zürich 1892
2.	Dr. Emil Constan	Justus von Liebig	
3.	Dr. Gustav Schirmer	Irische Schiffermärchen	
4.	Dr. Anton Delbrück	Über Hamlets Wahnsinn	
5.	Prof. Alfred Stern	Beaumarchais	
6.	Prof. Albert Schneider	Magister Felix Hemmerlin	
7.	Dr. Oskar Roth	Die Bakterien des Trinkwassers	Erschienen Basel 1893
8.	Prof. Gustav v. Schulthess Rechberg	Der Gedanke einer göttlichen Offenbarung	Erschienen Zürich 1893
9.	Dr. Konrad Brunner	Die Aerzte Roms und ihre Spuren auf dem Boden der Schweiz	

10.	Prof. Jean Pernet	Über Ziele und Bedeutung der physikalisch-technischen Reichsanstalt	
11.	Prof. Hans Schinz	Ein Jahrhundert der Afrikaforschung	
12.	Prof. J. J. Graf	Pflanzenformen in den dekorativen Künsten	

B. Rathausvorträge Periode 1894–1918

1893/94

1.	Prof. Georg Cohn	Die Vehmgerichte in Dichtung und Wahrheit	
2.	Prof. Jakob Ulrich	Ein italienisches Volksbuch	
3.	Herr Raymond de Girard	Le Déluge	
4.	Prof. Paul Christ	Die Konfessionen Augustins und Rousseaus	Erschienen Zürich 1894
5.	Dr. Huber	Über Schutz- und Heilimpfungen	
6.	Prof. August Stadler	Über die Aufmerksamkeit	Erschienen s.n. 1894
7.	Prof. Alfred Werner	Lavoisier, der Begründer der modernen Chemie	
8.	Dr. Eduard Hoffmann[-Kraye]	Walther von der Vogelweide	Eduard Hoffmann[-Kraye], Walther von der Vogelweide: Ein Vortrag, Basel 1894
9.	Prof. A. Heim	Über Sehen und Zeichen	
10.	Herr Carl Brun	Was hat Michel Angelo in der sixtinischen Kapelle dargestellt?	
11.	Dr. Rudolf Martin	Die Erbllichkeit geistiger Befähigung	Erschienen Zürich 1899
12.	Prof. Carl Hartwich	Aus der Geschichte der Gewürze	Apotheker-Zeitung, Berlin 1894, S. 401 ff., 415 ff., 439 ff.

1894/95

1.	Prof. Paul Schmiedel	Unser Wissen über das Leben Jesu	
2.	Dr. Hermann F. Hitzig	Das Grundgesetz der Römer	
3.	Dr. Johann M. Bösch	Dr. Mandeville's Bienenfabel	

4.	Dr. Gustav Heinrich Schmidt	Die Schweiz im Lichte der Statistik	Erschienen Zürich 1895
5.	Dr. Roland Scholl	Das chemische Experiment	
6.	Prof. August Weilenmann	Die Wärme im Haushalt der Natur	
7.	Dr. Fritz Fleiner	Die Papstwahl	
8.	Prof. Conrad Zschokke	Die submarinen Arbeiten am Meere	
9.	Prof. Wilhelm Ritter	Die Sicherheit der eisernen Brücken	
10.	Prof. Conrad Bourgeois	Les forêts et les inondations	
11.	Dr. Albert Bachmann	Die Sprache als kulturgeschichtliche Quelle	
12.	Prof. Carl Schröter	Aus dem Leben der Wasserpflanzen	

1895/96

1.	Prof. Emil Egli	Zürich am Vorabend der Reformation	Zürcher Taschenbuch 1896, S. 151 ff.
2.	Prof. Arnold Lang	Über das Verkümmern und Schwinden von Gliedmassen bei höheren Wirbeltieren	
3.	Prof. Alfred Stern	Moltke als Historiker	In: ders., Reden, Vorträge und Abhandlungen, Stuttgart 1914, S. 189–210
4.	Prof. Erwin Zschokke	Die praktischen Erfolge der Bakterienforschung auf dem Gebiete der Veterinärmedizin	
5.	Prof. Julius Wolf	Die Wohnungsfrage als Gegenstand der Sozialpolitik	Erschienen Jena 1896
6.	Dr. Ernst Stückelberg	Orient und Occident in der Kunst	
7.	Prof. Otto Stoll	Die Kultur der Chinesen	

8.	Prof. Ulrich Grubenmann	Über die Meteoriten	
9.	Dr. Otto Schulthess	Poesie von griechischen Grabsteinen	
10.	Prof. Paul Schweizer	Wallenstein	Vgl. ders., Die Wallensteinfrage in der Geschichte und im Drama, Zürich 1899
11.	Prof. Gustav Huguenin	Über Immunität gegen Krankheiten	
12.	Prof. Eugen Bamberger	Über chemische Energie	

1896/97

1.	Prof. Heinrich Kesselring	Armenien und die Armenier in der Geschichte	
2.	Prof. Conrad Keller	Zwei schweizerische Kulturboten in Ostafrika	
3.	Prof. Friedrich Meili	Der internationale Geist in der Jurisprudenz	Erschienen Zürich 1897
4.	Dr. Louis P. Betz	Gérard de Nerval. Ein Dichterbild aus Frankreichs deutschfreundlichen Tagen	Beilage der Münchner Allgemeinen Zeitung 1897
5.	Prof. Theodor Felber	Materielle und ideelle Forderungen an den Wald	Schweizerische Rundschau III (1897), S. 182–190, 288–294
6.	Prof. Oberst Alexander Schweizer	Vom Kriege	Erschienen Zürich 1897
7.	Prof. Gillaud	Ernest Renan	
8.	Dr. Franz Feist	Explosion und Explosivstoffe	
9.	Prof. Otto Haab	Licht und Auge	Schweizerische Illustrierte Zeitschrift I, Heft 23–24
10.	Prof. Heinrich Morf	Molière	
11.	Prof. Oscar Wyss	Die Entstehung alter und moderner Kurorte	

12.	Dr. Karl Brun	Die Orientreise Leonardos	In: Festgabe für Gerold Meyer von Knonau, Zürich 1913, S. 305–320
-----	---------------	---------------------------	---

1897/98

1.	Prof. Konrad Furrer	Die Feueranbeter auf dem Hochlande von Iran	
2.	Prof. Aurel Stodola	Die erste Lokomotive	
3.	Prof. Theodor Vetter	Robert Greene, der Zeitgenosse des jungen Shakespeare, als Dramatiker	
4.	Prof. Fridolin Becker	Auf und unter den Bergen	
5.	Prof. Wilhelm Oechsli	Der Durchmarsch der Verbündeten durch die Schweiz im Jahre 1813	
6.	Prof. Hans von Wyss	Zur fünfzigjährigen Geschichte der künstlichen Narkose	
7.	Dr. Friedrich Carstanjen	Der Wechsel im Kunstgeschmack und seine Richtungen	
8.	Prof. Kaspar Zwicky	Wasserwirtschaft und Wasserbenutzung in der Schweiz	
9.	Prof. Auguste Forel	Die Ameise	
10.	Prof. Gerold Meyer von Knonau	Die Heiligsprechung Kaiser Karls des Grossen, ein Moment im Kampfe zwischen Kaisertum und Papsttum	Zürcher Taschenbuch 1904, S. 65 ff.
11.	Prof. Johannes Heuscher	Das Leben der unsichtbaren Tierwelt im Zürichsee	
12.	Prof. Albert Schneider	Die neuesten römischen Ausgrabungen in der Schweiz	Erschienen Zürich 1898

1898/99

1.	Prof. Gustav Vogt	Die Ethik des Gehorsames	
2.	Dr. H. Krüger	Freuden und Leiden zweier Dramatiker: Hebbels und O. Ludwigs Genovesa-Dichtungen	
3.	Pfarrer Meili	Die Religion in der Politik der Gegenwart	Meili's Theologische Zeitschrift aus der Schweiz 15, S. 233–246
4.	Prof. Franz Prášil	Der Erz-Bergbau und seine Entwicklung	Mitteilungen der Naturforschenden Gesellschaft Winterthur Heft 2, Winterthur 1900, S. 44–64
5.	Dr. Robert Saitschick	Die Überwindung des Naturalismus	
6.	Prof. Adolf Kägi	Aus indischen Dichtern und Denkern	
7.	Dr. Rudolf Martin	Mitteilungen über eine Reise durch die malayische Halbinsel	Anthropologische Mitteilungen über eine Reise durch die malayische Halbinsel, in: Bericht über die Thätigkeit der St. Gallischen Naturwissenschaftlichen Gesellschaft während des Vereinsjahres 1899/1900, St. Gallen 1901, S. 69–74
8.	Dr. Jakob Bernheim	Über die Geschichte und Ziele der künstlichen Säuglingsernährung	
9.	Prof. Rudolf Escher	Erfinden und Erfinder	Zeitschrift für Sozialwissenschaft 2 (1899), S. 160 ff.
10.	Dr. Louis Gauchat	Les poètes de la Gruyère	
11.	Prof. Georg Lunge	Beleuchtung sonst, jetzt und einst	Journal für Gasbeleuchtung und Wasserversorgung 42 (1899), S. 334–336
12.	Prof. A. Heim	Über Luftschiffahrten	

1899/1900

1.	Prof. Carl Schröter	Reisebilder aus Japan [in 3 Teilen]	
2.	Prof. Carl Schröter	Reisebilder aus Japan	
3.	Prof. Carl Schröter	Reisebilder aus Japan	
4.	Prof. Paul Seippel	Emile Zola	
5.	Prof. Alfred Stern	Die erste Vorkämpferin für die Gleichberechtigung der Frau	
6.	Prof. August Stadler	Uebung	Erschienen s.n. 1900
7.	Prof. Hugo Blümner	Ein Gang durch die Ruinen Athens	
8.	Prof. Hugo Blümner	Ein Gang durch die Ruinen Athens	
9.	Dr. Adolf Fick	Wie weit darf man seinen Augen trauen?	
10.	Prof. Carl Schröter	Vegetationsbilder aus Java und Ceylon (mit Projektionen)	
11.	Herr Pfarrer Rüegg	Auf den Spuren Jesu am See Genesareth (mit Projektionsbildern)	
12.	Prof. Eugen Bleuler	Die Verbrecherfrage	NZZ 17.2.–21.2.1900, Nrn. 48 ff., Morgenblatt, S. 1 f.

1900/01

1.	Prof. Heinrich Herkner	John Ruskin als Sozialreformer	Neue Deutsche Rundschau 12 (1901), S. 225–237
2.	Prof. Johann Barbieri	Die Photographie in natürlichen Farben (mit Projektionsbildern)	
3.	Prof. Jakob Ulrich	Die rumänische Ballade	Erschienen Zürich 1901
4.	Prof. Hans Moos	Im wild far west Nordamerikas	

5.	Prof. Adolf Frey	Hans Thoma	NZZ 20.3.1901, Nr. 79, Morgenblatt, S. 1 f.
6.	Prof. Georg Cohn	Der Kampf um den Sachsen- spiegel	In: Universität Zürich, Festgabe zur Einweihung der Neubauten, Zürich 1914, II, S. 23–53
7.	Prof. Gustav v. Schulthess Rechberg	Joh. Casp. Lavater	
8.	Dr. R. Höber	Das Schöne als Schöpfung unserer Sinne	Schweiz. Pädagogische Zeitung 1904, S. 1–14
9.	Dr. Friedrich W. Förster	Der moderne Imperialismus vom soziologischen Stand- punkt	
10.	Prof. Walter Wyssling	Elektrische Eisenbahnen	
11.	Prof. Richard Lorenz	Über die Entwicklung der Elektrochemie, mit Experimen- ten	
12.	Dr. Ernst A. Stüchelberg	Ein Blick in eine mittelalterli- che Kathedralkirche	

1901/02

1.	Prof. G. Meyer von Knonau	Eine sizilische Bergstadt: Enna Castrogiovanni	
2.	Prof. Heinrich Burkhardt	Wie man vor Zeiten rechnete	Zeitschr. für math. u. naturw. Unterr. 36 (1904), S. 9–20
3.	Prof. Emil Zürcher	Berühmte Militärgerichte	
4.	Prof. Johannes Häne	Aus dem innern Leben Zürichs im XIV. Jahrhundert	Zürcher Taschenbuch 1902, S. 146 ff.
5.	Prof. Arnold Engler	Reiseeindrücke aus den Dünen und des Landes der Gascogne	Aus den Dünen und des Landes der Gascogne, in: Naturwissen- schaftliche Wochenschrift, Jena, NF 1 (1902), S. 277–282, 292– 295
6.	Prof. August Grete	Der Kreislauf des Stoffes in der Landwirtschaft	

7.	Prof. Louis P. Betz	Ein westschweizerischer Wertherroman: Benjamin Constants "Adolphe"	NZZ 1902, Nr. 35, Morgenblatt, S. 1 f.
8., 8a	Prof. Arnold Lang	Ob die Wassertiere hören? (2 Teile)	Mitteilungen der Naturwissenschaftlichen Gesellschaft in Winterthur Bd. 3–4 (1901), S. 3 ff.
9.	Dr. Otto Nägeli	Die Diagnose des Arztes	
10.	Dr. Martin Rikli	Aus dem Pflanzenleben des hohen Nordens	
11.	Prof. Karl E. Hilgard	Erneute Eindrücke vom raschen Aufschwung der Vereinigten Staaten Nord-Amerikas	
12.	Prof. Victor Ryssel	Romane und Romangestalten der syrischen Litteratur	NZZ 1902, Nr. 121 f., Morgenblatt

1902/03

1.	Prof. A. Heim	Drei Vorträge zu seiner Neuseelandreise: Neuseelands Geschichte	
2.	Prof. A. Heim	Neuseelands Natur	
3.	Prof. A. Heim	Reise durch Neuseeland in Bildern (mit Projektionen)	
4.	Prof. Max Huber	Die Entwicklung Japans zur konstitutionellen Monarchie	In: ders., Tagebuchblätter aus Sibirien, Japan, Hinter Indien, Australien, China, Korea, S. 482 ff.
5.	Prof. Friedrich Bluntschli	Über die Baukunst in den Vereinigten Staaten	
6.	Prof. Paul Schmiedel	Das Buch des neuen Testaments mit den sieben Siegeln	SA Protestantische Monatshefte VII, Berlin 1903
7.	Prof. Paul Ernst	Einiges über Bau und Bedeutung der Bakterien	Münchener Medizinische Wochenschrift 1903, Nrn. 50, 51, S. 2169 ff.
8.	Prof. Ernest Bovet	Mademoiselle de Scudéry	

9.	Prof. Johann Hirzel	Haustierhaltung und Tierschutz	
10.	Dr. Ernst Laur	Die wirtschaftliche und nationale Bedeutung des schweizerischen Bauernstandes	
11.	Dr. Gustav Billeter	Babylonische Staatsverwaltung vor 4000 Jahren	
12.	Prof. Otto Roth	Über Luft und Lüftung unserer Wohnungen	

1903/04

1.	Prof. Carl Hartwich	Über unsere Genussmittel	In: Kochschule und Ratgeber für Familie und Haus, Band XII (1903), S. 163 f.; vgl. auch ders., Die menschlichen Genussmittel. Ihre Herkunft, Verbreitung, Geschichte, Anwendung, Bestandteile und Wirkung, Leipzig 1911
2.	Frau Dr. Adeline Rittershaus	Der Droste Dichter-Persönlichkeit aus ihren Briefen und ihrer Lyrik	
3.	Dr. Otto Veraguth	Kultur und Nervensystem	Erschienen Zürich 1904
4.	Hr. Oberst Ulrich Wille	Über Krieg und Frieden	
5.	Prof. Paul Jaccard	De Bakou à Samarcande ou A travers le Turkestan russe (avec projections)	
6.	Prof. Paul Jaccard	De Bakou à Samarcande ou A travers le Turkestan russe (avec projections, Fortsetzung)	
7.	Prof. Emil Egli	Zur Erinnerung an Zwinglis Nachfolger Heinrich Bullinger, geb. 1504	Zwingliana I (1904), S. 419–437
8.	Prof. Hermann F. Hitzig	Die Grenzen des Erbrechts	Erschienen Zürich 1908
9.	Dr. William Silberschmidt	Die Bakterienfurcht	Erschienen Zürich 1904

10.	Prof. Wilhelm Oechsli	Zur Geschichte der langen Tagsatzung in Zürich (1814)	
11.	Prof. Max Standfuss	Der Einfluss der Umgebung auf die äussere Erscheinung der Insekten	Insektenbörse Leipzig 1904, S. 307 ff., 314 ff., 322 ff.
12.	Prof. Gustav Gull	Einiges über Städtebau	

1904/05

1.	Prof. Oskar Wyss	Über die Erfolge der hygienischen Bestrebungen im Kanton Zürich	
2.	Prof. Otto Schulthess	Athens Machtentwicklung im 5. Jahrhundert v. Chr.	
3.	Dr. Ernst Hafter	Tolstoi's Roman „Auferstehung“ und das moderne Strafrecht	
4.	Prof. Friedrich Hennings	Die Fahrt ins Engadin (mit Projektionsbildern)	
5.	Prof. Gustav v. Schulthess	Die Maxime „Erkenne dich selbst“ im Spiegel der Geschichte	
6.	Dr. Alfred Ernst	Empfindungsvermögen und Sinnesorgane der Pflanzen	
7.	Prof. Hugo Blümner	Prähistorische Paläste auf Kreta (mit Projektionsbildern)	
8.	Dr. Jakob Heierli	Zürich zu alamannisch-fränkischer Zeit	
9.	Dr. Eduard Schwyzer	Das Problem einer Universal-sprache	Erschienen Wetzikon 1906
10.	Prof. Robert Burri	Die Atmung der Bakterien	
11.	Prof. Carl Brun	Ein deutsches Künstlerleben des 19. Jahrhunderts	Ein Künstlerleben im 19. Jahrhundert, in: Festgabe der philosophischen Fakultät I (Universität Zürich, Einweihungsfeier 1914), Zürich 1914, S. 149 ff.

12.	Dr. Alfred Schär	Die Sage von Pyramus und Thisbe in der deutschen Dichtung	
-----	------------------	---	--

1905/06

1.	Prof. Gerold Meyer v. Knonau	Eine Stadt an der alten Strasse nach Rom	Eine Stadt an der alten Strasse nach Rom (sutri): Rathausvortrag, Zürich 1905
2.	Prof. Arnold Meyer	Die Geschichte der Paradies-Vorstellung	
3.	Dr. Bühler	Wesen und Bedeutung der physikalischen Heilmethoden	
4.	Prof. Max Rosenmund	Festlegung der Richtung für die Durchbohrung des Simplontunnels (mit Projektionsbildern)	Vgl. ders., Über die Anlage des Simplontunnels und dessen Absteckung, in: Jahresberichte der Geographisch-Ethnographischen Gesellschaft in Zürich 5 (1904–1905), S. 71 ff.
5.	Prof. Theodor Wyder	Ein dunkles Blatt in der Geschichte der Medizin	
6.	Dr. Oskar Wettstein	Die Tagespresse vor hundert Jahren	Erschienen Zürich 1906
7.	Prof. Gustav Störri	Kritisches aus dem Gebiete der philosophischen Ethik	
8.	Prof. Emil J. Constan	Die Oekonomie der häuslichen Heizung	Schweizerische Bauzeitung 47/48 (1906), S. 128 ff.
9.	Prof. Paul Schweizer	Franz von Sickingen	
10.	Prof. Alfred Schweitzer	Neueres aus dem Gebiete der Radioaktivität	
11.	Prof. Karl Hescheler	Die Vorfahrenreihe des Pferdes	Jahrbuch der St. Gallischen Naturwissenschaftlichen Gesellschaft 1906, S. 29 ff.
12.	Prof. Paul Seippel	Über Anatole France	

1906/07

1.	Prof. August Egger	Ibsen und das moderne Privatrecht	Wissen und Leben 1 (1907/08), S. 204 ff.
2.	Prof. Heinrich Zangger	Courrières, eigene Beobachtungen im März und April 1906	
3.	Prof. H. Cloetta	Über das Fieber	[wohl eher Arnold Cloetta]
4.	Prof. Jean L. Farny	Le transport de l'énergie à grande distance	
5.	Prof. August Stadler	Herbert Spencer	Erschienen Zürich 1907
6.	Prof. Alfred Ernst	Im Padanger-Oberland in Sumatra (mit Projektionsbilder)	
7.	Dr. Felix Kaufler	Über Textilchemie (Seide und Seidensurrogate)	
8.	Prof. A. Heim	Der Bau der Alpen	NZZ 13.2.1907, Nr. 44, 2. Morgenblatt, S. 1 f.
9.	Dr. Eduard Fueter	Francesco Guicciardini als Historiker und Moralist der Renaissance	NZZ 14./15./16.2.1907, Nrn. 45–47, (alle 1. Morgenblatt)
10.	Dr. Ulrich Dürst	Tierzucht, Tierkult und Kulturgeschichte	
11.	Prof. Jakob Hausheer	König David in Sage und Geschichte	
12.	Prof. Josef Zemp	Das Restaurieren	Schweizerische Bauzeitung 1907, S. 134 ff.

1907/08

1.	Prof. Conrad Keller	Motive aus der Tierwelt in der ältesten Kunst	
2.	Prof. Hans C. Schellenberg	Die Pflanze und das Vererbungsproblem	
3.	Prof. Alfred Stern	Wieland und die französische Revolution	In: ders., Reden, Vorträge und Abhandlungen, Stuttgart/Berlin 1914, S. 134 ff.

4.	Prof. Friedrich Schumann	Über Sinnestäuschungen	
5.	Dr. Adolf Oswald	Einfluss des Höhenklimas auf den Menschen und die Bergkrankheit	Vgl. Der Einfluss des Höhenklimas auf den Menschen, in: Wissen und Leben 2 (1908), S. 147 ff.; Die Bergkrankheit, in: Wissen und Leben 4 (1909), S. 30 ff.
6.	Prof. P. Christ	Die Kollision der Pflichten	
7.	Prof. R. Escher	Wie man eine Maschine baut	
8.	Dr. K. Jung	Der Inhalt der Psychose	Schriften zur angewandten Seelenkunde, Heft 3, Leipzig/Wien 1908
9.	Dr. M. Huber	Die internationalen Schiedsgerichte	
10.	Dr. E. Bosshard	Theophrastus Paracelsus	Zum Gedächtniss des Theophrastus Paracelsus, Winterthur 1893
11.	Dr. E. Sidler	Über den Farbensinn	
12.	Dr. K. Frey (Konrad Falke)	Wenn wir Toten erwachen	Wenn wir Toten erwachen!, Zürich 1908

1908/09

1.	Dr. Carl Schröter	Exkursionen auf Teneriffa, mit Lichtbildern	Vgl. ders., Eine Exkursion nach den Kanarischen Inseln, Zürich 1909
2.	Prof. Louis Gauchat	Aristoteles und Phyllis in der altfranzösischen Literatur	
3.	Dr. Friedrich Adler	Was sind und was sollen die Naturgesetze?	
4.	Dr. Paul Schmiedel	War der Apostel Petrus in Rom?	Erschienen Zürich 1909
5.	Prof. Fridolin Becker	Alpine Schönheit (mit Lichtbildern)	NZZ 10.12.1908, Nr. 343, 2. Morgenblatt, S. 1 f.
6.	Dr. Heinrich Sieveking	Die kapitalistische Entwicklung in den italienischen Städten des Mittelalters	Vierteljahresschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte 7 (1909), S. 64 ff.
7.	Prof. Sommer	Licht und Strahlung im Dienste der Heilkunde	Erschienen Zürich 1909

8.	Dr. Martin Rickli	Drei Reisetage an der Südküste von Disko in Nordgrönland	Vgl. ders., An den Küsten von Disko in Nordgrönland, Zürich 1909
9.	Dr. Max Dügge	Atmosphärischen Sauerstoff assimilierende Bakterien	
10.	Dr. Friedrich W. Förster	Die pädagogische Behandlung der Lüge in Schule und Haus	
11.	Prof. Ernst Winterstein	Die natürlichen Salzlager, ihre Bildung und Ausbeutung	
12.	Prof. Ernst Laur	Wirtschaftliche Betrachtungen zur Versorgung der schweizerischen Bevölkerung mit Nahrungsmitteln	Monatsschrift für christl. Sozialreform 31 (1909), S. 257 ff.

1909/10

1.	Dr. Max Schinz	Wie gestaltet sich Ethik in unserer Zeit?	
2.	Prof. Willstätter	Über den Kreislauf des Stoffes	
3.	Prof. Ludwig Köhler	Die Ausgrabungen in Palästina	Protestantische Monatshefte XIV (1910), S. 23–35
4.	Prof. Moos	Teuerung und Lebenshaltung	
5.	Dr. Heinrich Greinacher	Die Messung der Radium- und Röntgenstrahlen	Monatshefte für praktische Dermatologie Bd. 50, Nr. 7, 8
6.	Prof. Paul Schweizer	Der Fortschritt in der Weltgeschichte	
7.	Prof. Jérôme Franel	Une mathématicienne: Sophie Kowalesky	
8.	Prof. Gottlieb Bachmann	Bankbrüche und Bankkontrolle	
9.	Prof. Conrad Keller	Reisebilder von der Insel Kreta (mit Projektionen)	
10.	Robert Seidel	Das Ziel der Erziehung	Vgl. ders., Das Ziel der Erziehung vom Standpunkt der Sozialpädagogik, Zürich 1910

11.	Dr. Hans Bluntschli	Die Variation im Körperbau des Menschen (mit Projektionen)	Vgl. ders., Über die individuelle Variation im menschlichen Körperbau und ihre Beziehungen zur Stammesgeschichte, Leipzig 1910
12.	Prof. Walter Wyssling	Unsere Energieversorgungen	

1910/11

1.	Prof. Hermann Hitzig-Steiner	Über das Steuerwesen im ptolemäischen Aegypten	
2.	Prof. Walther Köhler-Niethammer	Friedrich II., der Hohenstaufe	Kaiser Friedrich II. der Hohenstaufe, in: Wissen und Leben 8 (1911), S. 57 ff., 114 ff.
3.	Prof. Emil Ermatinger	Die Weltanschauung Gottfried Kellers	Gottfried Kellers Weltanschauung, in: Wissen und Leben 8 (1911), S. 271 ff., 340 ff.
4.	Prof. Eugen Bleuler	Etwas vom gesunden und kranken Gemüt	
5.	Frau Dr. Adeline Oberländer-Rittershaus	Der Ausdruck der Persönlichkeit in der modernen deutschen Frauenlyrik	
6.	Prof. Theodor Vetter	Der Humor in der neueren englischen Literatur	Erschienen Frauenfeld 1910
7.	Prof. Carl Schröter	Die Wüste und die Wüstenpflanzen (mit Lichtbildern)	
8.	Prof. Josef B. Esslen	Aus dem Wirtschaftsleben Südamerikas	
9.	Prof. Jacob Jud	Neue Wege und Ziele der romanischen Wortforschung	Wissen und Leben 9 (1911/12), S. 270 ff., 320 ff.
10.	Prof. Leonhard Ragaz	Gibt es eine neue Moral?	Wissen und Leben 8 (1911), S. 220 ff., 251 ff.
11.	Dr. Alfred de Quervain	Aus der Wolkenwelt (mit Lichtbildern)	Neujahrsblatt der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich auf das Jahr 1912
12.	Prof. Friedrich Meili	Die internationale Auslieferung und deren Reform	NZZ 25.2.1911, 1. Morgenblatt, S. 1 f.

1911/12

1.	Rudolf Escher	Wie die Technik in den letzten 60 Jahren unser Leben umgestaltet hat	Vgl. Rudolf Escher, Die Technik im täglichen Leben, in: Zürcher Taschenbuch 1913
2.	Prof. Freytag	Das Ziel der Ethik	
3.	Prof. Arthur Wreschner	Die Sprache des Kindes	Erschienen Zürich 1912
4.	Dr. Edouard Monnier	Ambroise Paré und die Chirurgie seiner Zeitgenossen (16. Jahrhundert)	NZZ 18.12.1911, Nr. 350, 3. Morgenblatt, S. 1 f.
5.	Prof. Ferdinand Sauerbruch	Chirurgische Reiseerinnerungen aus Amerika	
6.	Prof. Gustav v. Schulthess Rechberg	Die Lehrfreiheit in der evangelischen Kirche	
7.	Dr. Jakob Heierli	Aus der Urgeschichte der Kunst (mit Lichtbildern)	NZZ 5.2.1912, Nr. 36, 3. Morgenblatt, S. 1 f.
8.	Dr. Bernhard Fehr	Oskar Wilde, der Aesthet und Individualist	NZZ 13.2.1912, Nr. 44, 3. Abendblatt, S. 1 f.
9.	Prof. Maurice Decoppet	Die Wildbäche der Alpen und ihre Verbauung	
10.	Prof. Johann Stoppani	Unsere Anschauungen über die Ursachen der Zahnverderbnis	
11.	Dr. Antoine-Elisée Cherbuliez	Galilei's Familienleben	
12.	Dr. Arnold Escher	Die privatrechtliche Stellung der Frau in alter und neuer Zeit	

1912/13

1.	Prof. Hans Reichel	Der Wucher und seine Bekämpfung	Deutsche Juristen-Zeitung 18 (1913), S. 150
2.	Prof. Hans Schardt	Die unterirdischen Gewässer	
3.	PD Arnold Rüegg	Das neue Testament und die Bildung unserer Zeit	

4.	Prof. Arthur Rohn	Die Entwicklung des Brückenbaues in den letzten Jahren	NZZ 10.12.1912, Nr. 343, 3. Morgenblatt, S. 1 f.
5.	PD Dr. Heinrich Brockmann	Vergessene Nutzpflanzen	Wissen und Leben 7 (1914) S. 424–433, 489–498
6.	Prof. Fritz Medicus	Philosophie und Dichtung	Logos: internationale Zeitschrift für Philosophie der Kultur 4 (1914), S. 36 ff.
7.	PD Dr. Ernst Gagliardi	Zusammenhang und universalgeschichtliche Bedeutung der schweizerischen Mailänderkriege	Zur Beurteilung der schweizerischen Mailänderkriege, in: Festgabe für Gerold Meyer von Knonau, Zürich 1913, S. 321 ff.
8.	PD Dr. Felix R. Nager	Über die Ausbildung und Pflege der Stimme	Schweizerische Blätter für Schulgesundheitspflege und Kinderschutz IX, S. 113–119, 129–135
9.	Prof. Gottlob F. Lipps	Das Individuum und die Gesellschaft	
10.	Prof. Otto Schlaginhau- fen	Die fossilen Reste des Menschengeschlechtes	Die wichtigsten fossilen Reste des Menschengeschlechtes, in: Neujahrsblatt der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich auf das Jahr 1914
11.	Prof. Marcel Grossmann	Aus dem Leben von Gaspard Monge	
12.	Prof. Martin Rickli	Aus den Kaukasusländern (mit Projektionsbildern)	Vgl. ders., Natur- und Kulturbilder aus den Kaukasusländern und Hocharmenien, Zürich 1914

1913/14

1.	Prof. Arnold Meyer	Richard Wagner und das Christentum	
2.	Prof. Ernest Bovet	Jean Racine, ein psychologisches Problem	NZZ 2.12.1913, Nr. 334, 1. Morgenblatt, S. 1 f.
3.	Dr. ing. Bertschinger	Die Bedeutung der Wasserkräfte	NZZ 6.12.1913, Nr. 338, 4. Morgenblatt, S. 1 f.
4.	Prof. Robert Saitschick	Giacomo Nietzsche und der Übermensch	

5.	Dr. Theodor Herzog	Bolivia, Wildnis und Kultur (mit Projektionen)	
6.	Dr. Eduard Fueter	Die Türkei zur Zeit ihrer höchsten Machtentfaltung	Wissen und Leben 13 (1913/14), S. 661–671, 724–733
7.	Dr. Robert Faesi	Bernard Shaw als Komödiendichter	NZZ 20.1.1914, Nr. 91, 2. Abendblatt, S. 1 f.
8.	Prof. Albert Einstein	Neues zum Problem der Gravitation	
9.	Prof. Hugo Blümner	Alexander der Grosse in der Kunst	NZZ 25.2.1914, Nr. 284, 2. Mittagbl., S. 1 f.
10.	Prof. C. Wiesinger	Der Menschenflug (mit Projektionen)	
11.	Dr. Hans Bluntschli	Ein Tag im Urwald am Amazonasstrom (mit Projektionen)	
12.	Prof. Carl Schröter	Aus nordamerikanischen Nationalparks (mit Projektionen)	

1914/15

(AUS RÜCKSICHT AUF DIE «ZEITLÄUFE» NUR SECHS VORTRÄGE)

1.	Prof. Eduard Schwyzer	Aus dem heutigen Griechenland (mit Projektionen)	NZZ 27.11.1914, Morgenblatt, Nr. 1582, S. 1 f.
2.	Prof. August Egger	Über das Vereins- und Parteiwesen der Gegenwart	SA aus Wissen und Leben, Zürich 1915; NZZ 3.12.1914, Nr. 1607, Morgenblatt, S. 1 f.
3.	Prof. Paul Schmiedel	Das Ende der Welt nach jüdischen und altchristlichen Erwartungen	Das Ende der Welt nach jüdischen und urchristlichen Erwartungen, SA aus Protestantische Monatshefte 1915
4.	Dr. Hans C. Schellenberg	Kulturbilder aus Kreta und Sizilien (mit Projektionen)	SA Zürcher Bauer 1915; NZZ 27.1.1915, Nr. 99, Morgenblatt, S. 1 f.
5.	Prof. Otto Busse	Künstliche Züchtung menschlicher und tierischer Gewebe (mit Projektionen)	
6.	PD Hans Bernoulli (Basel)	Über Städtebau: Berlin und London (mit Projektionen)	

1915/16

1.	Prof. Walter Frei	Probleme der tierärztlichen Seuchenforschung	Schweizer Archiv für Tierheilkunde, LVIII (1916), S. 1–16; NZZ 22.11.1915, Morgenblatt, Nr. 1573, S. 1 f.
2.	Prof. Ernst Meissner	Warum Mathematik Einigen schwer und langweilig erscheint und Anderen nicht	
3.	PD Dr. J. Werner Fehlmann	Aberglaube, Vorurteile und falsche Ansichten im Fische-reiwesen (mit Projektionen)	NZZ 3.12.1915, Nr. 1637, 1. Morgenblatt, S. 1 f.
4.	PD Dr. Ernst Walser	Der Ursprung und die Ziele der Renaissance	
5.	Prof. Jakob Hausheer	Der Krieg im Alten Testament	
6.	PD Dr. Hans Leemann	Poesie und Humor im Recht	Poesie und Humor im deutschen Recht: Eine rechtshistorische Studie, Bern 1903; NZZ 14.1.1916, Nr. 63, 1. Morgenblatt, S. 1 f.
7.	Prof. Walter Kummer	Die Stromversorgung der elektrischen Bahnen	
8.	Prof. Josef Zemp	Die Kathedrale von Reims (mit Projektionen)	
9.	Prof. Emil Bauer	Physikalische Chemie der Muskelwirkung	Vierteljahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich 61 (1916), S. 215 ff.
10.	PD Dr. Siegfried Weber	Brücke und seine Kunst (mit Projektionen)	
11.	Prof. Eugen Grossmann	Neue Probleme der internationalen Handelspolitik	
12.	PD Dr. Hans W. Maier	Krieg und Hysterie	

1916/17

1.	Prof. Fritz Fleiner	Politik als Wissenschaft	Erschienen Zürich 1917
----	---------------------	--------------------------	------------------------

2.	Prof. Hermann Weyl	Die Zahl und das Unendliche	
3.	Prof. Louis Gauchat	Leben und Sprache (mit Lichtbildern)	Miscellanea Prat de la Riba, Vol. 1, Barcelona 1923, S. 271 ff.
4.	Prof. Paul Seippel	Eugène Rambert et son séjour à Zurich	NZZ 7.2.1917, Nr. 229, S. 1 f.
5.	Prof. Ernst Howald	Sappho	
6.	Prof. Karl Moser	Die Genfer Landhäuser im 18. Jahrhundert (mit Lichtbildern)	Siehe auch Schweizerische Bauzeitung 69/70 (1917), S. 68

1917/18

1.	Prof. Emil Ermatinger	Weltanschauung und Dichtung von gestern und heute	NZZ 19.–21.11.1917, Nrn. 2175–2190 (alle 1. Morgenblatt)
2.	Prof. Otto Waser	Die Kunst einer ausgehenden Glanzzeit (Antiker Barock) mit Lichtbildern	Erschienen Zürich 1917
3.	Prof. Arnold Meyer	Wie sind unsere Evangelien entstanden?	
4.	Prof. George Pólya	Geometrische Darstellung einer Gedankenreihe	Geometrische Darstellung einer Gedankenkette, in: Schweizerische Pädagogische Zeitschrift, 1919, S. 11 ff.
5.	Prof. Carl Schröter	Das Problem der Form im Pflanzenreich (mit Lichtbildern)	
6.	Prof. Karl Henschen	Die Bedingungen des chirurgischen Erfolges	Erschienen Zürich 1919
7.	Prof. Ernst Hafer	Vom Kriegswucher	Wissen und Leben 19 (1917/18), S. 567 ff.
8.	Prof. Jean Strohl	Vom Wesen des tierischen Parasitismus (mit Lichtbildern)	
9.	Prof. Henri Badoux	La forêt suisse et la guerre	Erschienen Zürich 1919
10.	Prof. Hermann Staudinger	Die Leistung der Chemie in der Gegenwart	Die Naturwissenschaften 33 (1919), S. 608–611
11.	Prof. Antoine Guillard	Philippe Monnier, le poète et l'historien	

12.	Prof. Albert Bachmann	Alte Orts- und Flurnamen	siehe auch Züricher Post, März 1918
-----	-----------------------	--------------------------	-------------------------------------

C. Aulavorträge Periode 1933–1961

1933/34

1.	Prof. Fritz Fleiner	Cardinal Consalvi, der Begründer der modernen päpstlichen Diplomatie	NZZ 4.11.1933, Nr. 1996
2.	Prof. Ludwig Köhler	David. Seine Gestalt und Wirkung	
3.	Prof. Wilhelm Löffler	Der Arzt im Spiegel der Dichtung	
4.	Prof. Heinrich Wölfflin	Das Inhaltliche im Bildwerk (mit Lichtbildern)	NZZ 13.1.1934
5.	Prof. Antoine-Elisée Cherbuliez	Der Geist der mittelalterlichen Musik	Erschienen Zürich 1934
6.	Prof. Andreas Speiser	Leonhard Euler und die deutsche Philosophie	

1934/35

1.	Prof. Emil Brunner	Imago Dei	
2.	Prof. August Egger	Die Familienordnung bei Jeremias Gotthelf und im Recht der Gegenwart	Die Familienordnung bei Jeremias Gotthelf und heute, in: Festgabe für Max Huber, Zürich 1934, S. 92 ff.
3.	PD Dr. med. Walter v. Wyss	Die Sprache der Gefühle	Erschienen Zürich, Leipzig und Stuttgart 1935
4.	Prof. Paul Karrer	Die chemische Forschung im Dienst der Medizin	
5.	Prof. Ernst Howald	Griechenland und das Schicksal Europas	
6.	Prof. Paul Clairmont	Schweizer in der Geschichte der Chirurgie	Schweizerische medizinische Wochenschrift 65 (1935), S. 845–851

1935/36

1.	Prof. Alfred Vogt	Kurzsichtigkeit	
2.	Prof. Bernhard Fehr	Romantische Phantastik im englischen Geistesleben	
3.	Prof. Fritz Blanke	Geist und Gewalt in der Kirchengeschichte	
4.	Prof. Rudolf Fueter	Die Stellung der Mathematik gegenüber den Geistes- und Naturwissenschaften	
5.	Prof. Ernst Hafer	Die Todesstrafe	
6.	PD Dr. Reto Bezzola	Der französisch-englische Kulturkreis und die Erneuerung der europäischen Literatur im 12. Jahrhundert	

1936/37

1.	Prof. Manuel Saitzew	Der Interventionismus	
2.	Prof. Gottlob Schrenk	Rabbinische Charakterköpfe in der urchristlichen Zeit	
3.	Prof. Theophil Spoerri	Wie ein Vers entstand	
4.	Prof. Carl J. Burckhardt	Willibald Pirckheimer	
5.	Prof. Otto Veraguth	Die Naturheilkraft	
6.	Prof. Jean Strohl	Vom Bildungswert der Naturforschung	

1937/38

1.	Prof. Ludwig Köhler	Althebräische Ballade	
2.	Prof. Karl Meyer	Vom Nachleben der mittelalterliche Staatsanschauung	
3.	Prof. Paul Niggli	Morphologisch-tektonische Naturwissenschaft	
4.	Prof. Dietrich Schindler	Völkerrecht im Bürgerkrieg	
5.	Prof. Guido Miescher	Die Überempfindlichkeit im Krankheitsgeschehen	
6.	PD Heinrich Straumann	Traum und Wille des amerikanischen Menschen	

1938/39

1.	Prof. Louis Gauchat	Die Sprachatlanten und die Lexika	
2.	Prof. Walter R. Hess	Vom Nervensystem und seinen Funktionen	
3.	Prof. Walter Frei	Die Stellung des Menschen zum Haustier als Kulturproblem	
4.	Prof. Gregor Wentzel	Elementarpartikeln. Tatsachen und Probleme	
5.	Prof. Julius Lautner	Arbeitsrecht in den Ländern der Keilschriftkultur zu Beginn des 2. Jahrtausends v. Chr.	
6.	PD Dr. Gotthard Jedlicka	Manet: Probleme seiner Malerei	

1944/45

1.	Prof. Hans Fischer	Die Medizin in den sozialpolitischen Bestrebungen der Gegenwart	
----	--------------------	---	--

2.	Prof. Bernhard Peyer	Johann Jakob Scheuchzer im europäischen Geistesleben seiner Zeit	
3.	Prof. Hans Oppikofer	Internationale Rechtsvereinheitlichung als Nachkriegsproblem	
4.	PD Max Wehrli	Hochmittelalterliche Humanität im deutschen Ritterroman	

1945/46

1.	Prof. Hans Felix Pfenniger	Strafrecht und Geiseltötung	
2.	Prof. Ambrosius von Albertini	Medizinische Grundlagenforschung im Dienste des ärztlichen Handelns	
3.	Prof. Ernst Hadorn	Wie wirken Erbfaktoren?	
4.	Prof. Arnold von Salis	Über die jüngsten Ausgrabungen in Olympia	

1946/47

1.	Prof. Emil Staiger	Grillparzers König Ottokar	
2.	Prof. Emil Abderhalden	Spuren von Stoffen entscheiden über unser Schicksal	
3.	Prof. Walter Nigg	Das Unvergängliche Pascals	
4.	Prof. Alfred Brunner	Beiträge der Chirurgie zur Physiologie der Atmung	

1947/48

1.	Prof. Arnald Steiger	Der Schöpfer des Quijote – Zur 400. Wiederkehr des Geburtstages von Miguel Cervantes Saavedra	
2.	Prof. Max Waldmeier	Entstehung und Entwicklung des Universums	
3.	Prof. Max Imboden	Staat und Gemeinde im Kanton Zürich	NZZ, 17./18.4.1948, Nrn. 812, 819
4.	Prof. Marc Amsler	Augendiagnose	

1948/49

1.	Prof. Klaus Clusius	Die Rolle des Zufalls bei naturwissenschaftlichen Entdeckungen	Die Rolle des Zufalls bei wissenschaftlichen Entdeckungen, München 1961
2.	Prof. Hans Fritzsche	Volkstümliche Rechtspflege	Volkstümliche Rechtspflege, Zürich 1949
3.	Prof. Rudolf Hotzenköcherle	Der Sprachatlas der deutschen Schweiz (mit Lichtbildern)	Erschienen Zürich 1962 usw.
4.	PD Dr. Jakob Lutz	Entwicklungsschwierigkeiten beim Kind und Psychosen beim Erwachsenen	

1949/50

1.	PD Peter Meyer	Entstehung und Grenzen des technischen Stils	
2.	Prof. Viktor Maag	Die Geschichte von Werden und Wertung einer alttestamentlichen Erzählung	
3.	Prof. Gian Töndury	Das menschliche Ei in den ersten Tagen seiner Entwicklung	
4.	Prof. Zaccaria Giacometti	Rechtsstaat und Notrecht	Erschienen Zürich 1950

1950/51

1.	Prof. Walter Gut	Was ist Wahrheit im religiösen Erlebnis?	Theologische Zeitschrift (Basel) 9 (1953), S. 201 ff.
2.	Prof. Wilhelm Bickel	Das Steuereinkommen. Das Verhältnis vom Steuersatz und Steuerertrag	
3.	Prof. Richard Weiss	Der Volkskundeatlas als Bild schweizerischer Mannigfaltigkeit	
4.	PD Dr. Hans Gloor	Erbsubstanz und Erbeigenschaft	

1951/52

1.	PD Dr. Medard Boss	Technik und Mensch in der heutigen Medizin	Schweizerische medizinische Wochenschrift 82/25 (1952), S. 653–657
2.	Prof. Werner Kägi	Der Kampf um die Souveränität in der Gegenwart (Zwischen Anarchie und Weltstaat)	
3.	Prof. Walter Heitler	Die Geschwindigkeit des Lichts	
4.	Prof. Hans Barth	Die Sanktion als rechtlich-moralisches und religiöses Problem	

1952/53

1.	Prof. Eduard Schweizer	Die Entwicklung der Vorstellung vom Heiligen Geist im neuen Testament	
2.	Prof. Fritz Ernst	Grimmelshausens Simplicissimus und seine spanischen Verwandten	In: ders., Aus Goethes Freundeskreis und andere Essays, Berlin und Frankfurt 1955, S. 161–188
3.	PD Dr. Emil Kuhn	Der Ursprung der Säugetiere (mit Lichtbildern)	Vierteljahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft Zürich 99 (1954), S. 165–197

4.	Prof. Hugo Krayenbühl	Das Bewusstsein im Lichte moderner neurochirurgischer Forschung	Schweizerische Hochschulzeitung 1953, H. 2, S. 67 ff.
----	-----------------------	---	---

1953/54

1.	Prof. Fritz Schwarz	Gedanken zu Selbstmord-Prophylaxe	
2.	Prof. Bartel von der Waerden	Will die Wissenschaft das Naturgeschehen erklären oder nur beschreiben?	
3.	Prof. Donald Brinkmann	Georg Büchner als Philosoph	Erschienen Zürich 1958
4.	Prof. Gottfried Weiss	Der Prozess um das Testament Gottfried Kellers	Zeitschrift für Schweizer Geschichte 9 (1959), S. 116–130

1954/55

1.	Prof. Emil Staiger	Anne Bäbi Jowäger (zum 100. Todestag Jeremias Gotthelfs)	
2.	Prof. Ferdinand Wuhrmann	Der Herzranke in der heutigen Medizin	
3.	Prof. Hans Staub	Der Bau des Atomkerns	
4.	Prof. Gottfried Weiss	Der Prozess um das Testament des Gottfried Kellers	(siehe 1953/54)

1955/56

1.	Prof. Hans Wildberger	Das Verhältnis des biblischen Israels zu seinem Land in religiöser und rechtlicher Sicht	
2.	Prof. Paul Hindemith	Hören und Verstehen ungewohnter Musik	Hindemith-Jahrbuch 1973/III, hrsg. vom Paul-Hindemith-Institut, Frankfurt am Main, Mainz 1974, S. 173–190

3.	Prof. Franz Leuthardt	Biochemie und Medizin	
4.	Prof. Heini Hediger	„Praxis der Zoologie“	

1956/57

1.	Frau PD Dr. Hedi Fritz-Niggli	Die biologischen Gefahren des Atomzeitalters	
2.	Prof. Max Silberschmidt	Amerikas Entwicklung zur industriellen Gesellschaft	
3.	Prof. Friedrich A. Lutz	Konjunkturpolitik und Inflationsgefahr	NZZ 23.1.1957, Nr. 200
4.	Prof. Hans Boesch	Die amerikanische Stadt	

1957/58

1.	Prof. Hans Nef	Wandlungen im Bestand der Kantone	Zeitschrift für Schweizerisches Recht, NF Bd. 77 (1958), S. 1 ff.
2.	Prof. Ernst Leisi	Vom Aufbau des englischen Wortschatzes	
3.	Prof. Eugen Seiferle	Tier und Mensch	
4.	Prof. Gerhard Ebeling	Was heisst Glauben?	Erschienen Tübingen 1958

1958/59

(UNTER DEM GEMEINSAMEN THEMA: GLAUBE UND UNGLAUBE UNSERER ZEIT)

1.	Professor Arthur Rich	Der Unglaube als Anfechtung des Glaubens	Gesamthaft veröffentlicht: Glaube und Unglaube in unserer Zeit: vier Zürcher Aulavorträge, Zürich 1959
----	-----------------------	--	--

2.	PD Dr. Beda Allemann	Der Zwiespalt in der modernen Literatur	
3.	Prof. Ralf Nevanlinna	Wissen und Erkenntnis in der exakten Wissenschaft	
4.	PD Dr. Roland Kuhn	Der Arzt und die religiöse Situation der Gegenwart	

1959/60

**(UNTER DEM GEMEINSAMEN THEMA:
DIE STELLUNG DES MENSCHEN IM KOSMOS)**

1.	Prof. Max Wehrli	Kopernikus und die Dichter	
2.	Prof. Walter Heitler	Der Mensch und die moderne Naturwissenschaft	Vierteljahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft Zürich 1960, S. 105, 167–180
3.	Prof. Erwin Ackerknecht	Die Entdeckung des körperlichen Menschen in der Renaissance und ihre Folgen	
4.	Prof. Wilhelm Keller	Die Freiheit des Menschen im Kosmos	

1960/61

**(UNTER DEM GEMEINSAMEN THEMA:
VOM LEBENDIGEN SINN DER GEISTESWISSENSCHAFTEN)**

1.	Prof. Fritz Blanke	Der Auftrag der Universität im technischen Zeitalter	Reformatio 10 (1961), S. 131 ff.
2.	Prof. Hans Fischer	Geist und Natur im Widerspruch und in der Übereinstimmung	In: ders., Arzt und Humanismus: das humanistische Weltbild in Naturwissenschaft und Medizin, S. 5 ff.
3.	PD. Dr. Dietrich Schindler	Die kulturelle Aufgabe der Rechtswissenschaft	Schweizer Monatshefte 42 (1962), S. 247 ff.
4.	Prof. Hans Barth	Geisteswissenschaften als Selbstkritik des Geistes	NZZ 25.2.1961, Nr. 55

RECENSIONES LIBRORUM SELECTORUM

Georg Kreis, *Schweizer Erinnerungsorte – aus dem Speicher der Swissness*. Zurich, Verlag Neue Zürcher Zeitung, 2010, 349 p.

Dans chacun de nos pays d'Europe, de la péninsule ibérique à la Mer Blanche, il existe un certain nombre de lieux chargés d'histoire, de monuments de pierre ou de créations de l'esprit, de figures héroïques ou exemplaires, d'événements marquants, dont la mémoire a façonné et façonne encore l'identité nationale de chacun d'entre eux et qui intéressent de ce fait très directement les historiens du droit et des institutions politiques. Tels sont ce qu'on appelle les « Lieux de Mémoire », depuis que l'historien français Pierre Nora en a le premier déterminé le concept en en dressant l'inventaire pour la France voici plus d'un quart de siècle¹. Les adeptes du genre, qui alimente depuis lors toute une littérature, prolongeant ou contestant le travail de Nora et de ses nombreux collaborateurs, des entreprises italienne de Mario Isnenghi (1987-1998)² et néerlandaise de Pim den Boer et Willem Frijhoff (1993)³ à leurs pendants allemand d'Etienne François et Hagen Schulze (2001)⁴, russe de Georges Nivat (2007)⁵, voire tchèque et slovaque d'Antoine Marès (2009)⁶, attendaient depuis longtemps la parution de *Lieux de Mémoire helvétiques* reflétant la diversité et la richesse historique de notre société aux racines pluriculturelles. On ne dira pas que leur attente soit comblée avec la publication du volume d'essais de Georg Kreis, apparemment familier du

-
- 1 Cf. *Les Lieux de Mémoire*, 7 vol. en 3 parties, I. *La République*, 1 vol. Paris, 1984 ; II. *La Nation*, 3 vol. Paris, 1986 ; III. *Les Francs*, 3 vol. Paris, 1992 ; rééd. 1997. Pour la formulation du concept même et la problématique des « Lieux », voir non seulement la Présentation, mais surtout la contribution liminaire de P. Nora, « Entre Mémoire et Histoire – La problématique des lieux », *op. cit. rééd.* 1997, t. I, pp. 15-21 et pp. 23-43, ainsi que l'examen critique auquel se livre à leur propos G. Kreis en conclusion du présent volume (cf. *Pierre Nora besser verstehen – und kritisieren*, pp. 327-347).
 - 2 Cf. *I Luoghi della memoria*, 3 vol., Rome-Bari, I. *Simboli e miti dell'Italia unita*, 1996 ; II. *Strutture ed eventi dell'Italia unita*, 1997 ; III. *Personaggi e date dell'Italia unita*, 1997 ; tr. fr. *L'Italie par elle-même – Lieux de mémoire italiens de 1848 à nos jours*, Paris 2006.
 - 3 Cf. *Lieux de Mémoire et identités nationales*, Amsterdam 1993.
 - 4 Cf. *Deutsche Erinnerungsorte*, 3 vol., Munich 2001.
 - 5 Cf. *Les sites de la mémoire russe*, 3 vol., t. I. *Géographie de la mémoire russe*, Paris 2007 (la suite en cours de publication).
 - 6 Cf. *Lieux de mémoire en Europe centrale*, Paris 2009.

genre de par ses précédents ouvrages sur le Grütli⁷ ou sur la topographie des monuments suisses⁸. Ce n'est pas seulement que l'auteur, professeur d'histoire reconnu à l'Université de Bâle et directeur de son Institut européen, plus connu sur la scène médiatique helvétique comme Président de la *Commission fédérale contre le racisme*, appartient à cette mouvance d'historiens suisses contemporains attachés à scruter les mythes fondateurs de l'histoire helvétique, c'est-à-dire en fait à démythifier les lieux, les monuments, les héros et les événements constitutifs de l'identité nationale pour redéfinir celle-ci à l'aune des nouveaux mythes – déjà en voie d'érosion – du multiculturalisme et du métissage socio-culturel; c'est aussi qu'à vouloir « démythifier, déshéroïser et démonter » (cf. K. AMMANN, cité par l'auteur pp. 162-163 et n. 28) monuments, événements et figures exemplaires du passé, l'historien bâlois s'expose à donner tout compte fait dans l'agnosticisme le plus radical, comme en témoignent ses propos liminaires à son évocation de la figure de Guillaume Tell, rappelant ceux de Jean Ziegler sur la prétendue catastrophe ferroviaire de la *Deutsche Reichsbahn* en gare de Thoune de décembre 1943 pendant la Deuxième Guerre mondiale⁹ : « On peut, bien entendu, se souvenir aussi de quelque chose qui n'a jamais existé » (p. 37). Mais c'est surtout que Georg Kreis se lance avec cet ouvrage consacré aux « Lieux de Mémoire suisses » dans une entreprise dont il avait lui-même dans les années 1980 formellement détourné un disciple et jeune collaborateur de Pierre Nora, prêt à s'y engager avec un de ses éminents maîtres bâlois, au motif qu'on ne saurait la mener à bien selon des critères scientifiques, ainsi qu'il s'en explique lui-même (cf. p. 313 et n. 1) dans un des deux essais de nature problématique sur lesquels se termine son livre (cf. *Referenzpunkte der nationalen Diskurse*, pp. 313-325). Sans doute est-ce là ce qui explique le genre de l'*essai* délibérément adopté ici (cf. p. 9), la pléthore de références journalistiques, de regrettables approximations historiques et une récurrence lassante d'allusions et de piques polémiques et partisans, relevant de la plus éphémère actualité plutôt que de l'histoire nationale contemporaine.¹⁰

7 Cf. *Mythos Rütli. Geschichte eines Erinnerungsortes*, Zurich 2004.

8 Cf. *Zeitzeichen für die Ewigkeit. 300 Jahre schweizerische Denkmaltopographie*, Zurich 2008.

9 Cf. *La Suisse, l'or et les morts*, Paris 1997, pp. 203-204. Voir sur cet épisode totalement fictif, retenu par la mémoire du sociologue genevois, la *Neue Zürcher Zeitung*, Nr.238, du 13 oct.1999, p.51.

10 Pour les approximations historiques, on se bornera à relever le parallèle incongru établi entre Winkelried et Saint Maurice (p. 126), le rôle prétendument salvateur de la Mère Royaume – Catherine Cheynel, épouse de Pierre Royaume – lors de l'Escalade de Genève (p. 230), « lieu de mémoire-type » (p. 235, n.4), enfin la conception « seulement partiellement exacte » de la Genève du XVI^e siècle comme *berceau* de la « place bancaire suisse » (p. 269). Quant aux allusions et piques polémiques récurrentes, voir entre autres les pp. 15-19, 106, 130, 160-162.

Avec un sous-titre révélateur (*Aus dem Speicher der Swissness*), évoquant au mieux le *magasin de souvenirs*, au pire le *bazar*, le livre se présente, en effet, comme une suite de 26 essais passablement hétéroclites, qui ne reflètent en rien la diversité des 26 Cantons de la Suisse en dépit du laborieux parallèle symbolique esquissé au seuil du volume (cf. *Einleitung*, pp. 8-9), mais qui privilégient au contraire lieux, monuments et figures enracinés dans la culture suisse alémanique. Les figures jurassienne de *Gilberte de Courgenay* (cf. pp. 145-155) et vaudoise du Général *Henri Guisan* (cf. pp. 157-167) et les monuments du *Panorama-Bourbaki* (cf. pp. 115-121) et de la *Grande Dixence* (cf. pp. 285-291) mis à part, les lieux, monuments et figures retenus sont effectivement alémaniques, puisque ce sont, d'une part, le *Grütli* (cf. pp. 11-23) et la *Landsgemeinde* (cf. pp. 25-35), *Einsiedeln* (cf. pp. 59-69), le *Saint-Gothard* (cf. pp. 179-191) et *Kaiseraugst* (cf. pp. 301-309), d'autre part, *Guillaume Tell* (cf. pp. 37-45), *Saint Nicolas de Flue* (cf. pp. 47-57), *Arnold Winkelried* (cf. pp. 123-133), *Henri Pestalozzi* (cf. pp. 135-143) et ... *Heidi* (cf. pp. 169-177). « Ressentie comme très suisse » et bien qu'elle soit « beaucoup plus familière » que Pestalozzi ou le Général Dufour (cf. pp. 318-319), il s'en est fallu de peu que la figure, chère aux petits alémaniques, de *Globi* ne soit intégrée au volume! Plus sérieusement et de façon plus classique, références scientifiques abondantes à l'appui, trois solides essais traitent enfin de *Marginal* (cf. pp. 71-85), du *Service étranger* (cf. pp. 87-99) et du célèbre *Chant de la Bérésina* (cf. pp. 101-113). En revanche, à définir de manière purement immanente et fonctionnelle les « Lieux de Mémoire » comme simples « points de référence d'ordre historique de la communication commune » (*historisierende Referenzpunkte der gemeinsamen Kommunikation*, cf. p. 7), sans aucun rapport constitutif au passé ou à l'identité nationale, il n'y a pas de raison de s'étonner de ce qu'apparaissent au titre de « lieux de mémoire suisses », aux côtés du *chalet* (cf. pp. 205-217) et du *Grand Hôtel* (cf. pp. 219-227), la figure du *Saint-Bernard* (cf. pp. 193-203) et, avec les *röstis* (cf. pp. 229-235) et le *Toblerone* (cf. pp. 247-253), le légendaire *couteau militaire* (cf. pp. 237-241) et l'élégante *Swatch* (cf. pp. 293-299). Il n'est pas jusqu'à la Compagnie aérienne *Swissair* (cf. pp. 255-265), de malheureuse mémoire, et au *secret bancaire* (cf. pp. 269-283), en voie de disparition, qui ne figurent au titre de « lieux de mémoire suisses » dans ce « magasin de la suissitude » (cf. le sous-titre), qui tient finalement plus du *magasin de souvenirs*, sinon du *kiosque d'altitude*, que du *panthéon* ou du *mémorial*.

L'historien du droit et des institutions de la Suisse pouvait à juste titre s'attendre en fait de « lieux de mémoire suisses » à des évocations substantielles des Pactes constitutifs de l'Ancienne Confédération ou des Ligues Rhétiques – des Pactes de 1291 et de Brunnen (1315), qui méritaient plus que les quelques lignes de l'essai sur le *Grütli* (cf. pp. 12-13), aux Conventions de Sempach (1393) et de Stans (1481) et du Pacte de Truns (1424) aux Articles

d'Ilanz (1524) – comme à des présentations succinctes des grands monuments juridiques de notre histoire que représentent notre première Constitution fédérale de 1848 et le Code civil suisse de 1907. Quant aux fêrus d'histoire nationale, familiers des fondateurs et vulgarisateurs de la discipline- les Jean de Müller, Paul-Henri Mallet, Charles Monnard, Louis Vullie-min, Henri Zschokke et autres Pellegrino Rossi –, attachés à la diversité culturelle de notre pays évoquée dans les premières pages de l'ouvrage (cf. p. 7), ils demeurent surpris de ne voir dûment traités aucun des événements, monuments ou figures exemplaires de Suisse romande, rhétique ou italienne de portée nationale, si ce n'est européenne, comme l'Abbaye de Saint-Maurice et la Légion thébaine, la bataille de Morat et le Père Girard, l'Escalade et le *Citoyen de Genève*, le Château de Chillon et le Major Davel, l'Abbaye de Disentis, l'érable de Truns ou Jürg Jenatsch, la Madonna del Sasso, la bataille de Giornico ou Francesco Borromini, pour ne citer que quelques exemples. Certes, pour reprendre un propos célèbre, on ne fera pas grief à Georg Kreis de ne pas avoir écrit le livre qu'il ne voulait pas écrire. Si riche d'informations et d'aperçus originaux que soit à plus d'un égard sa présentation de ces « lieux de mémoire suisses », on ne s'en prendra pas moins à déplorer que Gérard de Puymège et le regretté Herbert Lüthy, dissuadés par ses soins d'en entreprendre la réalisation dans les années 1980, n'aient pas finalement persisté dans leur projet de « Lieux de Mémoire helvétiques », qui demeure ainsi une entreprise encore à réaliser sur un double plan scientifique et véritablement helvétique.

Alfred Dufour

Antonio Padoa Schioppa, *Storia del diritto in Europa. Dal Medioevo all'età contemporanea*, Bologna, Il Mulino, 2008, 780 pp.

Ce volume trace, sur la base d'une bibliographie imposante, l'histoire du droit en Europe du Ve au XX^e siècle. Une périodisation de ces quinze siècles nous est proposée : Haut Moyen-âge (siècles V-XI), Droit commun (siècles XII-XV), Epoque moderne (siècles XVI-XVIII), Epoque des Réformes (1750-1814), Age des Nations (1815-1914), le XX^e siècle. De chacune de ces périodes historiques sont mises en évidence, par-delà les spécificités régionales, les innovations introduites dans la production des normes, dans les décisions de justice, dans la formulation des théories juridiques. De la diversité de ces innovations est dégagée la thèse selon laquelle le droit est le mode d'affirmation de l'Etat et des pouvoirs. La comparaison entre les systèmes juridiques fait émerger, ensuite, l'axiome des racines communes de la culture juridique de la civilisation européenne.

La rigueur analytique, l'érudition, la maîtrise de la littérature scientifique, les synthèses des problématiques les plus complexes, éclairent les liens existants entre les normes juridiques et la réalité historique, entre les modèles normatifs et les comportements socio-économiques, entre les formalismes dogmatiques et les perspectives sociales. Les descriptions des législations, des doctrines, des praxis, des professions (juges, avocats, juristes, notaires, etc.), nonobstant le caractère non systématique et même très hétérogène des sources à certaines époques, dévoile la substance du noyau dur du droit et la logique de son fonctionnement, de sa production et de sa reproduction : ajuster, au moyen des procédures légales, les intérêts sectoriels ou personnels aux valeurs sociales et aux intérêts collectifs et publics.

En droit, les faits et les idées, la réalité concrète et les constructions théoriques se mélangent et s'amalgament constamment. Les faits et les idées sont modelés par les structures sociétales, l'économie, la politique, la philosophie, la religion, la culture ; ils se reproduisent dans le temps. On sait que le droit roman et les droits féodaux ont nourri le droit canon et que par la suite ses modèles, véritables alliages de *lex romana* et d'équité canonique, ont façonné, au fil des siècles, la pensée juridique, source de la séparation des pouvoirs de l'Etat de ceux de l'Eglise, de la hiérarchisation des lois, de l'élaboration du principe de légalité (« *nullum crimen, nulla poena sine lege* »), de la formation des traditions juridiques européennes. Le droit commun et le droit canonique, par de-là les temps et les lieux, marquent l'évolution de la culture et des pratiques juridiques même dans les Îles britanniques. Partout la circulation des hommes et des idées, les travaux des Académies et des Universités,

les livres et les revues ont favorisé les échanges, suscité des débats, alimenté des controverses et organisé la dite évolution.

Pour l'auteur, le droit est rattaché, davantage que les autres sciences sociales, à l'histoire et aux modes de fonctionnements de la société, à son évolution historique. La technicité du langage juridique, ses systématisations, à la différence des métalangages des sciences, et notamment de ceux de la physique et des mathématiques, ont leur bande de valence dans les contextes sociohistoriques. Leurs signifiés et signifiants sont implantés dans le métajuridique. Les exemples de l'humanisme juridique (rejet du principe d'autorité des glossateurs du « Corpus juris civilis », du droit naturel (un ordre supérieur fondé sur des principes universels et rationnels) et d'autres exemples empruntés à l'époque moderne (les travaux de Savigny, Kelsen, Hart, Dworkin ou les droits de l'économie, du travail, de l'entreprise) sont cités largement pour étayer la thèse que le droit est partie intégrante du contexte sociohistorique, qu'il est inséparable de la réflexion philosophique car les modèles normatifs juridiques sont fabriqués par les rationalisations des valeurs humaines et par la conception du monde courante dans la société à une époque donnée.

Le professeur Padoa Schioppa souligne avec insistance que dans les sociétés de l'Antiquité et de la Modernité la législation, la doctrine et la praxis n'ont pas la même importance ni joué des rôles analogues mais qu'elles reflètent néanmoins les tendances de la culture et des idées d'un temps et d'une société. Certes, pendant le Haut Moyen-âge les habitudes et les coutumes ont été prépondérantes alors que dès le XII^e siècle la législation s'est imposée peu à peu de façon abstraite et générale ; l'interprétation et la systématisation y deviennent essentielles alors que la praxis change en fonction des circonstances et des conjonctures. Ici le juge doit se conformer aux règles et aux tendances de la jurisprudence dominante, là il participe à la création de nouvelles approches. Graduellement les exigences de justice et de certitude de la loi commencent à coexister avec les valeurs et les intérêts inhérents à toutes les productions juridiques (législation, arrêts, décrets, sentences, commentaires, etc.). Dans tout les cas de figure la discontinuité et les dissimilarités ostensibles n'effacent jamais la continuité et les similarités de la culture fondatrice.

Décrire l'évolution du droit, sans négliger aucune des composantes lui donnant vie et puissance, sans méconnaître les différences nationales et les spécificités locales ; représenter la culture juridique en tant que produit de la mixtion du savoir jurisprudentiel avec des conceptions philosophiques, politiques et éthiques ; arriver à nous offrir un récit historique unitaire depuis les temps de la fin de l'Empire romain d'Occident à l'époque de la globalisation de la Planète, tout cela suscite l'émerveillement et le ravissement du lecteur. Il faut reconnaître que l'auteur a une maîtrise absolue de l'histoire du Haut Moyen-âge, du droit commun classique et de l'âge moderne, qu'il expose

avec un talent surprenant les vicissitudes des années de 1750 à 1914, les législations, les doctrines et les méthodes juridiques, les acquis des jurisprudences, les avatars de la notion de justice, les apports des juristes et de toutes les professions légales.

Cette façon d'écrire l'histoire du droit, à la fois insolite et originale, rappelle, par moment, les travaux de Frédéric Maitland (1850-1906), l'historien anglais à l'érudition incomparable et d'une hardiesse conceptuelle extraordinaire. Je ne sais pas si le professeur Padoa Schioppa, auteur de travaux nombreux, se situe dans le sillon de cet historien du droit. En tout les cas, son érudition exceptionnelle, son approche méthodologique incisive et exigeante, ses argumentations vives et tranchantes sur le fond, élégantes et savantes sur la forme, composent un livre d'une très grande qualité, lequel doit avoir une place de choix dans toutes les bonnes bibliothèques.

Il faut, enfin, signaler que le livre a une bibliographie et des index rendant la consultation des 41 chapitres très aisée.

Giovanni Busino

